

Collection "Junior.,

PETIT WILL

PAR

PIERRE BROODCOORENS

—

PRÉFACE de CAMILLE LEMONNIER



UNE ŒUVRE COMPLÈTE : Fr. 6.—

LIBRAIRIE MODERNE
162 RUE DE MÉRODE BRUXELLES

Collection "JUNIOR,"

Œuvres de vulgarisation de la littérature belge de langue française.

Volumes parus :

"SUR DES RUINES,,

par **GEORGES RENS.**

Préface d'**EDMOND PICARD.**

"LES HORS-LE-VENT,,

par **FRANZ HELLENS.**

Préface de **GEORGES EEKHOUD.**

"PETIT WILL,,

par **PIERRE BROODCOORENS.**

Préface de **CAMILLE LEMONNIER.**

Volumes à paraître :

"LES CHARNEUX,,

par **GEORGE GARNIR.**

Préface de **LOUIS DELATTE.**

"LES AIGLES NOIRS,,

par **FRANÇOIS LEONARD.**

Préface d'**IWAN GILKIN.**

"LE COFFRE AUX SOUVENIRS,,

par **L. DUMONT-WILDEN.**

Préface d'**ALBERT GIRAUD.**

"EN PLEINE FANTAISIE,,

par **OMER DE VUYST.**

Préface de **MAURICE DES OMBIAUX.**

"UN JACOBIN DE L'AN CVIII,,

par **PROSPER HENRI DEVOS**

Préface de **MAURICE WILMOTTE.**

Collection originale de la préface de C. Lemonnier

COLLECTION "JUNIOR" *of Lestat & Co. :
Bibliographie*

PARAIT MENSUELLEMENT

T 3 p. 233

*MLA
19623*

PETIT WILL

PAR

PIERRE BROODCOORENS

PRÉFACE de CAMILLE LEMONNIER



LIBRAIRIE MODERNE

(1912)

Comme son titre l'indique, cette collection nationale, venant à la suite d'autres publications populaires, a pour but de faire connaître au grand public des œuvres et des auteurs *nouveaux*.

... La collection «JUNIOR» offre un ouvrage *complet*, sous un format *commode* et à un prix qui, vu les soins apportés à l'édition, est le minimum possible; par là, ces livres sont à la portée de tous...

... Le public ne manquera point de réserver l'accueil qu'elle mérite à l'initiative de la

LIBRAIRIE MODERNE

La collection «JUNIOR» prépare un choix d'ouvrages dus à notre nouvelle génération littéraire : celle-ci compte des noms déjà aimés dans le monde des Lettres et dont plus d'un, sans doute, s'imposera à l'attention du public qui lit.





Né à Bruxelles en 1885. Auteur du *Siège de Berlin*, un acte, en prose, d'après la nouvelle d'Alphonse Daudet; du *Roi Aveugle*, d'*Eglesygne et Flourdelys*, de *La Mer*, légendes lyriques. Polémiste, il a écrit de nombreux articles et, en 1908, une retentissante réponse, reproduite par la plupart des journaux belges, à la 628-E 8, le livre de Mirbeau en partie dirigé contre la Belgique. M. Pierre Broodcoorens, qui a abordé tous les genres, avec de diverses fortunes, est un travailleur acharné. Flamand de race, il a toujours estimé qu'en Art il n'y a point de frontières. Il est considéré comme un des éponymes de la jeune littérature française de Belgique.

PRÉFACE

A Pierre Broodcoorens.

Il est des noms appelés à vivre et qui, rien qu'à les proférer, émettent une clameur de vie. C'est pourquoi, mon cher Broodcoorens, j'aimais déjà le vôtre avant d'aimer le fier poète qu'il me révéla. Je l'aimai pour ce qu'il détient de la terre, des moissons, de la substance éternelle. Il m'émeut comme un symbole et voilà la prédestination : vous le portiez en vous ; il vous a porté vers ce qui fut le sens clair de votre destinée. Le nom ainsi réalisa pour vous la vie. Vous étiez un laboureur déjà dès vos premiers matins : vous avez jeté ensuite la semence dans le sillon tracé par votre charrue. Tandis que vous alliez, sans détourner la tête, ivre de votre joie et de votre orgueil, nous vous regardions marcher à grands pas par la plaine. Et vous aviez à peine dépassé vos vingt ans. Vous aviez aux lèvres la chanson de l'alouette et le cri rauque de l'aiglon. Vous sembliez défier les Beckmesser qui vous suivaient en consultant leur diapason. Comme vous les braviez ! Comme vous avez continué à les braver avec le sentiment amusé que tout de même, de leurs petites enjambées, ils ne pourraient jamais vous rattraper ! C'est que vous avez été tout de suite une force active et tumultueuse : vous étiez le vierge héros transporté d'ire, d'enthousiasme et de jeunesse. Vous alliez comme Siegfried par la forêt, cherchant les monstres et vous trempant de leur sang vermeil. Vous aviez aux poings le fouet et la lyre : vous étiez poète en même temps que pamphlétaire. Le jour où vous écrivîtes le *Roi Aveugle*, on s'aperçut que vous apparteniez à la famille des tragiques. Vous fûtes excessif et outré dans les vertiges du meurtre et de l'amour. Le Roi hagard n'avait pas cessé de hurler en s'arrachant ses caïeux vides, que vous faisiez cette *Flourdelys*, fleurie de toute la grâce d'une légende médiévale.

Je sais ; ce fut dès lors un jeu facile de vous reprocher des parentés spirituelles : vous aviez subi l'assaut persuasif des génies ; dans votre candeur, vous vous en défendiez si peu qu'il vous restait aux mains de l'Eschyle, du Shakespeare, du Corneille et même des cheveux de cette délicate princesse Mélisande, sans que vous eussiez seulement l'air de vous en apercevoir. L'école des maîtres a ceci de bon qu'elle nous incite à nous mesurer avec ceux qui reçurent leur leçon des dieux. S'il arrive un moment où l'on se sent au-dessous d'eux, il se peut aussi qu'on les égale : c'est ce que les cuistres appellent « pasticher ».

Ce fut votre lot ; vous avez dépassé dans la barbarie les maîtres sauvages ; vous avez donné aux lèvres de la Muse le pur baiser de la beauté. Le rhéteur que, d'un vertige fou, vous avez été si souvent ne vous a pas empêché de trouver des accents d'humanité profonde.

Verhaeren à part, je ne vois personne qui ait été plus violent dans le lyrisme. Vous nous avez apporté des rythmes convulsés où s'entrechoquaient les battants des beffrois et des cathédrales. Sonneur éperdu, vous vous êtes pendu à cette cloche Roeland dont vos vers, sur des modes à la Wagner, musicalisaient les bonds et les ruées. Vous aviez bien plus encore l'air de les casser en des révoltes contre le lexique que de les harmoniser au simple dessin d'une formule mélodique.

Ah, certes, l'âme des jacqueries vous fit cette ardeur farouche. Vos vers sonnent les glas quand ils ne cognent pas à coups d'épithalames le bas des empyrées. Avec le tempérament rouge des hommes de la race que vous portez dans le sang, il eût été bien ridicule d'attendre de vous les sons filés d'un xylophone ou d'un harmonica. Continuez à rugir, jeune ami : les agneaux bêleront, mais les lions vous tendront la patte.

Avec ce conte brabançon, *Petit Will*, vous avez prouvé d'ailleurs que vous saviez avoir, quand il vous plaisait, la bonhomie, l'intimité et la sensibilité. C'est un coin des vieilles mœurs et du vieux langage qui peut-être nous restitue ici votre enfance et où il sent la crêpe des kermisdag, où efflue l'arome des courtils derrière la haie, où des âmes de bonnes gens recommencent les gestes appris des ancêtres. Ce n'est plus Roeland-la-terrible qui copte par-dessus les toits ; la mort, en tirant sur les cordes, semble sonner les mélancoliques heures quotidiennes. Et il pleut des dragées de baptême, il neige de blancs œufs de Pâques ; tous les petits coqs chantent en paradis. C'est charmant, mais suis-je bien sûr de ne pas préférer vos bonshommes taillés à coups de serpe et peinturlurés de sanguines à rendre furieux les chapons des basses-cours ? Qu'importe après tout, si vous vous êtes écouté, si cette tendre histoire, par exemple, fut écrite, qui sait ? pour les Pâques à venir de cette gentille petite Camille à qui, dans votre loyal et filial attachement pour un ami qui vous le rend bien, vous voulûtes donner un prénom d'ancien illustré par cent combats.

Sans autrement ergoter, un lyrique comme vous a bien le droit de descendre des échafaudages, où il fit jouer les tonnerres des gongs et les bombardes des grands métaux sacrés, pour se délasser à de plus humbles carillons, quitte à remonter ensuite à son céleste habitacle d'où encore une fois pleuvront alors les mitrailles et fulmineront les shrapnels.

CAMILLE LEMONNIER.

PREMIÈRE PARTIE

LA COURONNE DE PRIMEVÈRES

PETIT WILL

A ma bonne sœur Blanche.

I

Rue des Francs-Archers, numéro douze

Ceux qui le connaissaient lui disaient : Petit Will.

N'allez pas croire, pourtant, que ce fût là son nom de baptême.

Oh! non.

En réalité il s'appelait Willem Laurier. Oui, le petit Willem Laurier, de la rue des Francs-Archers, numéro douze.

Une belle maison, s'il vous plaît, dans un fond, un peu en retrait du pavé, avec un pignon flamand, une façade jaune et la porte au milieu.

C'était une grande, solide porte cochère, couleur vert-cresson.

Et sur le carreau de l'imposte, de la vitrauphanie, artistement collée par papa Laurier, figurait un damier de losanges rouges, bleus et blancs.

Une bordure indigo les encadrait.

Au-dessus de la porte, sur la crépissure qui s'écaillait par endroits, il était écrit en capitales noires :

ARSENAL DES POMPIERS

Il lui fallait toutes ses forces, à Will, pour seulement pousser le battant droit de la porte.

Et c'était à quatre heures et demie, quand il revenait du jardin d'enfants de Mademoiselle Magloire, rue du Chevvalpie, près le collège des Joséphites.

Alors Will pénétrait dans un vaste vestibule, où deux accotements parallèles longeaient des murs nus.

Un écho habitait ce vestibule.

C'était l'ami de Will.

Si Will faisait : Hou! Hou! l'écho aussitôt répondait : Hou! hou!

Et au bout du vestibule s'ouvrait l'arsenal.

Papa Laurier, en veston de coutil, les manches retroussées jusqu'à la saignée, dégrassait des cuivres en sifflotant.

Des mètres de tuyaux de lin croisé trempaient dans un cuvier.

D'autres dégorgeaient, suspendus à des cordes tendues en travers de l'arsenal.

Contre le mur de droite, soixante seaux de fer étamé s'alignaient, trois l'un dans l'autre, sur deux rangs.

Dans le coin de gauche se voyait une lourde civière, recouverte d'une bâche de toile à carreaux, écussonnée aux armes de la ville : « Aide-toi », sous une besace.

Au centre de l'arsenal, le dévidoir et la pompe à bras, côte à côte, reluisaient de tripoli.

C'était splendide.

On voyait à la mine de papa Laurier qu'il était fier de son œuvre.

Pour rien au monde il n'eût souffert que les ferrures n'étincelassent comme de l'argent neuf.

— Bonsoir, mon papa, lui criait joyeusement Will, du plus loin qu'il l'apercevait.

Le pompier se redressait, congestionné.

— Te voilà, fiston ! s'exclamait-il, les poings sur les hanches.

— Ah ! ah ! tu as les joues roses comme si on les avait frottées de gelée de groseilles. Et le bout de ton nez est certainement aussi froid qu'un morceau de glace. Que dit cette bonne demoiselle Magloire ? Est-elle toujours contente de toi ? Approche, galopin, que je te fasse monter en ballon !

— Je veux bien, répondait Will.

Et il courait à son père.

Le gros homme l'empoignait et, au bout de ses bras vigoureux, le faisait sauter comme une poupée de carton.

C'est Will qu'il aurait fallu voir rire !

— Encore, mon papa, encore, faisait-il.

— Ah ! non, par exemple, protestait le pompier. Est-ce que tu t'imagines que je suis un hercule, comme ceux que l'on voit, en maillot noir, à la porte des baraques, faisant rouler leurs biceps ? Ouf !

Et, pinçant la ceinture de son pantalon, d'un geste brusque il remontait celui-ci.

— Mais, poursuivait-il, tu n'as pas répondu à ma question. Qu'as-tu fait de bon en classe ?

Les jambes écartées, étirant les pointes de ses moustaches rousses, papa Laurier regardait Will.

— Oh ! mon papa, répondait le petit garçon, ébouriffé et minuscule à côté

de son père, qui était un véritable géant, voilà ! D'abord nous avons fait des festons. Et il y en avait des rouges et il y en avait des bleus. Tiens, regarde, j'ai eu un bon point jaune, car j'ai bien travaillé. Encore un bon point et j'aurai la croix d'honneur samedi.

— Bravo, mon garçon, s'écriait papa Laurier.

— Désiré Piédéchaux a aussi reçu un bon point... mais pas Flûte... Flûte n'a pas fait attention... Il a déchiré une belle feuille de papier bleu glacé... C'était dommage...

— Ça oui !

— Et puis, Mademoiselle Magloire a ôté ses lunettes... Elle s'est assise dans la chaire et nous a raconté l'histoire de Petit Poucet...

— Vraiment ?

— Oui. Et tout le monde écoutait, car il n'y a pas de plus jolie histoire, mon papa... Non, il n'y en a pas... Moi j'aurais voulu que ça dure toujours...

— Il faut une fin à tout, Will, riait papa Laurier.

— Ah ! si je pouvais aussi avoir des bottes de sept lieues, soupirait le petit garçon.

— Où donc restes-tu, Will ? criait une voix fraîche, du haut de l'escalier en colimaçon qui donnait sur le vestibule.

— C'est maman, murmurait papa Laurier.

Il était penaud comme un écolier pris en faute.

— Je parie que Will est encore une fois à jouer avec son papa, continuait la jolie voix... Arrivez vite, traînards !... Il y a de la bonne marmelade d'abricots !

— On y va, on y va... ne te fâche pas, petite mère, répliquait humblement papa Laurier.

Une porte se refermait.

Alors le pompier enlevait son veston de coutil, endossait une vieille tunique,

rapiécée aux coudes. Il prenait Will par la main et montait avec lui.

— Bonsoir, maman, s'écriait Will, en pénétrant dans la belle cuisine, où un feu clair rougissait le pot du poêle de Louvain.

De chaque côté de la cheminée, de granit commun, il y avait une comode peinte en acajou.

Et, au milieu de la pièce, la table était dressée.

Sur la nappe de toile cirée brune, où se voyait, en quatre épisodes, une chasse à courre, les bols de café fumaient autour du compotier de faïence, à fleurs bleues.

Au coin de la table, maman Laurier, en jupon court, en camisole de laine bordée de galon, coupait le bon pain avec le grand couteau de cuisine, à manche de corne.

Elle était aussi rose, aussi blonde et aussi potelée que Will.

— Ah! ah! vous voilà enfin, mauvaise troupe, faisait-elle, en allant secouer au-dessus du bac à charbon son tablier couvert de miettes.

Mais Will l'empêchait de gronder. Il lui sautait au cou.

— Je t'aime bien, tu sais, maman, lui insinuait-il dans le tuyau de l'oreille. Et, en même temps, l'espiègle lui prenait la tête entre ses menottes, la regardait tendrement dans le fond des yeux, lui couvrait les joues de baisers.

Maman Laurier soufflait, riait, se débattait. De la sorte, elle oubliait qu'elle était fâchée.

C'est ce que Will voulait.

— A table, voyons, bougonnait papa Laurier, en fronçant le sourcil.

Ma parole, il était jaloux!

Comme le sucre ne fondait pas assez vite dans sa tasse, il remuait le café tiède, sans discontinuer, avec une cuiller d'étain.

Cela faisait un tintement clair contre la faïence.

A ce bruit familier, Pierrot, le tarin, donnait deux ou trois coups de bec contre son perchoir et se mettait à stretter, en se rengorgeant, les plumes hérissées et le corps en boule.

Quelquefois Fifi-canari se mettait de la partie.

Pendant ce concert improvisé, où les deux chantres ailés rivalisaient de vocalises et de trilles perçants, maman Laurier déchaussait Will.

Sur une planchette, qui reposait par dessus les rampes de nickel du fourneau, elle mettait sécher les bas rouges et les bottines de l'enfant.

Comme les pieds de Will étaient glacés, à cause de la neige fondue dans laquelle il avait pataugé, maman Laurier les réchauffait entre ses mains, ridées par les lessives, avant de tirer dessus une bonne paire de chaussettes soigneusement ravaudées et rempiétées.

— Goûtons vite. Papa a raison. Will, disait-elle, en lui boutonnant au dos son tablier de lustrine.

Et elle ajoutait :

— J'ai besoin de la table immédiatement après. Il faut que j'achève la douzaine de paires de gants que j'ai promise pour demain matin, sans faute, à Monsieur Lechien, de la rue des Roses-Sauvages.

En hâte Will grimpa sur sa chaise, qui était placée entre celle de papa et celle de maman.

L'excellente femme lui beurrerait deux tranches de pain blanc. Et, dessus, avec la cuiller de bois, elle étendait de la marmelade d'abricots.

Will aimait beaucoup cette marmelade.

Presque toujours il redemandait une tartine.

— Tu ne dois pas être gourmand, Will, observait maman Laurier. C'est très vilain.

Tout de même elle lui donnait la tartine.

A petites fois Will léchait la marmelade dorée, qui perlait entre les croûtes.

Il aurait bien aimé à pouvoir lécher d'abord toute la compote et tout le beurre qui recouvraient son pain.

Mais papa Laurier, riant dans ses moustaches, du coin de l'œil le surveillait.

Will n'osait pas céder à la tentation.

De peur qu'une goutte de fruit ne tachât son beau tablier de lustrine, il mangeait, les coudes écartés au-dessus de la table, les deux mains sur sa tartine, qu'il mordait à belles dents, en commençant par le milieu.

Comme il faisait bon dans la chambre tiède et bien close !

Des étincelles fusaient du couvercle du poêle.

A chaque coup de vent, le régulateur du tirage grinçait contre la tôle du fourneau.

La tempête faisait grelotter les vitres, et l'on voyait danser la flamme jaune des réverbères sur les maisons d'en face.

Voilà que Poucette, un ruban de velours bleu autour du cou, hypocritement sortait de sa manne d'osier, remise derrière le poêle, sous le manteau de la cheminée.

— Poucette, Poucette, faisait Will.

— Est-ce qu'on parle en mangeant,

Will ? remarquait sévèrement papa Laurier.

D'ailleurs la chatte n'avait aucune envie de jouer.

L'odeur du lait chaud l'avait tirée d'une torpeur léthargique.

Son nez rose remuait. Ses yeux gris à demi se fermaient. Elle s'avancait vers la table, d'électriques frissons ondulants à la surface de sa robe fourrée, en se dandinant, comme une personne qui marcherait entre des œufs. Puis, le corps en arc de cercle, les pattes roides et la queue verticale, elle se frottait, en ronronnant, aux barreaux de la chaise de maman Laurier.

— Hourie ! faisait brusquement papa Laurier, en déchargeant sur la table un grand coup du plat de la main.

Chacun sursautait.

Poucette faisait un bond prodigieux et, preste, se réfugiait sous le tiroir du poêle.

Entre les bouts de ses pattes de devant sa tête friponne dépassait.

Papa Laurier riait aux larmes. Cela fâchait maman.

Elle n'aimait pas beaucoup ce genre de farces. Papa Laurier, ancien gavroche, en raffolait.

Pour consoler Poucette de sa mésaventure, maman Laurier lui préparait un grand bol de lait, avec des trempettes de mie de pain.

II

Un bon ménage

C'étaient d'humbles gens que les Laurier.

Le père avait été soldat dans le régiment des grenadiers de la Reine. Maman Laurier étant un peu sa cousine, libéré du terme, il l'avait épousée.

Ils n'étaient pas bien riches. Maman Laurier, coupeuse de gants de son métier, travaillait encore à domicile pour son ancien patron, Monsieur Abraham Lechien, de la rue des Roses-Sauvages.

Quant au *fireman*, depuis huit ans il était au service de la ville, à la fois gardien de la paix et sergent des pompiers.

En cette qualité il avait la garde du dévidoir et de la pompe à bras de la ville.

On a vu que ce matériel était remisé dans la maison de la rue des Francs-Archers, si pompeusement dénommée: *Arsenal*.

Le samedi, jour de théorie, quand la grande, solide porte, couleur vert-cresson, s'ouvrait à deux battants sur la rue, et que papa Laurier, aidé par ses hommes, s'escrimait à la manœuvre des raccords symétriques, les rentiers de la Place d'Armes, ceux qui n'ont vraiment rien d'autre à faire que de muser le long des quais et des ruelles, pouvaient l'admirer à leur aise, ce matériel que vous connaissez.

Je vous réponds qu'ils en étaient émerveillés.

Le feu n'avait qu'à éclater. Il aurait trouvé à qui parler.

Par exemple, le service de papa Laurier n'était pas ordinaire.

Pensez donc!

Jamais il n'était à heures fixes chez lui.

Des fois il partait à l'aube pour rentrer à midi, à la minute précise où maman Laurier posait la soupe fumante au milieu de la table.

D'autres fois il sortait au jour tombant pour revenir sur les minuit.

Et ainsi de suite.

Est-ce là une existence, en vérité?

Et puis, il y avait les alertes provoquées par les feux de cheminée. Ceux-ci étaient éteints avec des paquets de soufre, qui coûtaient cinq sous.

Il y avait aussi la permanence d'incendie sous la grande salle des mariages de l'Hôtel de Ville.

Bref, papa Laurier avait son temps bien occupé.

Il ne s'en plaignait pas, bien sûr, car il savait qu'il était utile.

Tout de même il aurait aimé à pouvoir rester un peu plus longtemps au coin du feu.

Cela fait une différence, de vaguer par les rues, en pleine bourrasque, ou de lire son journal, mollement renogné dans un bon fauteuil, en surveillant, du coin de l'œil, les marrons qui dansent et grésillent sur le couvercle du poêle.

C'est quand il pataugeait dans la neige ou glissait sur le verglas; c'est quand il battait la semelle en soufflant sur ses doigts, raidis par l'onglée, que papa Laurier, surtout, appréciait les douceurs du foyer.

Il se représentait, assis dans la jolie cuisine de la rue des Francs-Archers, numéro douze, se passant avec attention la main sur l'estomac, à cause de la bonne odeur des gaufres à la vanille, dont la pâte croustillante et dorée déborde du fer chaud.

Peut-être allez-vous vous imaginer que papa Laurier était un sybarite, un de ces hommes de qui la perspective de la bonne chère humecte les yeux, et à qui elle fait passer gourmandement le bout de la langue sur les lèvres?

La bonne chère!

Il aurait été bien empêché de la connaître, le pauvre homme, avec ses malheureux mille francs d'appointements annuels.

Et sa famille aussi.

Mais c'est que son intérieur était si bien entretenu, si propre, si plaisant à l'œil!

Et dans cet intérieur, n'y avait-il point petit Will et maman Laurier? Rosine, disait le brave homme.

III

Une sainte

Après huit ans de mariage, il en était encore amoureux comme au premier jour de cette Rosine Laurier.

Mais aussi quelle excellente créature du bon Dieu! Et toujours contente, toujours gaie avec ça!

Ses joues étaient duvetées comme des pêches qui mûrissent; sa bouche humide et rouge était pareille à une cerise de Schaerbeek, lavée par les pluies; et l'on voyait son âme au fond de ses yeux, qui avaient la couleur et la transparence du vin de Chypre.

Elle avait aussi le plus joli sourire du monde, un de ces sourires qui creusent dans la chair des joues, pétrie de framboises et de lait, des fossettes semblables aux yeux qui crèvent à la surface des crêpes, quand la pâte se dore et se gonfle dans la poêle de fer battu.

Lorsque maman Laurier souriait, le soleil vous entraînait dans le cœur.

Ce n'est pas étonnant que son mari l'aimait comme ça! Et Will aussi l'adorait.

Il y avait sur le maître-autel de Saint-Liévin une belle vierge peinte qui lui ressemblait beaucoup, avec ses bandeaux ondulés, son front mat et son cou pareil à de l'ivoire.

Du matin au soir on voyait trotter, dans la maison de la rue des Francs-Archers, des pantoufles rouges à boucle de métal blanc.

C'était maman Laurier qui vaquait aux soins du ménage.

Elle était si active, éprouvait un tel besoin de se mouvoir, que, les jours où elle n'avait rien à faire, elle dérangeait exprès les choses pour jouir du plaisir de les remettre en place.

Et, tandis qu'elle époussetait les meubles, passait les tôles du poêle à la mine de plomb ou exécutait quelque autre travail semblable, elle ne cessait pas de chanter.

C'était prodigieux ce qu'elle savait de chansons!

Et il y en avait de tristes, et il y en avait de gaies.

Elle les avait presque toutes apprises à l'atelier.

Il y avait celle du conscrit qui part pour la guerre et qui ne revient plus. Sa fiancée l'attend au village. Lasse de guetter son arrivée, derrière les rideaux à jour sur les bégonias en pots, elle se meurt de désespoir.

Il y avait celle des petits enfants de marins, qui vont pieds nus sur la plage et qui voient sombrer

Les sept petits bateaux
Qui pêchaient des joyaux,
Les sept petites voiles
Qui pêchaient des étoiles.

Enfin il y avait celle du grand saint Nicolas.

Le grand saint Nicolas
Demain sur Flandre descendra.
Son âne est avec lui,
Son âne bien nourri dont le ventre reluit.
Hei! Hei! Vive saint Nicolas!
Saint Nicolas, notre patron,
Sa barbe et ses cheveux sont comme du bonbon.
Hop ça! Hop ça! Je serai toujours sage,
Sage comme une image.
S'il vous plaît, grand Bienheureux,
C'est un « pouchenel » (1) que je veux.
Vivat!

(1) Apocope de polichinelle.

C'était la chanson que Will préférait.

Et personne ne lui donnera tort.

Il faisait soir.

Les rideaux soigneusement étaient tirés sur les pots de géraniums, de fuchsias et de jacinthes, gages d'affection qu'aux anniversaires papa et maman Laurier s'étaient offerts, avec une bouteille d'élixir d'Anvers et un gâteau de biscuit en forme de cœur.

Le coquemar doucement gazouillait. Parfois un jet de vapeur fusant, le couvercle de fer grelottait.

A la table, maman Laurier, maniant avec dextérité ses lourds ciseaux de coupeuse, taillait des formes de gants dans des peaux blanches, rouges ou noires.

Will, dans un coin, bien sagement alignait ses soldats de bois sur les rampes de sa forteresse.

Ils portaient une tunique gros-bleu, un pantalon garance, un morion vert d'épinard. Et des rondelles de bois jaune étaient substituées à leurs pieds.

Dans le grand silence de la chambre maman Laurier se mettait à chanter.

Vous qui avez écouté chanter votre mère, quand vous étiez enfant, vous souvenez-vous du tremblement qui s'emparait de votre être?

Sa voix avait une douceur inexprimable. Elle était bien plus tendre encore, et frémissante, que lorsqu'elle vous parlait.

Je ne sais quelle émotion divine, et que plus rien en vous ne rappelle, vous faisait quitter le jeu, vous assoyait aux pieds de la sainte, dont l'amour indicible est, avec la lumière des cieux, ce qu'il y a de plus pur en ce monde: Car il donne sans rien attendre et, alors même que tout devrait l'avoir tari, trouve au fond du chagrin et des déceptions un trésor de sacrifice et de pitié plus magnifique, sans doute, que celui dont vos mains sacrilèges dispersèrent au vent les bijoux sans prix.

Comme votre visage se tournait vers elle! Des larmes montaient à vos yeux. Vos mains pressaient les siennes. Vous vous leviez, vous vous rassoyiez, hors de vous. Un bonheur joyeux, une extase infinie emplissaient votre âme. Votre front se posait sur ses genoux. Vous ne saviez comment exprimer votre allégresse, ni comment témoigner votre amour. A la fin cependant vous lui disiez: Maman. Et, à ce mot, expirant sur vos lèvres dans un souffle à peine perceptible, elle tressaillait, se taisait et, vous serrant sur son cœur, vous couvrait les joues, les cheveux et le front de mille baisers passionnés.

Will ne savait pas pourquoi il était à la fois triste et gai quand sa maman chantait une romance.

Il ne comprenait pas tout, oh! non.

Il était trop petit encore. Pourtant il était ému, si ému qu'il oubliait de poster des sentinelles aux poternes de sa forteresse, en sorte que l'ennemi aurait pu surprendre la garnison dans les casemates, et emporter la place sans coup férir.

Toutefois il faut croire que l'ennemi lui-même (douze soldats de bois en peloton, sur quatre fusiliers de profondeur) écoutait chanter maman Laurier, car il ne bougeait pas d'une ligne, et restait au port d'armes devant le chemin de ronde, que nul fantassin ne songeait à défendre.

Ah! maman Laurier, peut-être n'avez-vous jamais su à quel point vous aimait petit Will!

Il vous regardait travailler, comme un amoureux regarde sa promise, d'un air sérieux, les yeux brillants et les lèvres serrées.

Son cœur bondissait vers vous.

Eh! eh! vous vous en doutiez bien un peu, dites?

Vos bras nus et roses se mouvaient

avec prestesse, dans le cercle de lumière pourpre que l'abat-jour de la lampe délimitait sur la table et sur une partie du plancher. Mais le haut de votre corps, mais votre visage restaient dans l'ombre.

A vrai dire, cette ombre ne les dissimulait point tout à fait. Oh! non. Elle était légèrement colorée, cette ombre; et je ne sais pas si c'était à cause de l'abat-jour de papier rose ou à cause de vos beaux yeux.

IV

Choses qui font plaisir à un brave homme

Une clé grinçait dans la serrure. La lourde porte de l'arsenal tournait sur ses gonds. Ensuite elle se refermait avec un bruit sourd et prolongé.

Alors maman Laurier devenait toute vermeille et Will courait sur le palier.

Papa rentrait.

Il sentait bon l'air frais du dehors. Ses yeux luisaient extraordinairement.

Déjà, dans l'escalier, dont ses grosses bottes faisaient craquer les girons, il s'écriait:

— Oh! oh! ça sent le canard ici... Ou bien: le lapin... Ou bien encore: le poulet de grain. Il savait pourtant mieux que personne que c'était impossible. Ce sont là des plats de luxe que les pauvres gens ne peuvent se payer qu'une ou deux fois l'an, à la Fête des Rois ou à la Noël, par exemple.

Mais papa Laurier voulait témoigner qu'il sentait la bonne odeur du souper.

Il poussait la porte. Sur le seuil, le képi incliné sur l'oreille, il restait un moment immobile, gonflant les joues et arrondissant les yeux, tandis que son nez bulbeux et charnu remuait comiquement sur ses longues moustaches rousses.

Positivement il était dans l'extase à cause de ce qu'il voyait sur la table.

Sous la lampe de porcelaine blanche, dans une terrine noircie et craquelée au four, une délicieuse purée de pommes de terre, au lait et au beurre, fumait. La croûte en était striée et dorée; autour il y avait un rang de saucisses, dont la chair appétissante et rose faisait des crevés à chaque piqûre d'aiguille. Et, à côté, sur une belle nappe à carreaux blancs et rouges, une canette pleine de *bruin-bier* (1) arrondissait sa panse de grès, où se voyait un kabouter (2) bleu qui fumait dans un Jacob (3), sous un palmier frisé.

— J'ai faim, grommelait papa Laurier.

Hâtivement il embrassait maman et Will. Après cela, dans la chambre à coucher, il allait se débarrasser de sa capote à passepoil d'argent, de sa tunique, de son képi galonné et de son coupe-choux.

— Vive l'existence, s'exclamait-il, en se carrant à table et en plongeant la cuiller de bois au cœur de la platée. Quand je pense qu'il y a des *bloedzuipers* (4) qui osent mal parler de la vie,

(1) Bière de table, en Flandre.

(2) Gnome, nain.

(3) Tête de pipe en terre représentant, sous un turban, le chef d'Israël

(4) Proprement « buveur de sang ». Epithète comique pour caractériser un fâcheux.

je ne sais pas ce que je ferais. Qu'est-ce qu'il y a mieux sur la terre, pour l'amour du ciel, que de rentrer chez soi, content de sa journée, et de trouver sa place bien chaude au coin du feu? Et on voit sur la table un bon petit plat qui vous attend, et dont le fumet réjouissant vous fait croire que vous êtes dans le Paradis, en train de manger de la rijstpap (1) avec une cuiller d'argent, tandis que les séraphins font de la musique de violons, plus jolie que celle de l'orchestre de M. Trommel au mess des grenadiers. Oui, qu'est-ce qu'il y a de mieux? Femme, je dis qu'il n'y a pas ta pareille au monde. Tu es une fameuse ménagère! Le jour où nous avons mis nos mains l'une dans l'autre, sous les palles brodées de M. le doyen Klopper, a été un jour béni de Jésus-Christus! Mais c'est triste à dire: La plupart des hommes que je connais sont tracassés par leur femme. Aucune ne veut plus travailler! C'est à

ne pas croire. Elles sont devenues trop fières, sans doute, pour lessiver, pour étendre le linge sur la pelouse ou pour torcher le trottoir! Et, en outre, elles ne cessent de se lamenter, pareilles aux saintes femmes à la descente de croix. Elles coûtent les yeux de la tête... Elles ruinent leur mari en brimborions de toute sorte... Oui, Rose, le monde est comme ça à présent, et je ne sais pas ce que cela va devenir...

Ainsi parlait le brave garde-ville.

Toutefois, il n'oubliait point de mettre les bouchées doubles ni de lamper, coup sur coup, d'amples rasades de *bruin-bier*. A la fin la canette se vidait et papa Laurier, en clignant de l'œil, regardait dans le fond du pot pour voir s'il ne restait plus une goutte à laper. Maman Laurier savait ce que cela voulait dire. Elle se levait et allait remplir la canette au tonneau qui se trouvait dans la cave.

V

Petit Will écoute

Le souper terminé, papa Laurier se renversait sur le dossier de sa chaise et, à petites fois, se tapotait le ventre, d'un air satisfait.

— Le coffre a son content, déclarait-il. Et il soufflait.

Maman Laurier, une dernière fois, passait l'eau bouillante sur le filtre.

L'instant d'après, elle arrivait avec la belle cafetière de fer, à fleurettes bleu pâle, entre des filets d'or, sur fond d'émail blanc.

Le breuvage noir doucement susurrerait contre la paroi brûlante. Puis un long jet brun de haut giclait en écumant dans la jatte octogonale de papa Laurier.

— Gloire au bon café noir et par-

(1) Riz au lait.

fumé, s'écriait-il dans la joie de son cœur.

Il prenait son bol et allait s'installer auprès du poêle, pour permettre à maman Laurier de déblayer la table et de laver la vaisselle.

Lui, pendant ce temps-là, à l'aise sirotait son café, où il avait mis fondre deux carrés de sucre cristallisé.

Entre deux gorgées il allumait, au-dessus du bac à charbon, sa grosse bouffarde en racine de bruyère.

Elle était noire à force de culottage et parfois, le tuyau de corne étant obstrué par la nicotine, il tétait avec rage, creusant les joues et lâchant au plafond d'épais nuages de fumée bleue.

C'était le moment où il prenait Will par le milieu du corps, l'assoyait sur

ses genoux et le faisait sauter en chantant.

Et, ensuite, il le questionnait sur ce qu'il avait fait en classe.

Au beau milieu de l'interrogatoire soudain il s'interrompait et, se frappant le front, s'exclamait: Jésus-God, j'allais l'oublier!

— Femme, le charbonnier Peper-sack apportera demain les cinq cents kilos de têtes de moineaux que tu as demandés et, en même temps, il rangera dans la cave cinquante fagots à dix pour dix centimes.

Ou bien: — Le marchand de beurre Schinkels passera avec les œufs samedi.

Il lui arrivait de raconter ce qui s'était passé en ville pendant la journée.

— Le juge de paix Giestkot a condamné les trois vagabonds aujourd'hui. Ils iront à Merxplas pour deux ans.

Et encore:

— Une femme bien mise est entrée, sur le coup de midi, dans la boucherie Bécu, rue des Mille-Jeunes-Hommes. Et elle a volé un grand quartier de viande, qu'elle a voulu cacher sous son manteau... C'est l'agent Marmouffe, le wallon, tu sais, qui l'a attrapée et qui l'a menée au poste...

A quoi maman Laurier, levant les yeux au ciel, invariablement répondait:

— Est-il Dieu possible?

Et Will écoutait de ses deux oreilles.

Les assiettes, les verres, les couteaux, soigneusement lavés et essuyés, étaient rangés dans l'armoire de cuisine, sur les planches bordées de papier découpé.

Alors, si maman Laurier n'avait rien de mieux à faire, elle s'installait dans le fautenil d'osier, de l'autre côté du poêle, et elle faisait à haute voix un bout de lecture dans la gazette.

Elle lisait très bien, suivant du doigt

le texte imprimé, avec des pauses, à temps égaux, pour avaler sa salive.

Papa Laurier, les mains croisées sur le ventre de Will, très sage sur les genoux de son père, approuvait d'une inclinaison de tête les articles qui lui plaisaient.

Dans l'entre-temps, par-dessus la chevelure ébouriffée de son fils, il chassait au plafond d'âcres volutes de pétun.

Comme ce pétun était du Harlebeke, genre de tabac très fort, à la longue la fumée irritait les yeux de maman Laurier.

Elle invitait papa Laurier à déposer sa pipe, ce qu'il faisait d'autant plus volontiers que maman Laurier, sans cela, n'aurait pas continué à lire.

Après une demi-heure d'audition, le sergent, fatigué par sa journée de labeur, sentait ses paupières irrésistiblement s'abaisser sur ses yeux, comme deux volets sur une devanture.

Il faisait d'incroyables efforts pour ne pas s'assoupir, reniflait, écarquillait les yeux, haussait les sourcils.

Mais c'était plus fort que lui. Doucement sa tête se mettait à dodeliner. Il finissait pas s'endormir tout de bon.

Petit Will en lui-même riait, car maman Laurier continuait à lire sans s'apercevoir de rien.

Tout à coup un ronflement sonore avertissait la lectrice de ce qui se passait.

— C'est un peu fort, disait-elle.

Elle posait le journal, se levait. A pas de loup elle s'approchait de son mari; ensuite, lui prenant délicatement le nez entre le pouce et l'index, elle imprimait une brusque secousse à l'appendice.

Le dormeur, sursautant, ouvrait de grands yeux effarés.

Mais il jurait ses grands dieux qu'il avait parfaitement écouté tout le temps, et qu'il faisait seulement semblant de sommeiller.

VI

Passage du marchand de sable

Au cadran d'émail, ceinturé de chiffres romains, et où deux gros contrepoids de cuivre bosselé pendaient à des chaînes démesurées, huit heures lentement filaient.

Chaque coup, bref et sec, était précédé par une sorte de râle, comme la toux d'un mécanisme qui se fatigue et qui se rouille.

— Le marchand de sable passe, Will, disait maman Laurier. Il est temps d'aller faire dodo, mon petit garçon.

Elle lui enlevait ses bas, lui passait une robe de chambre de flanelle blanche, à raies bleues.

Et Will se levait.

Il souhaitait le bonsoir à papa Laurier, qui le bénissait en traçant du pouce, sur son front, le signe de la croix.

Puis, suivi par maman Laurier, il entra dans la chambre à coucher.

Au-dessus de son lit, qui était en fer et pareil à une cage, avec ses quatre côtés de barreaux noirs, une belle image était piquée à quatre clous d'or.

Elle représentait Notre-Seigneur Jésus.

Il figurait en robe rouge. Une tunique bleu-ciel était jetée par-dessus. Elle lui couvrait l'épaule droite et lui passait sous le bras gauche.

Avec un doux sourire, la tête penchée, Jésus, des deux mains, montrait son cœur enflammé qu'une flèche traverse.

Un bénitier de porcelaine, à fleurons dorés, dominait la belle image.

Et derrière le bénitier, serré contre la tapisserie à cinq sous le rouleau, un bouquet de buis jaunissait.

Sur le parvis Saint-Liévin, Will, le jour des Rameaux, l'avait acheté au

mendiant Snoeck, un bec-de-lièvre à la voix enchifrenée.

A genoux sur le matelas et les mains croisées sur sa poitrine, Will, avant de se coucher, disait une prière en regardant l'image sainte.

C'était la prière du soir que maman lui avait apprise.

Elle était humble comme les cœurs des pauvres gens.

« Au nom du Père, et du Fils, et du » Saint-Esprit: Jésus-Seigneur, faites » que votre règne arrive sur la terre. » Que le riche rentre en lui-même et » se voie faible et chétif devant vous; » mais que le pauvre soit sans haine. » Faites que la terre et les cieux nous » soient secourables. Grande est la mi- » sère de vos enfants. Et les uns ont » trop et les autres n'ont pas assez.

» Faites, mon Dieu, que chacun » mange à sa faim; et faites aussi » qu'en ce triste séjour il y ait, grâce » aux hommes, un peu plus de joie, un » peu moins d'affliction. Amen. »

A la fin il semblait à Will que le Sauveur inclinait plus fort la tête, comme pour approuver ce qu'il disait.

Et il entendait une voix harmonieuse et grave lui glisser dans le tuyau de l'oreille: « C'est très bien ça, » mon petit ami! Tu peux t'endormir » sans crainte, à présent. Le méchant » diable roux ne viendra pas, à mi- » nuit, te tirer par les pieds, malicieu- » sement. »

Et Will était content. Il posait sa tête blonde sur l'oreiller, ramenait sur ses épaules la grosse couverture de laine jaune, rehaussée dans le bas d'une ligne grenat.

Maman Laurier, soigneusement, rentrait les draps et la couverture entre le matelas et le sommier.

Puis, très doucement, ses lèvres effleuraient le front de Will.

Il sentait un chatouillement agréable, un souffle tiède et léger qui passait entre les frisons fous de sa chevelure bouclée.

Subitement, il faisait noir comme dans un four.

Maman Laurier venait de souffler la bougie.

Ses pas s'éloignaient.

D'abord amortis par la carpeite, ils sonnaient clair sur le plancher. La porte s'entre-bâillait, laissant voir encore une fois, dans un haut rectangle de lumière, maman Laurier, souriante, qui, de la main, faisait à son petit garçon un joli signe d'adieu.

Ensuite c'étaient de nouveau la nuit, le silence.

Derrière la porte les voix de papa et de maman bourdonnaient.

Will, pendant quelques instants, tenait les yeux grands ouverts sur les ténèbres.

A la longue ils finissaient par picoter. Ses paupières battaient. Peu à peu il s'enfonçait dans le bonheur absolu du sommeil.

«Tic-tac, tic-tac», faisait le réveil-matin sur le marbre de la cheminée.

Au dehors, le vent d'ouest hululait. De brusques abats cinglaient les vitres, qui tremblaient. Les châssis gémissaient. On entendait l'averse rebondir sur le zinc de la plate-forme et gargariser la gouttière.

Et Will pénétrait dans un royaume merveilleux, peuplé de fées et de princes charmants. Il y retrouvait, comme par enchantement, Poucette, tenant entre ses pattes la pelote de fil à bâtir; la belle charrette anglaise, à roues pleines, que papa lui avait fabriquée l'autre hiver; Désiré Piédéchaux, Flûte, Mademoiselle Magloire. Ses idées s'embrouillaient tout à fait, et il s'endormait comme un bienheureux jusqu'au lendemain matin.

VII

Brouillard de matin

Une délicieuse odeur de café moulu s'insinuait sous la porte et délicatement venait chatouiller l'odorat de Will. Le matin montait.

On entendait dans la rue les cris aigus des marchandes des quatre-saisons, ou bien les coups de cornet monotones des chiffonniers.

Un brouillard jaune pesait sur la ville. Comme au travers d'une pluie de poussière fine, les rayons de soleil s'y égaraient. A peine çà et là une tache d'or diffuse tremblait.

Les grosses voitures des boulangers, les haquets des brasseurs lourdement roulaient sur le pavé.

Les tombereaux de terre allant au déversoir et les camions chargés de coke, en passant, faisaient trembler les vitres.

Au collier des chevaux des grelots tintinabulaient et, parfois, la mèche d'un fouet claquait au milieu des jurons et des éclats de voix. Ensuite c'était la cloche des boueurs ou le sifflet strident de la coopérative socialiste.

— Will, Will, tu oublies l'école! criait maman Laurier derrière la porte.

Mais Will n'avait garde de répondre.

C'est qu'il faisait si bon au creux de la couette! Le malin Will s'y tenait mussé comme les petites souris en leur nid de rognures de papier. A peine si le bout de son nez dépassait. Dehors il devait faire humide et glacial. L'espiègle par avance en grelottait.

— Attends, j'arrive! grondait maman Laurier. Et elle menait grand tapage avec les pincettes contre la tôle du fourneau. C'était pour effrayer Will.

Il fallait bien se décider.

D'un coup l'enfant rejetait les couvertures, enjambait les barreau de son lit, et, comme un petit saint Jean frisé,

d'une traite, dans sa robe de chambre en flanelle, il courait à la cuisine.

Il y faisait doux. Le poêle déjà ronflait. La braise rouge tombait sur la cendre grise, qui s'amoncelait au milieu du tiroir.

Les bols de café du déjeuner fumaient sur la table, à côté des grosses tartines beurrées.

Papa Laurier, depuis la sûrette du jour, arpentait les rues, le capuchon du caban tiré sur les oreilles, une chaude écharpe de laine noire autour du cou.

En tête-à-tête maman Laurier et Will déjeunaient. Puis le petit garçon s'habillait pour aller en classe.

VIII

L'école des marmites

Le jardin d'enfants de Mademoiselle Magloire s'élevait au tournant de la rue. C'était une bâtisse maussade et laide, un bloc carré de briques rouges, dont le vermillon avec le temps avait tourné au brun sale.

Et derrière l'école se trouvait une cour spacieuse, plantée d'arbres, avec des bancs rustiques, le long de la muraille lavée d'une crépissure blanche.

Depuis six mois Will fréquentait l'école qui était gratuite.

Mais les parents riches ne se gênaient pas pour y envoyer leurs enfants.

Même c'étaient les plus difficiles.

Si un échevin ou un conseiller municipal à l'improviste tombait au milieu de la classe, sans doute était-ce parce que la « dame » de l'huissier Pikkel, ou Monsieur Stockfish, l'entrepreneur des pompes funèbres, ou

bien encore Monsieur l'inspecteur du bétail Pronksteen, avait adressé une réclamation au bureau de l'Hôtel de Ville.

Dieu sait pourtant si la vieille Mademoiselle Magloire choyait les écoliers!

Courtaude, rougeaude, pétulante et dodue, elle avait les cheveux d'un noir de jais, mêlés çà et là de fils gris. Ils étaient partagés par une raie médiane et, luisants d'huile antique, soigneusement tirés derrière les oreilles, au lobe rose, ils se rejoignaient, au haut d'un crâne d'oiseau, en un tout petit chignon.

D'ordinaire Mademoiselle Magloire portait une robe de laine grise, semblable à celle des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

Un tablier noir la garantissait des taches d'encre.

Il était en satin français. Un volant de broderie anglaise le bordait.

Sur le devant il avait deux poches.

Et de la poche gauche sortait un bout de mouchoir ou bien le dessus d'un cornet rempli de boules de « séhu » (1); le bec aigu d'une paire de ciseaux pointait au-dessus de l'ourlet de la poche droite, et, au fond de celle-ci, un trousseau de petites clés d'acier cliquetait, lorsque Mademoiselle Magloire se promenait entre les bancs.

Pendant qu'elle surveillait les exercices ou les jeux, la maîtresse roulait d'une joue à l'autre une de ces grosses boules de « séhu » dont elle avait plein un sachet.

C'était plaisir de la lui voir suçotter, en arrondissant une bouche gourmande.

Parfois il arrivait à Mademoiselle Magloire de distribuer parmi la classe quelques-uns de ces bonbons brunâtres, saupoudrés de sucre blanc.

Et, naturellement, c'étaient les élèves les plus sages qui en profitaient.

Will en recevait sa bonne part.

Il adorait le jardin d'enfants, quoiqu'il eût pleuré de frayeur à la perspective d'y entrer.

Le jour était lointain où, pour la première fois, il s'était mêlé à la turbulence des petits garçons et des petites filles confondus dans le préau de la classe frœbelienne.

Bien vite il s'était familiarisé avec elle.

Et puis Mademoiselle Magloire l'aimait bien.

Elle lui passait les doigts entre ses cheveux bouclés ou bien lui tapotait la joue.

Elle l'avait mis auprès d'elle, sur le

(1) Boules de sureau. Spécifique populaire contre la toux.

premier banc de la rangée qui partait verticalement de la chaire, badigeonnée d'un ton jaune d'œuf.

Et c'était lui toujours qu'elle regardait, par-dessus ses bésicles, aux pauses, quand elle entreprenait de lire l'histoire de la *Belle-au-bois dormant*, ou l'histoire des *Souhais Ridicules*, dans le grand livre d'images coloriées, dont elle tournait les feuillets à mesure, avec son index humecté de salive.

Peut-être Mademoiselle Magloire lisait-elle pour lui tout seul.

Cela faisait chaud au petit cœur de Will, oh! oui.

Elle avait deviné sans doute qu'il était plus sensible que les autres enfants.

Son corps se penchait en avant, son teint s'animait, ses yeux brillaient, sa bouche vermeille et fraîche s'entr'ouvrait comme pour crier.

Mon Dieu! il était évident qu'une attention pareille flattait Mademoiselle Magloire.

Non sans amertume elle se disait que, si elle avait voulu, elle aurait pu réussir au théâtre comme une autre, il y a des années.

C'était son idée, en ce temps-là.

Pourquoi donc ne s'était-elle pas écoutée?

Aussi bien que Mademoiselle Monthon, du Pavillon de Flore, elle aurait pu faire passer un frisson dans la salle, au trois de *Lucrece Borgia*, quand l'actrice, en vêtement noir, apparaissait sur le seuil du festin...

— Où en étais-je?... Ah! oui...

« Alors, comme la fin de l'enchantement était venue, la princesse s'éveilla, et, le regardant avec des yeux plus tendres qu'une première vue ne... » Elève Topke Pikkell, je vous marque un mauvais point pour avoir tiré la langue et fait un pied de nez à Claes Sulker...

IX

Envolée de pierrots

Onze heures et demie.

Automatiquement Mademoiselle Magloire se levait de sa chaise de paille.

Elle serrait son tricot dans son réticule de velours passementé, nettoyait avec un angle de son mouchoir les oculaires de ses bécicles, avant de remettre celles-ci dans leur étui de carton.

Dans la cour, le concierge Mignon tirait la cloche à toute volée.

Mademoiselle Magloire, saisissant le « signal », à son bruit de castagnettes rassemblait la classe en colonne.

C'est alors que les mauvais points pleuvaient!

Ou bien c'était Claes Sulker, de la droguerie Sulker et fils, qui faisait tomber la cassette de Popeline Manneback, la fille de l'ébéniste, ou bien l'un des deux fils Pikkkel fourrait de force du papier mâché dans le cou de Désiré Piédéchaux, qui se débattait en rentrant la tête dans les épaules.

Les mauvais garnements s'en donnaient à cœur joie, malgré les punitions.

Sitôt la grande porte cochère ouverte à deux battants sur la rue, les écoliers s'égaillaient. On eût dit d'une nuée de pierrots surpris par le trot d'un cheval.

On n'entendait plus, pendant quelques instants, que des coups de sifflet, des appels, des éclats de rire, et la joyeuse retombée des sabots sur le caillou.

Les garçons étaient partis les premiers.

Ils allaient polissonner sous la colonnade de la Halle-aux-Grains, ou bien tirer les sonnettes, à la queue leu leu, en talonnant tous les trois ou quatre pas le soubassement de pierre bleue des maisons.

Quant aux fillettes, sagement, par bandes de trois ou quatre, elles s'en retournaient; et elles se tenaient par la main comme les petites Zélandaises sur la place du Marché de Middelbourg.

Will, pressant le pas derrière elles, rentrait à l'Arsenal.

Mais les enfants des notables ne rentraient pas seuls manger la soupe à l'oignon et l'assiettée de pommes de terre à la sauce au beurre.

M. Pikkkel, M. Stockfish, M. Langhendries, d'autres parents encore, les attendaient sur le trottoir, en face l'école.

Ils avaient la mine rogue et compassée qui sied à de dignes contribuables.

C'est pourquoi à peine ils soulevaient leur chapeau quand, affairée, à pas menus, Mademoiselle Magloire, son réticule de velours ou son cabas de paille tressée à la main, son parapluie ou son parasol dans les bras, à son tour sortait de l'école et, en chemin, les croisait.

Elle leur faisait chaque fois cependant sa plus belle révérence!

X

Récréations

Un dimanche sur quatre papa Laurier avait congé.

L'après-midi, s'il faisait beau, on allait se promener sous les acacias du rempart des Dominicains.

Il arrivait que l'on sortît de la ville et, au printemps, que l'on fit une excursion à la campagne, entre les carrés de trèfle et les pièces de blé.

Huit jours par avance on en parlait :

— Rose, que penses-tu d'un tour aux Deux-Maisons ? hasardait papa Laurier, en introduisant une des rangées de boutons de sa tunique dans la patience, et en les couvrant de sidol, au moyen d'une éponge minuscule fixée au bout d'un bâtonnet.

Et il ajoutait :

— Nous irons prendre un « café-cramique » à la *Vue du champ de courses*, chez la mère Druppel. Il est tout de même si bon !

Un silence.

Maman Laurier, ses bras nus plongés dans la lessive écumante, réfléchissait, tout en frottant énergiquement entre ses mains un pan de linge enduit de savon vert.

Papa Laurier, à force de poignet, se mettait à frotter ses boutons, où se voyait en relief l'écusson municipal.

Et à la fin maman Laurier disait :

— Ecoute, Nicolas, nous irons plutôt au *Meteko*, ou sinon aux *Rois-Mages*, derrière la plaine de cavalerie. Et nous mangerons un chateau de pain brun avec du fromage blanc, et aussi des petits oignons et des ramonaches (1). Et après nous boirons une bonne bouteille de diest ou de *duivels-*

(1) Raves.

bier (2) au *Lion de Flandre*, en dessous d'une gloriette.

— C'est une riche idée, opinait le sergent. Et comme ça l'après-midi sera passée, et nous aurons regardé les notables de Vorst ou de Calevoet jouer aux quilles.

— Oh ! oui, faisait Will. Et il sautait en l'air en frappant ses petites mains l'une dans l'autre.

Et il pensait qu'au *Meteko* il y avait toute sorte de jeux : une balançoire, un pas-de-géant, un tourniquet.

Du moment que l'on avait donné les deux sous réglementaires à la bonne femme qui, en bonnet à ruchés et en tablier blanc, tricotait sur une chaise de fer, auprès de l'enclos des jeux, on pouvait s'amuser tant que l'on voulait.

Toute la semaine Will rêvait aux plaisirs du *Meteko*.

Et puis arrivait le samedi.

Maman Laurier reculait les tables et les chaises dans un coin. C'était le jour du grand nettoyage.

Devant la porte de l'Arsenal, papa Laurier envoyait à toute volée de pleins seaux d'eau sur le trottoir.

Ensuite il écurait. Sur le dallage, au soir tombant, on n'entendait plus que des claquements secs de sabots.

Et ces claquements devenaient tout à fait précipités lorsque maman Laurier, courbée en deux, à reculons torchait le pavement, en envoyant la loque à droite et à gauche dans les coins.

Que faisait Will pendant ce temps-là ?

(2) Bière du diable. Spécialité des brasseries de Hal.

A cause de ce remue-ménage d'importance, il était autorisé à aller jouer avant d'avoir fait ses devoirs.

Immédiatement après le goûter il filait. Oh! il n'allait pas polissonner.

Il se rendait à la montagne ou bien dans le terrain vague de la rue de l'Artichaut. Il y faisait des pâtés en compagnie de Flûte et de Désiré Piédéchaux.

C'est très gai.

On s'arrange une jolie boutique dans un massif de sablon ferrugineux.

Entre deux pavés on concasse de la brique. Cela fait du sucre rouge ou du sucre violet. On obtient du sucre rose en pilant du plâtre avec de la brique.

Et c'était une véritable industrie, avec ses lois, ses transactions, son numéraire.

De la faïence brisée donnait du billon, des cassures de porcelaine de l'argent.

Seulement le marché quelquefois était troublé par la soudaine irruption dans l'enclos de « Pollemiette » ou du nommé « Den Boge ».

C'étaient deux voyons de la cité ouvrière.

Dépenaillés, terreux, ils commandaient à une « clique » de garnements comme eux. C'était l'invasion. Une panique affolait commerçants et consommateurs. Ils fuyaient en désordre

devant les barbares, aux voix éclatantes et aux coups de sifflet stridents.

Maîtres du terrain, Attila et ses hordes, dans l'ivresse du sac, écrasaient sous leurs galoches de bois et sous leurs mauvais sabots les magnifiques étalages de confiserie.

Les lanternes une à une s'allumaient.

Le vieil homme Prinkère courait de l'une à l'autre, tenant droite comme une lance, le long de son corps, sa perche terminée par une lumerotte.

Will rentrait à l'Arsenal.

— Essuie bien tes pieds au paillasson, lui criait maman Laurier pardessus la main courante.

— Mon Dieu, est-ce possible? s'exclamait-elle, en levant les bras au ciel. Tes souliers et tes bas sont encore une fois remplis de sable... Et c'est samedi... Je viens de nettoyer... Arrive... Car si je te laisse dans l'état où tu te trouves, sûrement la maison ressemblera à une grange...

Les meubles, les cuivres, les étains, chaque chose enfin reluisait de propreté et se trouvait à sa place.

Will, docilement, se laissait déshabiller et laver.

Ensuite, en robe de chambre, ses pieds nus dans des chaussons de lisières, il faisait quelques cubes avec des bâtonnets de hêtre et du mastic, puis il allait se coucher.

XI

Le septième jour Dieu se reposa.

Il dit à l'homme : Tu consacreras ce jour à mon service

Et le dimanche était là.

Il souriait avec un bon petit rayon tiède à travers les rideaux de mousseline, à fleurs imprimées.

Oh! les dimanches des villes de province!

La maîtresse-cloche de Saint-Liévin épanchait ses ondes sonores comme une

bénédiction par-dessus la dégringolade des pignons en escaliers, les alignements de cours étroites, où des poules étiques picorent la mousse drue entre les pavés, et les rectangles verts des jardinets de curé, où les liserons tordent leurs tiges volubiles aux briques rudes des murs fraîchement chaulés.

Un silence religieux engourdissait les rues désertes, où sonnait le pas des fidèles se rendant à la messe.

Aux bordures de fenêtres, les bégonias et les géraniums en pots, curieusement regardaient derrière les claires-voies de bois peint. Et leurs corolles frêles, comme des bouches tendues, avidement buvaient la joyeuse lumière et la payaient de leur parfum.

L'une après l'autre battaient les petites portes vernies, où reluit une pomme de cuivre jaune ou bien une étoile de nickel.

C'était pour laisser courir au ruisseau MM. les caniches, à la queue frétilante et rase que termine une floche de poils noirs frisés.

On voyait aussi sortir des douillettes maisons de carton peint les vieilles rentières, en mante de soie à capuche.

Et quelques-unes d'entre elles portaient encore l'antique châle de cachemire, étaient coiffées de la « godiche » (1), rehaussée de jais, à aigrette blanche et à rubans flottants.

Elles se hâtaient vers l'office, un gros livre d'heures à tranche rouge sous le bras.

Peu après, Kaske-Pot, le garçon du boucher Bécu, un grand rousseau dégingandé, au teint fade semé de taches de son, apparaissait au bout de la rue des Francs-Archers, allongeant les branches de compas de ses maigres jambes, moulées dans les fourreaux de drap d'un pantalon trop court.

(1) Bonnet.

Il apportait aux logis cossus les commandes de rosbif, de romsteck et de ris de veau.

Un grand tablier blanc, agrémenté de macules brunes, flottait sur ses souliers ferrés; et ses cheveux, pareils au crin, regimbaient sous le cosmétique qui, sans y parvenir, entendait les agglutiner contre son crâne, en forme de pain de sucre.

C'était la fin de la grand'messe.

Sur les onze heures un peu d'animation transformait les carrefours.

Madame Scherpeneus, la femme du docteur, rentrait, suivie par Schackel, le garçon de courses de la pâtisserie du *Flan royal*, en face le parvis.

Il fléchissait sous le poids de sa caisse de fer, remplie de pâtés à la frangipane et de gâteaux à la crème fouettée.

Will pensait qu'il devait faire bien bon à la table des Scherpeneus, le dimanche.

Cela l'amusait de regarder le monde par la fenêtre.

Bien vite les vieilles dévotes s'en revenaient, les yeux baissés, les lèvres pincées.

— Mon Dieu, si Trientje avait oublié d'arroser de sauce, avec la grande cuiller, le carré de bœuf ou de veau rôtissant au four? ... Si le bouillon n'était pas convenablement écumé?

A cette pensée leur pas s'accélérait.

Mais voilà que Mirza ou Finette, au lieu d'imiter la sage précipitation de leurs maîtresses, flânaient auprès de quelque borne.

Aussitôt un vilain roquet surgissait d'une encoignure. Une conversation intime s'engageait entre le vagabond et la chienne aristocratique de Madame Bollekens ou de Mademoiselle Ombakkes.

— C'est tout de même malheureux avec ces chiens, se disaient-elles avec une réelle affliction ... Quand celui-ci

sera mort, je n'en veux plus d'autre, quand bien même le marchand Nicolas Moyaerts m'offrirait pour rien un véritable griffon bruxellois...

— Hé! Mirza! hé! Finette, pstt!... pstt!... faisaient-elles, en brandissant leur ombrelle avec indignation.

— Voulez-vous bien vite revenir!

— Attendez un peu... vous n'aurez

pas de betjes (1) tantôt... Non, vous n'en aurez pas...

— Hoe! l'affreux cabot!... Allons, Mirza. Voyons, Finette... Ecoutez votre maîtresse, mon cœur.

Et les amoureux de la ville aussi s'attardaient le long des murs, en se parlant tendrement et en se prenant la main.

XII

L'après-midi aux champs

Chez les Laurier, le dimanche, à déjeuner, invariablement il y avait du chocolat au lait et des brioches à trois ceps la pièce. Et elles venaient de la boulangerie Myron.

Je vous assure que ce jour-là Will ne s'attardait guère au lit!

A dîner on avait du potage aux os, des sautés de veau ou une entrecôte, avec des chicorées étuvées ou bien des « spruitjes » (1) au saïndoux.

Généralement la matinée était employée par maman Laurier à repasser des cols, des manchettes et des mouchoirs, en prévision de la promenade de l'après-dîner.

A onze heures, si papa Laurier était à la maison, elle se rendait à la dernière messe avec Will.

Le sergent surveillait la popote, qui mijotait à feu doux.

Il soignait aussi ses pots de fleurs, détachait les feuilles jaunies, remuait le terreau noir, fumé de rognures de corne et de résidus provenant de la maréchalerie Sedaine.

Après cela, papa Laurier, armé d'un couteau ébréché, raclait le fond des cages de Pierrot et de Fifi.

Dans l'intervalle les deux oiseaux sautillaient sur le plancher, picorant des miettes çà et là.

Comme de grandes personnes ils jouissaient avec délice de cet instant de liberté.

La provision de chènevis renouvelée, ainsi que l'eau des baignoires, papa Laurier prenait Pierrot et Fifi dans ses grosses mains rouges et les remettait en cage.

De voir leur maison de bois et de fil de fer aussi bien nettoyée, d'aise ils voletaient de perchoir en perchoir.

Ils se lissaient du bec les plumes, barbotaient dans l'eau fraîche, farfouillaient joyeusement dans la mangeoire, pleine jusqu'au bord.

Le dîner expédié, sur le coup de deux heures maman Laurier entraît dans la chambre à coucher.

Elle mettait un corsage de reps blanc, une jupe de drap, se coiffait de son grand chapeau de paille, fleuri de coquelicots et de bluets artificiels.

Elle n'oubliait pas de prendre son ombrelle ni d'attacher, sous sa broche en plaqué, la montre en or, cadeau que, le jour de ses noces, lui avait fait l'atelier Lechien.

(1) Choux de Bruxelles.

(1) Petits morceaux.

Avant qu'elle ne fût prête, une heure au moins s'écoulait.

Maman Laurier était femme et elle le faisait bien voir.

Will, sur le palier, piaffait d'impatience.

Il était vêtu d'un complet de toile rayée, à boutons dorés.

Sur le ruban de son chapeau marin flamboyait le mot «Eclair».

Quant à papa Laurier, avec résignation, sur une chaise il attendait le moment où sa femme, gantée de filloselle, donnerait le signal du départ.

Il sifflotait, frappait du pied, tirait sa montre, poussait des soupirs, levait les yeux au plafond.

Enfin, toute rouge de s'être dépêchée, maman Laurier faisait irruption dans la cuisine.

— Enfin! faisait le sergent.

— Il y a un quart d'heure que je vous attends, disait-elle avec un aplomb ingénu.

— Comment?

Papa Laurier positivement suffoquait. Mais n'étant pas de taille à disputer, il se bornait à hausser les épaules.

Il se levait et, magnifique dans son complet gris qui venait des grands magasins des Halles, il tirait de derrière la commode sa canne d'ébène, dont le pommeau d'ivoire sculpté représentait une tête de levraut.

Will, quatre à quatre, déjà avait dégringolé les marches.

Derrière lui maman posément descendait, et le pompier, fermant les portes, glissait les clés sous les paillassons.

Quel plaisir de muser par les rues ou sous les acacias du rempart des Dominicains!

Mais par les champs surtout Will s'en donnait à cœur joie.

Son cerceau bondissait sur les silex ronds, entre les avoines verdoyantes et le seigle jauni.

Il cueillait les plus belles fleurs, pourchassait les papillons, s'amusait du vol des libellules ou bien, en arrêt sur la berge d'un fossé, gravement regardait bondir d'un saut lourd quelque gros crapaud flasque et jaune, à la peau verruqueuse, aux yeux hypnotiques.

Le soir tombait.

Une fraîcheur mouillait les verdures.

L'odeur forte des haies s'accroissait.

A pleins poumons les Laurier aspiraient l'air chargé d'effluves puissants.

Au loin, près des barrières de bois qui défendent les prés, les bœufs mugissaient, le mufle tendu vers le couchant de sardoine et d'améthyste.

— Rentrons, disait papa Laurier. Le brouillard monte.

Avec regret on repassait le pont, et par la porte de Damme l'on rentrait en ville.

Et c'était jusqu'au dimanche suivant.

XIII

Coup de baguette d'une fée

Willem Laurier avait six ans, et les passants lui disaient encore : « Bonjour, Will. Comment vas-tu, mon cher? »

Or, un beau matin, sur le coup d'onze heures et demie, en rentrant de

l'école, son cartable sur le dos, son magnifique plumier en bois de hêtre à la main, Will vit une chose.

Les meubles du salon étaient sens dessus dessous.

Dans le coin de droite, près de la

chambre à coucher, une fée, en frappant le plancher de sa baguette de coudrier, en avait fait sortir un délicieux berceau, entièrement capitonné.

Cela remuait comme si c'était vivant.

Et dessus se fermaient à demi de longs rideaux de tulle léger.

C'est Will qui était émerveillé !

Son père entra sur la pointe des pieds. D'une voix basse, et qui tremblait un peu, il dit :

— Petit frère, c'est Mia. Pendant que tu faisais des festons dans la classe de Mademoiselle Magloire, maman et moi nous t'avons acheté une petite sœur au bon Dieu.

— Tiens, dit Will, rêveur, en suçant très sérieusement son doigt rose, une petite sœur? ... Mia? ...

Et il comprit qu'il lui était venu un autre nom, en même temps que cette toute petite sœur, qui criait comme un vrai diable.

Sûrement Mia avait dû prendre le chemin des anges pour arriver jusqu'à la belle maison de la rue des Francs-Archers, numéro douze.

Comprenez bien : C'est que Will ne l'avait pas rencontrée dans la rue, en rentrant.

Et il ne connaissait point dans la ville de magasin où l'on vendit des poupées vivantes. Non, vraiment, il n'en connaissait pas.

Enfin, cela n'avait pas beaucoup d'importance de savoir où maman et papa avaient pu acheter la petite fille de sucre et de fondant.

Le plus clair, c'est que Will était content ; oui, bien content.

Il tréugnait.

Oh! comme il aurait aimé à embrasser Mia, et aussi maman !

Mais papa Laurier, un doigt en l'air, lui assura que maman était fort malade. Le docteur Scherpeneus, du boulevard des Nécromants, expressé-

ment avait défendu qu'on l'importunât.

Pour ce qui était de Mia, vous pensez bien que ce n'était pas à un garçon aussi turbulent que Will d'aller la toucher.

Il lui aurait fait du mal.

Les poupées, c'est si frêle.

Will comprit cela sans peine, car il était raisonnable.

Il se borna donc à contempler Mia dans son berceau tiède et charmant.

En montant sur le vieux pouf que maman se glissait sous les pieds, chaque fois qu'elle cousait, Will distinguait parfaitement la figure minuscule et renfrognée du poupon.

Mon Dieu, mon Dieu, qu'elle était drôle, cette figure !

Un duvet d'or floconnait au sommet du crâne.

Probablement c'étaient des cheveux.

Le front de Mia était ridé. Et voici : L'enfant, cessant de vagir, ouvrait de grands yeux vagues et étonnés.

Il semblait à Will que, tour à tour, Mia fixait le flot de rubans qui était suspendu au-dessus de sa tête, une mouche qui volait entre les plis des voiles de tulle, et aussi le visage cramoyé de petit frère, qui se penchait pour surprendre un de ses regards.

Mais pourquoi ne lui souriait-elle point ?

Cela lui faisait vraiment de la peine, à ce bon petit Will qui, très ému, la gorge serrée, cramponné des deux mains au rebord d'osier du berceau, admirait, admirait Mia de toute son âme.

— Mia, fleur, petit oiseau chéri, aurait-il voulu lui souffler doucement.

Mais est-ce qu'elle aurait compris ?

Il haussa les épaules, l'air important et sceptique.

Mia n'était qu'une pauvre poupée d'un jour, tandis que lui, Will, était déjà un homme, un vrai homme de six ans, qui portait béret et culotte, et qui

fréquentait l'école frœbelienne de Mademoiselle Magloire, l'institutrice, rue du Cheval pie.

— Allons, Will, viens, lui dit papa Laurier, en le tirant de sa contemplation.

— Viens, mon enfant. Va faire ton devoir et apprendre ta leçon dans la cuisine; et ensuite tu pourras aller jouer, sous la colonnade de la Halle-aux-Grains, avec tes camarades Flûte et Désiré Piédéchaux.

XIV

Conversation entre M. le Docteur Lucas Scherpeneus et un petit garçon

Ce ne fut que deux jours après l'entrée de Mia dans la maison que Will put revoir sa maman.

Papa Laurier entra dans la cuisine et lui fit signe.

— Petit frère, dit-il, tu ne parleras pas à maman... Tu la regarderas sans faire de mouvement jusqu'à ce que je dirai : Will!... Alors tu salueras tante Naatje, tu baiseras la main de maman et tu te retireras... C'est compris ?

— Oui, répondit Will.

— Oui qui ?

— Oui, mon papa.

Comme son cœur battait ! Il était désolé depuis qu'il se voyait privé de sa bonne et douce maman.

Le premier soir, en revenant de la place du Nain-Jaune, il avait trouvé son lit dressé dans la cuisine.

Cela l'avait douloureusement surpris.

— Alors, je ne coucherai pas dans la chambre à coucher, ce soir, mon papa ? avait-il demandé anxieusement. Je ne verrai pas ma maman ?

— Non, Will, il faut laisser dormir ta maman, cher petit garçon.. Elle a beaucoup souffert, tu sais bien. Elle a besoin de repos... Et puis, si tu

dormais auprès d'elle, tu gagnerais son mal, car c'est très contagieux.

— C'est dommage, répondit Will. J'ai bien mal à mon cœur.

— Tu as du chagrin, petit frère ?

— Oh ! pour ça oui.

Il baissa la tête et eut un sanglot.

— Pauvre petit Will, dit papa Laurier. Et, de la main, affectueusement, il caressa la tête bouclée de l'enfant.

— Ecoute, ajouta le sergent, après quelques minutes de silence : Quand maman sera guérie, je t'achèterai une belle boîte de constructions. Et j'irai exprès chez MM. Aulard frères, sur le quai du Canal. Je prendrai la plus belle du magasin. Et il y en a de deux francs et il y en a de trois francs. Mais s'il y en a une de quatre francs, je prendrai celle-là.

— Oh ! mon papa, dit Will avec élan, je t'aime bien, et je suis toujours content quand tu me donnes une balle, ou bien des billes, ou bien un cerceau avec une sonnette qui fait : pink ! pink ! quand on court avec, mais j'aimerais mieux ne pas recevoir la belle boîte de constructions et que maman soit guérie tout de suite.

— Mon doux chéri, tu as un brave petit cœur. Aime toujours ta maman

aussi fort que tu l'aimes. Dieu bénit ceux qui sont bons. Console-toi. Maman sera bientôt rétablie. Et tu auras la belle boîte de constructions tout de même.

— Oh! mon papa, tu es bon pour moi.

Will, avec effusion, serra dans ses deux petites mains la grosse main veineuse du sergent Laurier et y posa un long baiser.

— Va, lui dit doucement son père en le conduisant à ses jouets. Joue. Sois sage.

Will s'agenouilla devant le tabouret et renversa dessus sa boîte de soldats.

De temps en temps papa Laurier faisait une courte apparition dans la cuisine.

— Ça va, Will? questionnait-il.

— Mais oui, papa, répondait le petit homme. Et il poussait un profond soupir.

Quel bonheur! Voilà qu'il se trouvait en présence de maman.

Il la voyait comme il voyait papa Laurier et tante Naatje.

Sa tête émaciée reposait sur la blancheur de l'oreiller.

Dieu! qu'elle était pâle et qu'elle avait maigri!

Était-ce bien là cette blonde, cette rose maman Laurier que Will avait connue?

Ses paupières bleues étaient baiseses. Une résille de fil blanc emprisonnait ses lourds cheveux nattés, dont la nuance blonde semblait s'être foncée.

Dans le jour atténué de la fenêtre, sur laquelle étaient clos les grands rideaux de mousseline, tante Naatje, grassouillette et pétulante, le front hérissé de papillotes agressives, un aimable sourire fleurissant sa bouche gourmande, remuait une potion avec une cuiller d'étain.

De son métier repasseuse de fin, elle avait planté là les fers chauds pour accourir rue des Francs-Archers, numéro douze.

C'est que papa Laurier, quelle que fût sa bonne volonté, ne s'entendait pas du tout aux choses du ménage.

L'homme n'y peut suppléer la femme. Cependant, soutenue sous les aisselles par son mari, maman Laurier, à petites gorgées, buvait la potion que lui présentait tante Naatje.

Will regardait boire sa mère.

Elle lui avait souri faiblement quand, sur la pointe des pieds, il était entré derrière son papa.

Son cœur vers elle bondissait. Mais Will se contint, car il se souvenait des sévères recommandations de papa Laurier.

— Maman... ne put-il toutefois s'empêcher de murmurer.

Avec quel chagrin il contemplait la chère malade! Il la trouvait bien misérable, bien changée.

Un carillon soudain sautilla dans le vestibule et, peu après, sur les marches un pas lourd tomba.

« Rhumph! rhumph! » s'ébrouait une grosse voix.

Et papa Laurier dit :

— C'est M. le docteur Lucas Schereneus.

— Aïe! aïe! fit en lui-même le petit garçon contrarié.

Justement papa Laurier le regardait.

— Will, dit-il, en levant le doigt.

— Voilà. C'est déjà fini, soupira l'enfant.

Il s'approcha du lit, saisit la main pendante de sa mère et la porta respectueusement à ses lèvres.

Maman Laurier ne dit pas une seule parole, mais dans ses yeux Will vit briller une larme.

L'émotion maintenant le gagnait.

— Bromm! bromm!... toussa papa Laurier.

Will précipitamment sortit.

— Maman a les mains sèches et brûlantes. Ça n'est pas bon, observa-t-il, préoccupé.

Sur le palier il heurta un gros homme, en pelisse, qui fredonnait dans ses moustaches grises, qui avait le nez bulbeux et empourpré, le teint chaudement coloré, les yeux jaunes, le poil clairsemé sur la peau rose du crâne, et dont le cou disparaissait dans un foulard de soie brochée blanche.

C'était le docteur Lucas Scherpeneus, du boulevard des Nécromants.

— Ah! ah! mon petit ami, on est donc allé donner le bonjour à sa maman? fit-il en retenant par le bras Will, qui avait trébuché.

— Oui, Monsieur le docteur.

— Hum! tu dois être content... Tu as une jolie petite sœur, à présent!

— Oui, Monsieur le docteur... Si seulement maman pouvait être guérie, je serais tout à fait heureux...

— Bon ça! bon ça! mon garçon... Hum! On fera son possible. Dans quinze jours il n'y paraîtra plus, tu verras.

— Cher Monsieur le docteur, vous serez toujours mon bon ami, si vous guérissez bien ma maman.

— Rhumph! Atchin! Où diable ai-je pu dénicher ce rhume! Mauçit hiver!... Ah! ah! Tu disais?... Voyez-vous ce brimborion-là! Si je guéris sa maman, je suis son bon ami... Et il

me donne du « cher Monsieur le docteur » tout le long du bras. Eh bien, tope là, mon garçon... Tu veux une boule?

— Si vous voulez bien, Monsieur le docteur...

— Au fait... Prends le paquet... C'est pour toi.

Et M. le docteur Lucas Scherpeneus, du boulevard des Nécromants, extrayant de sa poche un amour de sachet rose, rehaussé en travers d'une firme dorée, précipitamment le fourra entre les mains de l'enfant; puis, sans attendre que Will, confondu de plaisir, l'eût remercié, il entra dans la chambre à coucher et referma sur lui la porte.

Dans la cuisine Will ouvrit le sachet. Il contenait des fondants bleus et des fondants roses. Il y avait aussi des pralines fourrées comme en croquent les riches.

— Jamais je n'oserai manger d'aussi bonnes choses, se dit Will, ravi.

Et tout de même il prit une praline et la mit en bouche.

Soigneusement il referma le sachet.

— J'en mangerai une chaque jour, décida-t-il, et je tâcherai d'en garder pour maman. Mia est trop petite. Elle ne peut pas manger des pralines. Elle serait malade.

XV

Mia

Une nappe de clarté d'en haut tombait sur l'humble maisonnée de la rue des Francs-Archers.

Le bon Dieu avait écarté les nuages. Il souriait dans sa belle barbe d'argent. Et, par les fenêtres du Paradis, les anges roses envoyaient du bout des

doigts des baisers à Mia, leur petite sœur de la terre.

C'est très petit, une petite fille.

Cela pèse bien sept ou huit livres.

Mon Dieu, oui! C'est gros comme un mouchon, léger comme une pincée de plumes dans le creux de la main.

Rien cependant ne tient autant de place.

Cela a son linge, ses bonnets de dentelle, ses maillots de molleton, ses robes, ses manteaux et ses voiles de tulle.

Les princesses à marier des contes de fée n'ont certes point de trousseau mieux conditionné ni plus complet.

Une petite fille, cela gazouille, cela remue, cela vagit, cela sourit. C'est doux et c'est frêle. L'absolu de la faiblesse et de l'innocence n'est-ce pas le nouveau-né, à qui tout manque, jusqu'à la vue, et qui mourrait sur le sein de sa mère, si elle ne prenait point le soin de le lui faire connaître et ne lui apprenait à têter?

Il n'a rien été donné de plus émouvant à l'homme.

Pour l'enfant, en songe, les harpes célestes, touchées par des doigts invisibles, bruissent comme les ramures en avril.

Durant trois semaines maman Laurier garda la chambre. De continuelles allées et venues transformèrent complètement la physionomie de l' Arsenal des Pompiers.

Toutes les trois heures, tante Naatje, le souffle court, son perpétuel sourire lui retroussant la bouche aux commissures, entraît prendre Mia pour la donner à sa maman.

Non loin de Will, la petite fille aussi reposait dans la cuisine.

Mon Dieu! il avait bien fallu l'y reléguer pendant quelques jours, puisque ses vagissements troublaient le sommeil de maman.

Elle piaulait d'une voix perçante, qu'il était impossible de ne pas entendre dans la maison.

Même une nuit Will ne put fermer l'œil.

Mia, sans doute, était indisposé.

Papa Laurier et tante Naatje, à tour de rôle, furent réduits à la promener sur les bras, à la dorloter, à lui faire boire, pour la calmer, de l'eau sucrée.

Petit Will.

Ainsi elle attestait son existence.

Oh! petit frère l'aimait fort, cette crapaude, bien qu'à cause d'elle, à présent, il connût un peu la jalousie.

Il se rendait compte, obscurément, qu'elle lui avait pris une partie de sa place dans le cœur de maman Laurier.

— Oh! petite fille, grondait-il, au-dessus de la barcelonnette d'osier, en montrant le doigt à sa sœur, vous n'avez pas encore mérité d'être aimée comme le fut petit Will. Vous avez bien de la chance, vous.

Mais il ne lui en voulait pas.

Il ne pensait pas qu'il pût exister au monde de plus jolie poupée que Mia.

Il l'admirait qui dormait, ses deux petits poings roses crispés sur l'oreiller blanc, de chaque côte de sa tête.

Quand elle s'éveillait elle poussait un grand soupir, comme une personne.

C'était peu de chose, à dire vrai, que ce soupir.

Les oiseaux dans leur nid, au milieu des prunes, sans doute en poussent de semblables, lorsque l'aurore, entre les feuilles, vient souffler sur leurs plumes, et leur apporte, en guise de gâteau de miel, un beau rayon d'or frais.

Parfois le soleil taquinait la petiote.

Alors elle se frottait les yeux de toute la force de ses menottes ridées. Et le bout de ses doigts était rehaussé de carmin tendre.

Il lui arrivait aussi de remuer la tête de droite à gauche et de gauche à droite.

Will était convaincu qu'elle voulait achever d'user ce qui lui restait de ses drôles de cheveux de filasse.

Mon Dieu, que c'était comique!

A l'âge de trois mois déjà elle essayait de se mouvoir.

Elle allongeait les jambes, les repliait.

Et sa petite langue pointait entre ses gencives édentées.

Elle faisait de grands efforts pour attraper ses petits pieds nus.

La peau en était lisse comme de la soie, douce comme du velours.

Probablement Mia voulait les manger. Mais c'était maman et petit frère qui les mangeaient pour elle, qui les mangeaient de baisers.

Et cela la faisait rire.

XVI

Qui provoque une averse de dragées

L'hiver s'acheva sur un gros temps.

Dans le ciel pâle de sombres nuages erraient, pareils à des ennemis qui se cherchent.

Quand ils se rencontraient, un crépuscule d'éclipse comme une vague d'ombre balayait la ville.

Le combat des titans commençait.

Des masses grumeleuses, couleur d'encre, l'une par-dessus l'autre avec lenteur roulaient.

Parfois un éclair aveuglant jaillissait du choc des épées. Peu après l'on entendait le bruit éclatant et prolongé des cuirasses qui se heurtent, les froissements métalliques du corps-à-corps, ou bien, répercuté par les mille échos du gouffre, le retentissant fracas d'une chute. Alors il semblait que le firmament d'un coup s'écroulât. Les cascades, en mugissant, se précipitaient. Avec une violence inouïe la rafale en tous sens les projetait. Elle les aplatisait contre les façades, les dispersait au milieu des rues; et les grêlons, avec un crépitement sec, rebondissaient sur le zinc des toitures.

Il y avait plus de trois mois que Mia avait vu le jour. Maman Laurier était complètement rétablie.

Tante Naatje avait repris sa place devant les cuveaux et à la table de repassage du lavoir Lancabuque, passage de la Bibliothèque.

Un soir pourtant elle revint rue des Francs-Archers.

Elle nettoya la maison de fond en comble, en sabots, ses jupons retroussés sur ses mollets dodus, ses muscles vigoureux roulant comme des bielles sous la peau rouge et grenue de ses gros avant-bras.

Papa et maman avaient l'air fort affairés. Lorsqu'ils se rencontraient sur le palier ils chuchotaient. Will approchait-il? Ils se taisaient et se séparaient. Leur sourire entendu et leurs clignements d'yeux intriguaient fameusement le petit garçon.

Le lendemain matin la maison prit un aspect extraordinaire.

Au point du jour maman Laurier s'était levée. Elle prépara un bon feu dans le salon. Mia prit son bain et déjeuna une heure plus tôt que de coutume. Dès qu'elle l'eut recouchée, maman Laurier pela plein un boisseau de patates. Elle éplucha également des carottes. Sur le fourneau elle posa la grande marmite à bouillon. Et, dans le fond de celle-ci, sous plusieurs litres d'eau, voisinaient un gros morceau de jarret de bœuf et des os médullaires.

Cela fait, maman Laurier mit une blouse blanche, un tablier neuf et alla réveiller Will.

Les cloches sonnaient à Saint-Liévin.

— Hop! petit frère, fit-elle, débarbouille-toi vite. Et après je te mettrai ton costume de fête.

— Bonjour, maman, dit Will. Tu es jolie ce matin.

— Tu ne sais pas, mon brave Will. C'est aujourd'hui que M. le doyen Klopper baptise Mouchon.

— Oh! maman.

— C'est une surprise?

— Ça oui! Et alors petit Will ne doit pas aller à l'école?

— Non.

— Mademoiselle Magloire ne sera pas fâchée?

— Mademoiselle Magloire sait qu'on baptise Mia à onze heures.

— Je suis content, dit Will.

— Dépêche-toi, dit maman Laurier. C'est tante Naatje la marraine et le parrain est M. Sperre, le clairon des pompiers.

— Il y aura des *suikerbellen* (1), dit Will... J'aime beaucoup ça...

A dix heures on entendit un parapluie bruyamment tomber sur la platine du portemanteau, et tante Naatje, avantageusement transformée, fit son entrée dans la cuisine.

— Bonjour la compagnie, cria-t-elle de sa voix perçante, quoique cette compagnie se réduisit tout bonnement à maman Laurier et à Will.

— Voilà l'excellente Naatje, dit maman Laurier en lui tendant les bras.

La veuve embrassa sa sœur et son neveu avec l'exubérance qui lui était propre.

Comme Mia, indifférente à ce qui se passait, tranquillement poursuivait son somme, tante Naatje se contenta de la regarder, en écartant la courti-ne de son berceau.

Et elle hochait la tête en pensant: « Voyez-vous ça? C'est un mouchon qui dort. »

Dans sa belle robe de soie puce à cassures luisantes, bordée de volants lisérés de velours maroc, tante Naatje

(1) Dragées.

était pareille aux Notre-Dame de bois sculpté qui se voient au fond des niches de pierre, à l'entrée des impasses.

Elle portait son bonnet à fleurs roses, garni de dentelle noire de Grammont. Et les rubans de ce bonnet prestigieux de chaque côté de son cou pendaient sur son corsage, agrémenté d'un semis de verroterie formant arabesques.

Sa figure de boulotte aimant à rire était pourpre, à force d'avoir frotté dessus avec la serviette.

Et, dans les bras, elle portait un paquet enveloppé de papier brun.

— Voilà, fit-elle, en le fourrant de force dans les bras de sa sœur. C'est aujourd'hui un grand jour, Rose. *Proficiat!*

— Vous êtes folle, en vérité, Naatje. Il ne fallait pas faire cela.

— Ta, ta, ta... Les gens qui reçoivent un cadeau se croiraient déshonorés s'ils ne disaient pas ce que vous dites. Bien aimé Seigneur, c'est la première fois qu'il m'arrive d'être marraine. Et je pense qu'il vaut mieux bien faire les choses que de les faire mal.

Cet apophtegme profond émis tante Naatje, pinçant les lèvres, les deux mains sur les hanches, remua son corset pour dégager un peu son buste à l'étroit.

— Enfin, dit maman Laurier, vous savez mieux que personne ce qu'il y a dans votre bourse, Naatje.

En un éclair la table fut débarrassée des objets qui l'encombraient. Maman Laurier du revers de la main essuya le tapis de toile cirée. Elle posa dessus le paquet.

Petit Will, pour voir, se haussait sur la pointe des pieds.

— Mère de Dieu! s'exclama maman Laurier, les mains jointes.

Elle avait rompu la ficelle, déplié le papier d'emballage et ouvert le carton qu'il contenait.

Tante Naatje, flattée, souriait.

— Oui, j'ose le répéter, dit maman Laurier en se retournant vers elle tout d'une pièce et en la regardant en dessous, l'air irrité. Vous êtes folle. Vous dépensez vos économies à tort et à travers. Je vous le demande: Est-ce là une chose qui convient à des gens comme nous?

— Pour l'amour du ciel, qu'est-ce que je ferais de mes *cens*? répondit tante Naatje, en allant soulever le couvercle du poêle pour voir si celui-ci tirait bien.

Pendant ce temps-là maman Laurier, avec précaution, retirait du carton un magnifique manteau de tricot blanc, pomponné de rubans de faveur.

Elle le soulevait par les emmanchures, entre le pouce et l'index de ses mains, l'avancait, le reculait devant elle, la tête inclinée sur le côté, comme un peintre qui juge de l'effet d'un ton. Et c'étaient chaque fois des oh! et des ah! d'admiration.

Will aussi écarquillait les yeux.

— Viens ici, Naatje, grande coquine, dit à la fin maman Laurier. Et, après avoir étalé avec soin le manteau sur le dossier du fauteuil, elle sauta au cou de sa sœur.

— Tu mérites bien que je t'embrasse, ajouta-t-elle. Mia sera plus belle avec son manteau que ne l'était, sous ses dentelles, le petit enfant du baron van Pede, lorsqu'il fut à baptême dans le beau carrosse de gala, avec les armoiries et le tortil d'or peints sur les portières laquées.

— Eh bien, le feu est donc à la maison, interrogea papa Laurier, en passant sa tête par l'entre-bâillement de la porte du salon.

— Arrive, Laurier, cria maman, en frappant ses mains l'une dans l'autre. Tu n'as certainement jamais rien vu d'aussi beau.

— Je le crois sans peine, mais je ne suis pas habillé, répliqua prudemment le pompier.

— Bonjour, Nicolas, dit tante Naatje. Entrez donc. Depuis quand faut-il se gêner avec Nathalie Lancabuque? Ça ne sera pas la première fois, sans doute, que j'aurai vu un bel homme en bras de chemise. Est-ce que vous oubliez, baron Pain-Sec, que j'ai été mariée?

Apparemment papa Laurier n'en doutait nullement, car il entra. Il se tortillait en faisant d'abominables grimaces. Vous n'en serez pas étonnés quand je vous aurai dit qu'il était occupé dans ce moment à attacher son faux-col. C'est incroyable ce qu'un faux-col neuf ou fraîchement repassé coûte d'efforts à fixer!

— Nom de twie, Naatje, vous mettez trop d'empois aux boutonnières! Je vous l'ai déjà dit cent fois, fulmina papa Laurier, les yeux hors de la tête et les veines du front saillantes.

Mais ses traits se détendirent. Il haussa les sourcils, ouvrit de grands yeux.

— Sapermillemente, fit-il.

Il venait d'apercevoir le manteau.

Les autres, en cercle autour de lui, jouissaient de son ébahissement.

— Eh bien, va, ne cessait-il de répéter, tandis que, du bout du doigt, avec respect, il tâtait la belle laine douce et chaude.

Un carillon retentissant dégringola dans le vestibule.

— Ah! ah! voilà Sperre et sa femme Trinette, s'écria papa Laurier. Il se redressa. — Où allez-vous, Naatje? Je suppose que c'est à moi et non à vous d'aller ouvrir, que diable! Voulez-vous m'écouter? Mais croyez-vous que cette tête en l'air fasse seulement attention à ce que je dis? C'est tout de même malheureux qu'un homme ne sache pas faire respecter sa volonté dans sa propre maison!

A peine ce soliloque était achevé que l'on toqua à la porte. Elle s'ouvrit. Le ménage Sperre fit son entrée.

Le maigre et démesuré clairon, à cause de son nez en bec d'oiseau de proie, de ses petits yeux perçants, enfoncés dans leurs orbites, et de ses moustaches hérissées de chat en colère, avait un aspect terrible.

Et toutefois il était doux et timide comme un agneau.

Il paraissait beaucoup plus sec, plus osseux et plus étriqué qu'à l'ordinaire, dans la jaquette noire qui l'engonçait et sous le tuyau de poêle qui, selon toute probabilité, lui venait de l'héritage de son respectable père.

Ses énormes mains rouges, en façon de battoirs, inertes pendaient à ses manches trop courtes. Elles laissaient voir sur ses poignets carrés au moins trois pouces de manchettes de toile, à raies bleues horizontales. Chacune d'elles était pastillée d'un bouton de nacre, de la grandeur d'une pièce de cent sous.

Sous son bras, l'excellent compère clairon, dont les gros souliers cirés, copieusement semelés et talonnés, pochés de protubérances variées, en équerre décoraient le plancher de la cuisine, opiniâtrement serrait un formidable rondin de marchand de bestiaux.

A côté de cette perche endimanchée, Trinette Sperre, verdurière de son état, offrait le contraste d'une rotondité de cucurbité. Elle portait une robe de mère Gigogne, en taffetas aubergine. Sur ses épaules était jeté un mantelet de tulle noir. Des bélières d'or pendaient à ses oreilles.

La digne Trinette avait une prédilection marquée pour l'or. (Je veux dire pour ce qui y ressemble, car il est permis de supposer que les faibles ressources de la famille Sperre la condamnaient à perpétuité à se contenter de l'effigie des matières précieuses.)

Quoi qu'il en soit, la volumineuse poitrine de Trinette était étoilée d'une broche d'or; ses poignets étaient cerclés d'or; ses doigts étaient bagués d'or.

Comme on le voit, c'était une personne très dorée que la femme du clairon. Le métal lui sonnait, tel que les grelots d'un collier, quand seulement elle tournait la tête. Et, pour les mieux faire admirer, elle avait passé ses bagues et son alliance par-dessus les demi-doigts de ses mitaines blanches.

— La chaleur qu'il fait est absolument insupportable, insupportable! répétait-elle sans se lasser. Elle ne laissait pas, en s'épongeant et en soufflant, de jeter à la dérobée un regard de commissaire-priseur sur l'intérieur Laurier.

— Vous avez fait du feu, Madame Laurier? remarqua-t-elle avec stupéfaction. Oh! mon Dieu, comment est-il possible de faire du feu par un temps pareil!

— Vraiment? Il fait si chaud que cela? répliqua maman Laurier, dont les regards involontairement suivaient ceux de Trinette. Je ne l'aurais jamais cru.

Parbleu! On était au début de mars!

Durant quelques minutes, la chambre fut animée du bruit sonore des baisers claquant sur les joues.

Ensuite, Sperre, se séparant pour un temps de son cher rondin (il le déposa contre une chaise, à portée de sa main), de la basque gauche de sa jaquette sortit un paquet blanc, noué d'une faveur rose; de la basque droite il tira une petite boîte ronde. Il déposa le tout ostensiblement sur la table, en ponctuant ce geste d'une vigoureuse tape du plat de la main.

— C'est pour Aimée Laurier, dit-il d'une voix farouche. De la part de son parrain, Hantje Sperre, de la rue de l'Épaulé de Mouton.

Il se caressa le menton et reprit amoureusement sa chère canne de chêne brut, de laquelle, décidément, il ne pouvait pas se passer.

Une explosion de joie et d'attendrissement accueillit le déballage du paquet et l'ouverture de la boîte.

L'un contenait une paire de délicieux petits souliers en chevreau blanc, ornés sur la languette d'un pompon de peluche. De l'autre sortit un médaillon en forme de cœur.

Ce bijou d'argent était attaché à une chaînette également d'argent (du moins je le suppose).

— Si j'avais su, M. Sperre, je me serais bien gardée de vous prier d'être le parrain de Mia. C'est trop, je vous assure, oui, c'est beaucoup trop, dit maman Laurier, à la fois ébahie par la beauté du don et confuse de la dépense à quoi il avait obligé les Sperre.

— Que dites-vous, Madame Laurier, protesta la redondante Trinette, visiblement satisfaite d'avoir pu éblouir les Laurier. C'est avec le plus grand plaisir, au contraire...

Une autre femme, cela dit, se serait tournée vers son mari, pour qu'il renchérît aussitôt avec la plus mâle énergie. Mais l'imposante verdurière se souciait fort peu de l'avis de son échelas d'époux.

Elle ne daignait se souvenir de son existence que pour l'inviter, d'un ton tranchant, à lui prêter son porte-monnaie lorsqu'elle avait à régler une dépense.

Au reste, le digne clairon depuis longtemps, sans révolte, subissait le joug despotique de sa corpulente moitié.

La nature lui avait mesuré ses dons. J'entends ceux qui sont indispensables pour disputer avec une femme. Il n'avait ni la répartie immédiate et vive, ni cette profonde conscience de la valeur personnelle qui, chez quelques hommes, fait suppléer la force des arguments frappants à l'insuffisance des autres.

Toutefois, en cette circonstance, Sperre se flatta d'être agréable à son épouse en appuyant ce qu'elle venait de dire.

— Rassurez-vous, Madame Laurier, dit-il, en avançant la main droite, ce

petit cadeau ne nous coûte pas aussi cher que vous le pensez. Il...

Trinette lui lança un regard foudroyant:

— Qu'en savez-vous, vieux radeur? Quelqu'un d'ici vous demanderait-il votre avis? interrompit-elle sans aménité.

Son accent fit frémir le malheureux Hantje.

Il mesura l'étendue de sa gaffe et rentra en lui-même.

Deux mois auparavant Trinette avait reçu d'une de ses parentes le médaillon et la chaînette, dont Hantje faisait don à Mia.

Ils étaient destinés à Clotilde, la cadette des jeunes Sperre.

Trinette, qui n'en pouvait plus, avisa un siège canné. Elle s'y laissa choir, pesamment, en écartant ses bras, charnus et courts. Ainsi les vieilles poules, sautant du perchoir, écartent leurs ailerons.

Sous ce poids inattendu la chaise martyre poussa un bref mais plaintif gémissement.

— Anges de Dieu, Madame Sperre! s'exclama maman Laurier en se précipitant. Vous êtes justement assise sur la chaise que Nicolas a raccommodée avant-hier soir avec de la colle forte, car un des barreaux s'était déboîté.

Avec une vitesse surprenante chez une personne aussi obèse, Trinette bondit.

Maman Laurier éclata de rire.

— Prenez celle-ci, fit-elle en avançant une chaise valide; au moins elle ne tombera pas en morceaux sous votre derrière.

Trinette tremblait d'émotion.

— Voilà, soupira-t-elle. C'est pourtant ainsi que les accidents arrivent!

— Si nous prenions une goutte? suggéra maman Laurier. Cela vous remettra tout à fait.

— A la bonne heure, opina tante

Naatje. Un élixir d'Anvers ou un doigt de crème de cassis, rien de tel.

Mais le sergent tirait sa montre.

— Onze heures moins un quart, s'étonna-t-il. Mes bons amis, il s'agit de se hâter. La messe est près de finir. Il me semble que je vois d'ici Monsieur le doyen Klopper remuer ses lèvres bleues avec indignation, et que je l'entends frapper du pied les dalles de l'église, dans l'impatience de nous voir arriver.

Pendant que papa Laurier et Sperre sirotaient leur petit verre de liqueur et allumaient un gros cigare hollandais à trois cens, Trinette, maman et petit Will, rangés autour de tante Naatje, la regardaient qui, pénétrée de l'importance de sa fonction, sur ses genoux habillait Mia.

Quoiqu'elle fût alors une grande fille de trois mois et que, de ce fait (Trinette du moins l'assurait), Mia dût se plier avec résignation aux disciplines premières de l'existence sociale, elle ne se prêtait point volontiers aux opérations compliquées par quoi elles se manifestent. La pauvrete se démenait avec vigueur. Elle poussait des piaulements aigus. Ainsi les jeunes chiens que les vieilles filles prétendent initier aux douceurs de la promenade à l'attache: furieusement ils se débattent, tremblent de tout leur petit corps, et s'étranglent dans leur collier, au bout de la laisse qui sans ménagement les traîne sur le trottoir.

Chaque fois que les petons roses de la crapaude battaient l'air, au vol maman Laurier les baisait. Pour distraire sa sœur, Will, joyeusement, faisait sonner le hochet. Il était composé d'un anneau d'ivoire et d'un grelot, figurant une tête de chinois sous une coiffure en pagode. Ce jeu laisse peu de ressources. Il fallait recourir à d'autres moyens et Will, empoignant le petit loup qui, à vrai dire, était un petit ours jaune, à la fois borgne et manchot, sur le plancher sans miséri-

corde, le faisait sauter, danser, se trémousser, se courber en deux, culbuter, faire la révérence, s'aplatir, se relever.

« Danse! danse! beau petit loup! » chantait Will, sur un mode rythmique. Et le petit loup, qui était un petit ours jaune, à chaque fois faisait: « couic-couic! » comme s'il avait mal au ventre.

A son tour papa Laurier voulait témoigner qu'il s'entendait à amuser les mouchons de trois mois.

Il exécuta plusieurs soli de petite flûte, en marchant autour de la table ronde comme les grenadiers poméraniens à la parade de Potsdam.

Une hilarité générale salua cet exercice, convenant si bien à la dignité naturelle du sergent.

Trinette, le ventre tressautant, ses mains blanches et molles posées à plat sur ses genoux, gloussait. Hantje, secoué d'un rire inextinguible, agitait la tête sans discontinuer, comme les magots qui sont dans la montre des confiseurs, à Pâques. Et, en même temps, il susurrail: « se... se... se... » du bout de la langue vibrant contre les incisives. Mia demeura sérieuse.

Papa Laurier loucha, ricana, roula des yeux horribles.

Elle sourit.

Mais sa toilette était terminée. Le cortège sortit.

Pour voir Mia s'en aller à l'église, maman courut à la fenêtre.

Auprès d'elle, Will, juché sur un tabouret, collait son front à la vitre. Cela lui mettait une fraîcheur à la peau. Mais, comme le bout de son nez touchait le carreau, celui-ci se couvrait de buée. A chaque instant Will était obligé d'effacer celle-ci.

« Frtt! frtt! » faisaient ses doigts.

— Will, tu vas défoncer la vitre, si tu continues, disait maman Laurier avec vivacité.

En avant de la troupe tante Naatje portait l'enfant. Elle marchait d'un pas ferme et décidé. La blancheur écla-

tante du manteau de baptême soigneusement s'étalait par-dessus son bras droit.

Après d'elle, le parrain plus que jamais semblait embarrassé de ses longs bras et de ses longues jambes.

A cinq mètres derrière eux, papa Laurier trébuchait en voulant régler son pas sur celui de Trinette.

Imposante, celle-ci s'avavançait avec le dandinement des canes.

Quand ils eurent tourné le coin, maman Laurier frappa dans ses mains.

— Mon dîner! s'écria-t-elle.

— Resteront-ils longtemps? questionna petit Will.

— Je suppose jusque midi, répondit maman Laurier. Quand M. le doyen Klopper aura répandu l'eau lustrale sur le front de Poupée, ils sortiront immédiatement du baptistère. Et je suis sûre qu'ils iront d'abord au *Pot carré* boire une bouteille de *duivels-bier* ou de gueuze-lambic. Ensuite ils iront prendre un boonekamp à la *Timbale d'argent*, rue des Quatre-Escalins, ou au *Vieux Renard*, près la Bourse des Mégissiers. Une heure sera vite passée et je pense que j'ai bien fait de remplir de lait coupé un grand biberon pour Mia. Car, sinon, elle aurait faim.

Après avoir proféré ces judicieuses paroles, maman Laurier courut à ses casseroles.

Elle tisonna vigoureusement le feu, y ajouta deux pelletées de braisettes. Une flamme jaune et fumeuse bondit, aussitôt rabattue par le couvercle.

Maman Laurier écuma le bouillon. Elle y versa des pommes de terre, des carottes, un céleri, le contenu d'une boîte de tomates en conserve. Elle oignit de beurre fin un quartier de bon bœuf bien rouge et bien tendre, qu'elle mit rôtir au four, dans la grande terrine.

Will, de temps en temps, soulevait les couvercles pour voir si la cuisson marchait à souhait.

Cette inspection discrète lui ménagea une surprise.

Au fond d'une casserole de modeste apparence, vaguement il entrevit une sorte de pâte brune, qui mijotait en répandant une exquise odeur de pommes et de cannelle.

— Oh! oh! de la compote... il y a de la compote, s'écria-t-il, en bondissant comme un cabri, les mains appuyées sur ses genoux.

— Tu as raison de te réjouir, Will, observa maman Laurier. Certainement M. le baron van Pede et sa dame ne mangeront pas aujourd'hui comme nous. Et aussi les domestiques, bien que la grosse cuisinière Leentje garde les meilleurs morceaux pour eux.

D'agréables fumets commençaient à embaumer. Le fourneau était chargé de casseroles et de poêlons, depuis le pot du poêle, cramoisi comme le visage d'un brasseur apoplectique, jusque sous la tablette de la cheminée, où se voyait, entre des photographies encadrées et deux globes de métal blanc, un Christ de nickel luisant, sur une croix de bois noir.

Will se promenait dans la cuisine, l'air important, les mains croisées derrière le dos.

Il se figurait qu'il était le maître d'hôtel de la *Bécasse*, les jours de foire, et qu'il surveillait, de dessus l'escalier de service, le continuel va-et-vient des extra entre les tablées tumultueuses.

Environ midi, maman Laurier tira de la commode la belle nappe damasée des grands jours.

Elle l'étendit par-dessus la table ronde du salon. Pour la circonstance, celle-ci était augmentée de la largeur de ses deux rallonges. Ça et là, pour aplanir la nappe fraîchement repassée, maman Laurier du plat de la main donnait sur les plis de légères tapes.

A mesure, avec une serviette façonnée en tampon, elle essuya l'intérieur des verres, qu'elle enlevait des rayons de l'armoire pour les poser sur la

nappe, à côté des couverts de métal blanc. Et Will remarqua qu'il y avait des verres à vin et des verres à bière. Chaque convive, devant lui, trouverait trois assiettes, une profonde et deux plates. La profonde était au-dessus.

Will n'avait pas idée auparavant de pareille splendeur.

Il pensait: « Maintenant nous sommes des riches. » Il se représentait l'ébahissement de ses camarades Flûte et Désiré Piédéchaux devant un spectacle aussi magnifique. Hé! hé! Je crois bien que Will devenait un tantinet vaniteux.

Maman Laurier achevait de garnir de boules de neige en papier deux porte-bouquets posés sur la table, quand un joyeux tapage se fit entendre dans le vestibule.

— Ouvrez vite, Will, cria-t-elle, les voilà qui rentrent. L'escalier est sombre. Je crains qu'ils ne trébuchent sur les marches.

Pendant que Will courait à la porte et, par conséquent, avait le dos tourné, maman Laurier tira de l'armoire deux bouteilles de vin d'Algérie à un franc, une tarte au riz et une tarte au flan. Oui, ma foi! En hâte elle déposa le tout sur la table. C'était admirable. Involontairement maman Laurier clignait de l'œil. Elle riait en elle-même en se figurant la stupéfaction des convives devant ces choses extraordinaires.

— J'ai des dragées! . . . j'ai des dragées!

Will, en dansant, rentrait, un cornet rose dans chaque main. Derrière lui, tante Naatje, portant Mia, sur le seuil apparaissait. La tête en lame de couteau de Sperre aussi surgissait de l'ombre. Dans l'escalier en colimaçon, Trinette gloussait; papa Laurier riait aux éclats.

Ils entrèrent. Le salon et la cuisine s'emplirent d'un bruit gai. Des chaises furent remuées. Contre les plafonds

crépis les voix fortes sonnaient. Mais soudain la table s'offrit à la vue. Des transports d'allégresse la saluèrent.

— Non, Madame Laurier, attesta Sperre, d'un ton péremptoire, chez Monsieur le bourgmestre Dupré on ne fait pas mieux les choses.

Souvent, aux dîners officiels de la mairie, il servait à table en qualité d'extra. Il était connaisseur. Maman Laurier fut flattée de son éloge.

Mais tout de suite elle était allée à Mia qui, sur les bras de sa marraine, se trémoussait de plaisir.

— Cher cœur . . . Mon doux petit bon Dieu, faisait maman Laurier en la baisant mille fois . . . Est-elle gentille? Voyez donc! Oh! amour! Eh bien, comment cela a-t-il été? questionna-t-elle.

— Le mieux du monde, répondit tante Naatje, en lui confiant Mia.

Elle enleva son chapeau.

— Imaginez-vous qu'elle n'a pas cessé un instant de gesticuler. Ah! quelle affaire quand elle a senti l'eau tiède lui couler sur le front! N'est-ce pas, Trinette?

— C'est la pure vérité, gloussa la monumentale verdurière. Elle était rouge comme une pivoine, et ne pouvait s'empêcher de rire et de trouver tout excellent et ravissant.

— Oui, M. le doyen Klopper était scandalisé, intervint papa Laurier, qui bredouillait un peu.

— Cette Mia tout de même, s'écriait maman. Tiens, remarqua-t-elle, ses cheveux de rien sont encore humides . . . Ça n'est pas bon . . . N'est-ce pas, mon trésor?

Elle sécha les cheveux de Mia avec son mouchoir.

— Ah! sergent, confiait avec volubilité l'expansif Hantje Sperre à son supérieur, quel dommage que nos appointements ne soient pas plus élevés! On pourrait au moins se payer de temps à autre une bonne noce du genre de celle-ci!

— Bien sûr, avouait papa Laurier. La vie était trop chère aussi. On avait peine à nouer les deux bouts.

— Voilà la soupe, annonça tante Naatje. Madame est servie!

En tablier à carreaux bleus et blancs elle arrivait, entourée d'un nuage de vapeur, et portant très haut la soupière.

Elle la déposa au milieu de la table.

— Vivons! fit papa Laurier, philosophe.

C'est incroyable ce que quelques verres vous rendent optimiste et vous font voir le monde en rose!

D'un geste large, le sergent invita chacun à prendre place.

Puis il ajouta:

— La vie, ça n'est pas toujours bien agréable. Mais, enfin, il y a de bons moments.

Dieu! quel dîner! Il dura jusqu'au soir.

Vers six heures il fallut mettre coucher Will.

Il avait trop mangé de gâteau, bu trop de vin d'Algérie à un franc le litre.

Ses idées devenaient confuses. Sa tête ne lui paraissait plus tenir très solidement sur ses épaules. Il se sentait léger, léger comme s'il allait monter en l'air. Les murs, les per-

sonnes à table, tout commençait à tourner. Cela le faisait rire d'une façon indiscontinue. Il renversa sa tasse de lait sur la nappe, laissa tomber sa cuiller à terre.

— Will est pompette, avait sévèrement observé papa Laurier, dont les traits s'embrouillaient et même devenaient tout à fait indistincts.

Will avait alors senti une grosse envie de pleurer.

Tante Naatje avait pris sa défense.

— Laissez donc cet enfant, avait-elle fait avec commisération.

— Non, non, Will sera beaucoup mieux dans son lit, avait inexorablement continué papa Laurier.

Doucement maman l'avait enlevé de sa chaise et porté dans la chambre à coucher.

Justement les chansons commençaient. C'était le tour de Hantje Sperre, et Will, en s'endormant, entendait (oh! très imparfaitement) ces paroles, ponctuées du tintement des cuillers à café frappant les soucoupes de porcelaine:

Dans le paradis lumineux
Saint Pierre jouait de la flûte,
Saint Jean jouait du basson,
Le bon Dieu battait la mesure,
Et les chérubins joyeux
Chantaient tire-lire-lire,
Chantaient tire-lire-la.



DEUXIÈME PARTIE

LA COURONNE D'ÉPINES

Alerte

Une nuit, vers onze heures, une sonnerie de clairon brusquement éclata.

On était au doux mois de juin.

Un vent tiède agite les feuillages par-dessus la crête des murs.

La lune, dans le ciel pâle, comme un disque d'argent reluit. A sa blême clarté l'arête des toits étincelle, et les carrefours, déserts et béants, entre les sombres masses des bâtisses s'ouvrent, pareils à des trous de lumière.

Au milieu de l'un d'eux, face à la Halle-aux-Grains, un homme qui courait s'arrêta.

C'était Sperre.

De nouveau la sonnerie lugubre retentit.

Elle donnait froid dans le dos rien que de l'entendre une fois.

Mais déjà elle se répétait sous les fenêtres de l'arsenal, puis au bout de la rue, devant la boulangerie Myron.

Les rossignols qui strettaient dans les jardins bleus se turent.

Un chat, pelotonné sur un seuil, bondit.

Il traversa la rue comme une flèche et se réfugia dans une cave.

Voilà que les trois notes éclatantes et tristes partaient rue du Cheval pie.

Elles avaient l'air de dire :

« Eh! vous autres, vous autres qui dormez... Debout, debout! Un grand malheur vient d'arriver... Accourez vite, sinon il sera trop tard! »

Voilà, ma parole, ce qu'elles disaient.

Et je vous répons que chacun entendait parfaitement cela.

Papa Laurier surtout savait ce que signifiait le lamentable appel du cuivre.

Il sauta à bas du lit.

Hâtivement, à la lueur de la veilleuse posée sur la table de nuit, il enfila son pantalon par-dessus son caleçon de laine, chaussa ses grosses bottes. Son ombre, fantastiquement agrandie, se démenait sur la muraille, comme un possédé sous la fourche de Lucifer.

Et voilà qu'au Beffroi le tocsin se mettait à tinter.

Cela faisait dresser les cheveux sur la tête.

Will en sursaut se réveilla.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il en bâillant.

Sa tête blonde toute ébouriffée apparaissait entre les barreaux de sa couchette.

Maman, assise dans le lit, dit: « C'est le feu. »

— Le feu? répéta Will, saisi.

— Il ne faut pas t'effrayer, mon garçon, fit papa Laurier de sa voix grave. Ce n'est pas ici...

Mia tranquillement dormait, étendue sur le ventre dans son joli berceau à courtine de tulle.

Qu'est-ce que cela fait aux petits enfants roses qu'une maison s'écroule, qu'une digue se rompt ou qu'un chantier s'embrase?

Rien de pareil n'arrive dans le paradis du sommeil, où les anges du bon Dieu sourient aux anges de la terre.

— Mon Dieu, mon Dieu, soupira maman Laurier.

Des années on avait vécu, sans alerte.

Le jour, parfois, un feu de cheminée survenait.

C'était là un événement considérable.

Puis l'existence reprenait, besogneuse sans doute, mais tranquille.

On ne croyait pas au danger, car jamais il ne s'était produit de grand malheur dans la ville.

— Rose, dit papa Laurier, en bouclant son ceinturon, les hommes vont arriver. Je descends ouvrir l'arsenal.

— Oui, murmura-t-elle.

Ses lèvres tremblaient. Une angoisse dilatait ses beaux yeux couleur de tabac d'Espagne.

— Voyons, Rose..., voyons... Ce ne sera rien... disait papa Laurier, un peu pâle, en lui tapotant les mains à petites fois.

— Si pourtant c'était un grand incendie, Nicolas?

Elle s'accrochait à lui, désespérément, comme pour l'empêcher de partir.

— Bah! cela ne peut être bien grave...

— Prends garde, Laurier, supplia la pauvre femme, prends garde!

Mais déjà il s'était délivré de son étreinte. Il lui baisa les deux joues, embrassa Will, sourit à Mia endormie et se jeta dans l'escalier.

— Oh! la lumière... Vois donc, maman!... s'écria Will, étendant les bras.

Derrière les rideaux le ciel lunaire fulgurait.

Maman Laurier précipitamment se leva et courut ouvrir la fenêtre.

— Ah! tu m'as fait peur, dit-elle, C'est la comète.

Elle apparaissait, magnifique et solitaire, étoile plus grosse entre les étoiles. Et, comme une reine de féerie, une escarboucle à son front radieux, elle portait un manteau de poussière diamantine qui sur ses pas serpentait et, dans les cieux décrivant une courbe, s'achevait en un ruissellement élargi,

où d'autres astres transparaisaient, pareils à des gemmes miraculeuses.

Dans la rue des Francs-Archers des têtes de bourgeois se montraient aux fenêtres.

On voyait des bonnets de coton entre les pots de résédas et de géraniums des jardinets suspendus.

Et les voix se croisaient par-dessus les balcons.

« Qu'est-ce qu'il y a?... Qu'est-ce que c'est? Och! Jésus-Seigneur!

L'apparition de la comète intriguait, moins cependant que le clairon d'alarme.

Sur le trottoir les commères s'accostaient. En bayant elles rattachaient leur jupon qui pendait sur leurs savates. Quelques-unes, la chevelure en désordre, faisaient de grands gestes d'effarement.

On reconnaissait Zénobie « Sabrez-moi ça » (ainsi surnommée parce que, fille d'un maréchal des logis de gendarmerie, dans sa conversation toujours ces mots revenaient), Madame Leloup, Jeannette Tambour, d'autres vieilles filles encore.

A chaque instant, un homme, le collet relevé, la main sur la poitrine, sortait de l'une ou l'autre maison.

Il faisait claquer la porte après lui et courait dans la direction du port.

Mais, surtout, l'attention était fixée sur l'arsenal.

On savait que les pompiers devaient venir y prendre la pompe à bras et le dévidoir.

Par avance papa Laurier avait ouvert la porte à deux battants.

En attendant ses sapeurs, de long en large il arpentait le trottoir, ou bien allait jeter un coup d'œil dans la rue.

Il portait sa veste de cuir, son casque de cuivre rouge et, à son ceinturon, la brasse de corde et la hache d'acier dans l'étui.

Place du Nain-Jaune, pour la der-

nière fois, l'appel d'alarme se fit entendre.

Mais les hommes n'arrivaient point. Et voyez. A leur fenêtre, de l'autre côté de la rue, les Jacobsen, mari et femme, ricanaient. Apparemment les pompiers n'aimaient pas à se déranger. Ils préféraient gagner leur argent à des exercices, à des parades sur le rempart des Dominicains. Avec de tels fainéants la ville pouvait brûler tout entière avant qu'un seau d'eau ne fût répandu.

Le pire c'est qu'on les écoutait. Il se trouvait même des sots pour approuver ces calomnies.

Maman Laurier en était suffoquée.

Elle voyait bien que le gros Jacobsen, en pérorant, se tournait de son côté. Elle avait envie de lui crier :

« Taisez-vous. Vous êtes le plus grand sacripant que la terre ait jamais porté. Vous savez parfaitement que ce que vous racontez est faux ! Mais c'est parce que je suis en face de vous. Et vous vous imaginez que cela me fait quelque chose. Ah ! ah ! Vous vous trompez joliment, Monsieur Jacobsen. Et vous aussi, Madame Jacobsen. Vos yeux rouges ne me font pas peur. Oui, vous avez hérité deux mille florins de votre oncle Jérôme qui, dix ans durant, empoisonna le pauvre monde avec de la mauvaise charcuterie. Mais votre ménage n'est pas mieux tenu que le mien. Au contraire. Et votre petit drôle de François, qui a huit ans, au lieu de tirer les sonnettes et de jeter des pétards dans les vestibules, ferait mieux d'apprendre à lire et de donner l'exemple de la bonne conduite aux autres enfants. »

Voilà ce que maman Laurier aurait voulu crier aux Jacobsen.

Mais elle se tut. Papa Laurier n'aurait pas été content.

Les Jacobsen étaient des notables. Et le sergent savait que si l'autorité

prête quelquefois attention aux propos venimeux des riches bourgeois, elle n'accorde que peu de crédit aux francs discours des gens de peu.

Au reste il se fit une diversion.

Le clairon Sperre et huit pompiers traversaient en courant la place du Nain-Jaune et s'engageaient dans la rue des Francs-Archers.

— Les voilà, les voilà ! criait-on de tous côtés.

— Ce n'est pas malheureux, grommela papa Laurier.

Positivement il commençait à s'impatienter.

— Ah ! quel malheur, fit Sperre, essoufflé, en arrivant auprès du sergent. Quel malheur !...

Et il levait les bras au ciel.

Un cercle se forma.

Les souffles étaient suspendus.

— Eh bien, et le feu ? Où est-ce ? questionnait-on.

Les bras de Sperre lui tombèrent le long du corps.

— A la fabrique de jouets de MM. Aulard frères, sur le quai du Canal, répondit-il.

— Saperlipopette, fit le sergent. Instinctivement il leva la tête. Maman Laurier se penchait sur la rue. Elle avait tout entendu.

— Nicolas ! cria-t-elle. Mais il était rentré avec les hommes.

Un bruit de roues se fit entendre sur le dallage de l'arsenal. La pompe à bras et le dévidoir sortaient.

D'un coup ils bondirent sur le trottoir. Ce fut un tonnerre de ferraille. Les soixante seaux accrochés aux deux véhicules dansaient et s'entrechoquaient avec un vacarme assourdissant.

Les reins pliés, le cou tendu, les hommes, attelés au timon ou poussant les roues, gravirent sur le raidillon.

Ils débusquèrent dans la rue.

Et voici qu'au-dessus de la pompe

à bras, la cloche d'alarme à coups furieux se mettait à tinter.

A la fenêtre, maman Laurier, immobile comme une statue, regarda les hommes s'éloigner au pas gymnastique, tourner le coin, puis disparaître entre les maisons.

Alors elle se mit à trembler comme une feuille.

On entendait décroître les battements de la cloche.

Une vague rumeur persistait encore, où se discernaient le roulement sourd des roues et la retombée rythmique des bottes sur le pavé.

— Seigneur, priait dans son âme maman Laurier, faites que tout se passe bien!

Avec une rapidité foudroyante la nouvelle du grand sinistre s'était répandue.

En un clin d'œil la rue se vida.

II

Masure

Sperre avait raison.

La grande fabrique de jouets de MM. Aulard frères brûlait sur le quai du Canal.

Comment ces choses-là arrivent-elles? On ne sait pas.

Il y a dans un coin un tas de rognures. Une allumette y tombe. C'est la genèse du désastre.

Le feu, cet élément redoutable, a des traîtrises félines qu'ignorent l'air et l'eau. Pendant des jours il couve au cœur d'une vieille poutre. On l'a vu surgir d'une cheminée, dont il avait d'abord léché la suie grasse comme une nourriture d'exil avant le grand festin. Quelquefois il se cache au fond d'un vieux panier à linge. Une corbeille à papier, un monceau de nippes ou des chiffons lui servent de berceau. Il se cache comme une bête fauve qui guette sa proie. Tandis que vous aunez une pièce de ruban, il est peut-être là, sous vos pieds. Rien ne décèle sa présence. Il glisse, à la manière d'un serpent, entre les boîtes et les cartons empilés sous votre comptoir. Si, par malheur, un rideau de tulle, une draperie négligente se trouvent sur son passage, une flamme jaillit. Les

fenêtres s'embrasent. Mille couleuvres ardentes se tordent entre les chambranles, sinuent le long des lambris, rampent au plafond. Tout siffle, mugit et ronfle. Tout crépite. Tout explose.

C'est l'incendie.

Vers dix heures, un passant, en longeant les murs de la fabrique, avait aperçu une lueur insolite dans les sous-sols.

Il courut prévenir le corps de garde de l'Hôtel de ville.

De proche en proche, dans le quartier du Canal, la rumeur se répandit.

Elle parvint à l'estaminet du *Mouton Bleu*, chaussée de Damme.

Masure, le concierge de la fabrique, y jouait au piquet avec des amis, en buvant un verre de faro et en fumant une pipette de tabac d'Obourg.

Ce Masure était un ancien ouvrier, resté veuf avec une fille de treize ans. Il avait été victime d'un accident. On avait dû lui amputer la jambe droite.

L'été, MM. Aulard frères habitaient leur maison de campagne de Meerhout.

Masure occupait dans la fabrique trois chambres mansardées et une

pièce du second étage, laquelle tirait son jour de la rue.

Sauf Masure et sa fille, personne ne logeait dans les bâtiments.

A sept heures le concierge avait fait sa ronde habituelle. Il n'avait rien remarqué d'anormal.

Dans l'après-midi un de ses cousins l'était venu voir.

Masure sortait rarement. Néanmoins, pour faire plaisir à son parent, après souper il l'accompagna au *Mouton Bleu*.

Berthe était allée se coucher.

Elle dormait dans une partie de grenier aménagée en réduit, avec une tabatière d'où, en se penchant un peu, on voyait la cour intérieure de la fabrique.

On imagine avec quelle terreur Masure apprit le sinistre. Et Berthe, sa Berthe qui reposait sous les combles de la fabrique ! Le pauvre homme, oubliant son chapeau, précipitamment sortit de l'auberge.

Une foule énorme s'amassait devant la fabrique. Un cordon de sergents de ville la maintenait à distance. Les pompiers n'étaient pas encore arrivés. Le feu venait d'attaquer le rez-de-chaussée. Des vitres volèrent en éclats.

— Le concierge loge dans le bâtiment principal, crièrent plusieurs voix.

Des gardiens de la paix s'élançèrent. Ils défoncèrent la porte, pénétrèrent dans le vestibule. Une fumée âcre et suffocante l'emplissait. Ils reculèrent.

Une ondulation parcourut la foule.

— Voilà Masure ! fit quelqu'un. De bouche en bouche le nom vola. Un homme dans la cohue ramait des deux bras, furieusement. Elle s'écarta. On le vit.

Malgré sa jambe de bois, d'un bond il avait troué le premier rang. Des policiers aussitôt l'entourèrent, essayant de le calmer. Nu-tête, hagard,

la mâchoire tremblante, il se débattait entre leurs mains. Il voulut s'élançer dans les flammes. On le retint. Alors, sans force, la tête entre les poings, comme un enfant il se mit à geindre. On voyait frissonner ses larges épaules. Subitement une pensée le lançait. Et, blême, sanglotant, éperdu, Masure, les bras tendus vers les fenêtres flamboyantes, poussait des appels déchirants.

— Au secours ! ... Berthe ! ... Oh ! ma petite Berthe ! ... Elle est là-haut ! ... Elle ne se doute de rien ... Sauvez-la ! ... Sauvez-la ! ...

Tortueusement les flammes léchaient la façade. Une vaste lueur pourpre se dilatait. Par moments elle caressait la foule d'une onde de lumière sanglante. Alors ces centaines de faces apparaissaient, tourmentées et grimaçantes, masques japonais soudain entrevus et, de même, s'évanouissant.

Masure sanglotait.

— Berthe ! Berthe ! ne cessait-il de gémir, dans les intervalles de ses crises de désespoir.

— On vous la sauvera. Les pompiers ne peuvent plus tarder, répétait la foule. Mais les hommes détournaient la tête et les femmes, la gorge oppressée, furtivement s'essuyaient les yeux.

— Ecoutez, rugit tout à coup Masure, les yeux hallucinés. Elle m'appelle. Je l'entends. Par pitié ! N'y aura-t-il personne pour me rendre ma petite Berthe ? Je n'ai plus qu'elle !

Puis, s'apitoyant sur lui-même :

— Que deviendrai-je ? Oh ! Berthe ! Et le feu monte toujours ! Il va l'atteindre, il va la brûler !

— Les pompiers ! crièrent en même temps cent voix éclatantes.

Il y eut un remous. Au pas de course ils arrivaient, traînant la pompe à bras et le dévidoir. Ils dé-

bouchèrent de la rue des Ursulines. Laurier était à leur tête. Des éclairs, allumés par le brasement des torches, partaient de la bombe des casques. Ils étaient douze, et devant eux, comme sous l'étrave d'une nef, le flot humain se fendait pour se refermer aussitôt. De l'autre côté, par le rempart des Dominicains, Monsieur le bourgmestre Dupré et Monsieur le commissaire principal Barreau également accouraient.

— C'est un désastre! s'exclama le maire en levant les bras au ciel. Gros homme paisible et lent, il déplorait que sa quiétude pût être troublée. Dans sa position éminente un événement fâcheux le mettait en fort mauvaise humeur.

— Que diront les calotins? soupira-t-il. Et, gonflant les joues, expirant avec bruit, il pensait à l'article ironique par quoi, dans son numéro prochain, la *Flandre catholique* croirait « de son devoir de stigmatiser comme il convient l'insuffisance du service d'incendie sous le régime de nos maîtres ».

— Il s'agit bien de la calotte, reprit rudement Barreau, en achevant de boutonner sa redingote. Ancien capitaine d'habillement au régiment du train, il affectait le langage soldatesque, qui était la forme de sa franchise. Il lui devait une réputation d'homme intègre, familier avec les inférieurs, « carré par la base » avec l'autorité. Au fond, c'était un malin, tourmenté d'ambition, sensible à tout hommage, d'où qu'il vint: Car la popularité renforce le crédit, quand la fortune personnelle est trop mince pour y suffire.

— Premièrement, proféra-t-il d'une voix de stentor, nous avons à sauver l'enfant.

— Oh! oui... oui... hoquetait Masure affolé.

— Et l'incendie? Il faut cependant le combattre immédiatement, objecta Monsieur Dupré, en regardant je ne sais quoi par-dessus l'épaule de l'insignifiant concierge, comme si celui-ci n'existait pas, ou ne méritait pas seulement l'honneur d'être regardé en face par le premier magistrat de la ville, marchand de fourrages dans le privé.

— Naturellement, Monsieur le bourgmestre... Mais « il faut parer au plus pressé. » Et croyez-vous, ajouta le commissaire, en fronçant les sourcils et en se croisant les bras sur sa poitrine d'athlète, croyez-vous qu'avec le matériel dont nous disposons nous puissions songer sérieusement à « enrayer l'élément destructeur » ?

Un pli de mécontentement se creusa dans la joue officielle du maire.

— Je ne dis pas cela, fit-il.

— Je vous ferai remarquer, Monsieur le bourgmestre, « qu'étant donnée la sécheresse persistante » il n'y a pas assez d'eau dans le canal pour « alimenter » convenablement la pompe.

— Alors, circonscrivons le foyer, dit le maire, en prenant l'attitude inspirée de Napoléon à Wagram.

— C'est le plus sage... Sperre!

Le clairon sortit des rangs.

— Faites-vous accompagner de deux sapeurs, et allez au hangar municipal quérir la grande échelle.

Cependant la chaîne s'était formée. Les seaux de main en main passaient. La pompe put fonctionner. Mais les jets des lances étaient sans force. A peine ils élaboussaient la façade de la fabrique. Les flammes n'en ronflaient que plus fort. Elles allaient s'attaquer au premier étage.

— Laissez-moi! cria Masure encore une fois... Vous n'avez pas d'enfants... Je veux la sauver... J'irai tout seul... Laissez-moi, je vous dis!

Le piquet envoyé au hangar revint. L'échelle était en réparation.

Barreau poussa un juron.

Un coup d'œil rapide jeté dans le vestibule du bâtiment le bouleversa. L'escalier flambait.

Alors il fit rassembler en peloton les hommes non employés à la manœuvre de la pompe.

Il promena sur eux un regard dominateur.

— Mes amis, fit-il de sa voix de commandement, il y aura certainement parmi vous un brave qui voudra se distinguer.

— Vingt francs à gagner, punctua Monsieur Dupré, positiviste convaincu.

Les sapeurs baissèrent la tête. Ils étaient mariés.

Masure joignit les mains.

— Je vous en prie, camarades!... Je n'ai rien à vous donner, hélas!...

Je suis pauvre... Mais, ajouta-t-il en sanglotant, vous ferez quelque chose pour un veuf... Vous aurez pitié de moi... Je n'ai plus qu'elle... Autant mourir si je dois la perdre... Voyons, camarades!... Voyons, mes chers amis!...

Il courait de l'un à l'autre, leur pressant les mains, les tirant par la

manche. Ils restaient muets, le regard cloué à terre.

Deux ruisseaux de larmes, roulant sur les joues basanées du concierge, lui mouillaient ses moustaches grises, qui grelottaient.

— Laurier! ordonna le commissaire. Il posa sa main puissante sur l'épaule affaissée du sergent. Les deux hommes se regardèrent en silence. Un monde de pensées et de possibilités s'échangèrent dans ce double éclair. Les paupières de Laurier battirent. Ses lèvres eurent un tremblement. Barreau, sous sa main, le sentit frissonner comme une feuille. La foule haletait.

— J'ai deux enfants, balbutia le pompier.

— Personne ne montera donc au feu, cria Barreau d'une voix de tonnerre. Il cracha sur les pavés avec mépris.

— Faut-il que j'y aille moi-même?

Il fit un pas vers la fabrique. Laurier se précipita, empoigné par cette attitude absurde et théâtrale.

— J'y vais, fit-il simplement. Tout s'oubliait dans une griserie d'héroïque démenche. D'un regard il embrassa le monde extérieur, puis il se jeta dans la fournaise.

III

Ce que fait papa Laurier

Il traversa le vestibule en courant. Il allait, tête baissée, retenant son souffle, les mains en avant. Des pièces de bois enflammées tombaient. Des herbes d'étincelles s'épanouissaient, répitantes. Instinctivement, sous l'averse torride, le sergent courbait ses larges épaules. Une trépidation de machine sous chauffe montait du

vaste incendie, qui dévorait les magasins et, déjà, de ses serpents de feu enveloppait les étages supérieurs.

Il se dit: « Pourvu que l'escalier soit praticable. »

Il l'était.

Il monta quatre à quatre. Le bois de hêtre craquait et fusait sous ses pieds. Le cuir de ses bottes se recroquevil-

lait. Il emportait de la cendre blanche et de la braise rouge à ses semelles. L'insupportable chaleur lui rôtissait les pommettes, lui roussissait le poil. Au premier palier il dut s'arrêter. Il suffoquait. Une volonté le galvanisa. En route!

Malgré ses lunettes préservatrices, il n'y voyait presque pas. Une buée chaude autour de lui volait, ronflante, traversée de tisons ardents et de météores soufrés. Il avait dans la bouche un goût de suie et de fumée. Ses tempes battaient, ses oreilles bourdonnaient. Il lui semblait qu'une poignée de sable ardent obstruât sa gorge et ses bronches. Et pourtant il ne touchait point.

Un giron à demi céda. Il perdit pied, se rattrapa à la rampe, se brûla les paumes.

Il ne sentit rien.

Une idée fixe le tenait: Arriver à la mansarde, sauver l'enfant.

Tout aboutissait à cela.

Machinalement ses lèvres le répétaient.

Après il y avait un trou noir.

Qu'était-ce? La mort? La souffrance?

Il n'y pensait pas, pris d'une lassitude mentale. D'ailleurs il approchait du but.

Il savait qu'il ne pourrait pas redescendre par la voie qu'il avait empruntée. Qu'importe! Il tâta à son ceinturon. La brasse de corde et la hache y étaient.

Laurier calcula qu'il aurait bien le temps d'enlever Berthe, de dégringoler la volée qui aboutissait au palier du second. Là il défoncerait une porte, se jetterait dans une des pièces de l'étage. Ensuite on verrait.

— Mais pourquoi ne crie-t-elle pas? se demanda-t-il.

Avec une colère intérieure il lui reprochait de ne point guider son ascension par des appels.

« Si elle dort, elle est fichue, et moi avec. Je n'ai pas le temps de chercher, fin Dieu! »

Mais, à gauche, au-dessus de lui, une sorte de fantôme apparut.

C'était Berthe, en robe de nuit, pieds nus.

— Papa, papa, au secours! criait-elle d'une voix perçante.

Une joie animale, une joie farouche, et qui lui faisait grincer des dents, dilata le cœur de Laurier.

En deux bonds il fut sur elle. Sans un mot, les dents serrées, il l'empoigna.

Elle eut un léger cri, s'affaissa, évanouie, les yeux clos, les cheveux épars. Sa tête se renversa sur le bras du sergent. Et, ce doux fardeau serré contre sa poitrine, Laurier descendit.

Les portes sur le palier étaient fermées.

Il conjectura que la plus large devait donner accès à une pièce à rue.

Il déposa Berthe à terre, saisit sa hache.

Quelques coups suffirent à isoler la serrure dans un rectangle de bois.

La porte tourna. Laurier reprit l'enfant, se précipita dans la chambre. Joie! Elle donnait sur le dehors. « Sauvés! sauvés! sauvés! » répétait-il inconsciemment.

Ses narines se dilatèrent.

Après l'enfer de l'escalier, une fraîcheur ici le surprenait.

Il respira. Mais tout à l'heure il ne serait plus temps. Le plancher fumait. Des craquements précurseurs se firent entendre. En face, sur les feuillages violemment éclairés, des ombres gigantesques, des chimères ivres dansaient.

Laurier ouvrit la fenêtre.

Et voici qu'une clameur énorme montait vers lui.

On l'avait aperçu. Des centaines de faces illuminées se tendaient. Les bras se levaient. Tous les regards convergeaient vers le sergent. Et les bouches

démesurément ouvertes, émettaient une même assourdissante ovation.

— Laurier! Laurier! faisaient-elles.

Lui, cependant, surexcité, toutes ses facultés tendues vers un pôle unique:

— L'échelle, cria-t-il d'une voix rauque.

En même temps il lançait le grappin aux pompiers. En un clin d'œil ils y eurent attaché une échelle de corde terminée par deux crochets de fer.

Laurier vivement tira l'engin à lui.

Un silence absolu tomba. On n'entendait plus que les chuintements sinistres de l'incendie, qui redoublait d'intensité.

La foule, béante, regardait travailler le pompier. Il fixa les crochets au rebord intérieur de la tablette de fenêtre, laissa pendre l'échelle dans le vide. Elle ballotta quelques instants, puis resta immobile.

— Sergent Laurier, faites attention! cria Barreau, terrifié.

Mais Laurier n'écoutait pas. Il se courba, saisit Berthe, la coucha en travers du seuil de la fenêtre. Lui-même, tout en la retenant, se mettait à califourchon sur le seuil. De la main libre il se cramponna à la saillie du châssis. Un instant son pied gauche tâtonna. Mais, rencontrant un échelon, il se posa, s'affermir. Ensuite, d'un mouvement souple de gymnaste, le sergent fit un quart de conversion sur lui-même. Sa jambe droite tourna, s'abaissa. Ses deux pieds solidement se joignirent. L'échelle, d'abord ébranlée, se tendit sous le poids.

Et ce fut formidable.

Tout d'un coup on le vit suspendu. Comme il était d'une force herculéenne, du bras gauche il enlaça Berthe, la souleva, la colla contre lui, étroitement.

Et, maintenant, on les voyait au sommet de l'échelle, auréolés des flammes qui ronflaient autour d'eux, forme

blanche contre forme noire, avec la lueur du casque où tremblait une étoile.

Alors ce fut du délire.

Il descendait.

Comme une cloche sa tête sonnait.

Son cœur battait à se rompre. Il crut s'évanouir, se raidit. Mais il avait du vitriol dans la poitrine. Ses lèvres étaient sèches, rugueuses; sa barbe et ses sourcils complètement brûlés.

Il descendait.

« Vite! vite! » criait-on, dans une sorte de démence électrisée.

Ils passaient devant le premier étage.

Leurs vêtements menaçaient de prendre feu.

Un applaudissement partit. D'autres suivirent. Bientôt ce fut un ouragan. Il ne cessa plus. Les gens s'étreignirent. Des femmes pleuraient. Les hommes, pâles d'émotion, les yeux secs et brillants, agitaient leur chapeau, fébrilement. A force de crier, leur gosier n'émettait plus que des sons rauques, confondus dans une même acclamation enthousiaste et sauvage.

Il descendait.

Il n'était plus qu'à cinq ou six échelons du sol.

Sous une brusque poussée le cordon de policiers se rompit. Il ne put se reformer. La foule se précipita. Cent bras se disposèrent à enlever le triomphateur.

Masure, fou de joie, à genoux dans une flaque formée par les jets des lances, embrassait l'échelle de corde. Il prononçait des paroles sans suite. Il riait. Il pleurait. Des pieds le heurtaient, des genoux le cognaient, des jambes le bousculaient. Il ne sentait rien. Laurier, portant la petite Berthe, descendait vers lui comme un dieu. Et Masure, tendant son visage pâle inondé de pleurs, fermait les yeux, perdu dans un hébètement sacré, ébloui par cet héroïsme qui lui rap-

portait, dans un même fardeau, la vie et le bonheur.

Mais une épouvante glaça la foule.

Laurier, lâchant Berthe, toujours évanouie, lâchant l'échelle qui portait sa victoire magnifique, ouvrait la

bouche démesurément, puis s'écroulait comme une masse.

A ce moment une trombe de feu, se faisant jour au second étage, faisait éclater les carreaux et bondissait en sifflant vers la corniche et vers le ciel.

IV

Du sang dans la nue

Après le départ du dévidoir et de la pompe à bras, la rue des Francs-Archers était rentrée dans le silence.

La nuit se refaisait calme.

Dans la féerie des jardins bleus, de nouveau la lune pensive semblait errer comme une princesse fugitive.

Par moments accoudée à quelque balustrade en ruine, au-dessus d'une vasque frissonnante, bientôt elle reprenait sa course. Elle posait, en passant sous les charmilles, un baiser furtif à l'épaule nue d'une nymphe. Et, derrière elle, son écharpe de voile éthéré flottait, comme un brouillard léger, au-dessus des pelouses, entre les troncs moussus, et sur le sable, à l'intersection des allées.

Un des rossignols se remit à chanter. Peu à peu, de ramure à ramure, les roulades se répondirent. L'éternelle beauté palpitait dans les cimes, et la nature, indifférente aux drames qui s'accomplissent en elle, paisiblement reposait sous l'étreinte de la nuit.

Maman Laurier referma la fenêtre.

Elle goûtait, les autres soirs, l'anéantissement des choses dans le silence nocturne.

A cette heure il l'accablait.

Loin de calmer l'agitation de sa pensée, il la laissait seule en présence d'elle. Elle se sentait oppressée et nerveuse. De tragiques appréhensions l'accablaient. Quelques efforts qu'elle employât à les écarter, elles revenaient plus impérieusement à charge, occu-

pant son esprit, à la fin dominé par une vague, une insurmontable terreur.

Comme elle aimait Laurier!

Il lui semblait qu'autrefois elle ne le chérissait point aussi tendrement que dans cette heure où les périls l'environnaient.

La crainte de le perdre lui faisait mesurer la place qu'il occupait dans son cœur, entre petit Will et Mia.

S'il mourait!

Avec épouvante elle éloignait cette funeste éventualité.

Mais elle se souvenait, avec une douleur mêlée d'amertume, des bontés qu'il avait eues, de son humeur toujours égale et, par-dessus tout, des premiers balbutiements de leur jeune amour. Comme elles se parlaient, leurs âmes! Elles s'étaient données l'une à l'autre, pour toujours, un soir des temps où les cieux, magnifiques et profonds comme une coupole de saphir étoilée, s'abaissaient sur la terre enivrée; où le chuchotement des touffes de verdure ondulantes, le mystérieux bruissement des herbes, le rire jaseur des sources cachées, autour d'eux conspiraient; où d'innombrables voix, comme les chastes soupirs d'une musique céleste, animaient la forêt enchantée et parlaient aux hommes d'espoir. Mon Dieu! mon Dieu! C'était là cependant le bonheur, le simple et doux bonheur des humbles, qui n'ont que leurs pauvres mains calleuses et

gercées pour construire le nid, à la plus haute branche. Devant la nature éternelle, où tout s'oublie et renaît, c'étaient, encore une fois, le premier homme et la première femme recommençant la légende de vie. Et maintenant Rosine Laurier avait peur. Là-haut, dominant la houle des cimes, l'un contre l'autre ils s'étaient serrés, comme les pinsons et les rouges-gorges quand arrive l'hiver. Oh! faudrait-il descendre dans la mêlée, tenant par la main ses deux petits enfants, désarmée par l'inexpérience et l'ingénuité d'une âme sur laquelle le mal n'a point eu de prise, et à qui les premières atteintes de l'égoïsme humain doivent porter des blessures mortelles!

— Mon doux, mon cher petit garçon, dit à la fin maman Laurier à Will, qui la regardait de ses grands yeux timides et désolés.

Elle l'embrassa passionnément plusieurs fois.

Elle avait besoin d'un dérivatif à sa peine.

Nos sentiments sont pareils à des accumulateurs qui ne peuvent trouver en eux-mêmes de quoi se reconstituer, mais auxquels les chagrins et le souci fournissent de nouveaux aliments.

Quand maman Laurier eut bien caressé Will, elle le remit dans sa couchette.

— Rendors-toi, mon chéri, fit-elle. Papa va rentrer.

Et elle pensait: Hélas!

Très sagement Will s'étendit sur son matelas.

Il n'était pas dupe de l'air détaché avec lequel maman lui disait: Recouche-toi

Il voyait bien qu'elle avait de la peine et se creusait vainement le cerveau pour en connaître la cause.

— C'est parce que papa est allé au feu, pensa-t-il s'écrier tout à coup, tandis qu'un sourire de triomphe illuminait son visage. Mais il se retint par prudence.

— Eh bien, j'attendrai son retour, se promit-il. Je ne veux pas me rendormir. Non, je ne le veux pas. Pourquoi papa reste-t-il parti aussi longtemps? Maman est triste, et moi aussi je suis triste. Je n'aime pas cela. Faites, mon Dieu, que papa revienne au plus vite!

Insensiblement la chaleur de la couchette s'emparait de lui, l'amollissait.

Il se recroquevilla selon son habitude, les poings fermés sous le menton. Ses paupières battirent.

— Non, non, protestait-il. Je ne veux pas me rendormir. Je...

Mais déjà il s'enfonçait dans le bien-être du sommeil, bercé par d'invisibles mains. Sa bouche s'entr'ouvrit; sa tête, un instant, oscilla sur l'oreiller, puis resta immobile au milieu de ses boucles dorées.

Oh! pauvre petit garçon, si tu pouvais ne jamais te réveiller du songe agréable dans lequel tu viens d'entrer!

Maman Laurier pénétra dans la cuisine.

Un accès de migraine, dans le courant de la journée, l'avait empêchée de vaquer aux soins du ménage. Il était en désordre. La couverture de repassage était jetée en travers d'une chaise.

Sous la desserte, le torchon débordait du seau et, au-dessus, pêle-mêle, des tasses, le pot au lait, un journal, une cuvette, des cuillers s'amoncelaient. Par terre, entre un tas de bottes et de souliers à cirer, le boisseau renversé, pareil à une corne d'abondance, laissait échapper un écroulement d'échalotes et de pommes de terre.

Maman Laurier employa une demi-heure à réparer ce tohu-bohu. Elle écura la vaisselle. Mais, ses soucis la reprenant, elle rejeta au corbillon des bas qu'elle en avait tirés pour les reprendre et se leva.

— Mon Dieu, mon Dieu, bégayait-elle, pourquoi ne revient-il pas?

Elle se passa lentement la main sur le front. Elle était à la torture. Cette attente par trop se prolongeait.

Dans la chambre à coucher, un képi accroché à une patère, la montre de Laurier, qu'il avait oubliée sur la table de nuit, ravivèrent les angoisses de la malheureuse femme.

Elle se pencha au-dessus du berceau de sa fille. Une tentation de la prendre et de la serrer sur son cœur la saisit comme un coup de folie. Quel bien cela lui aurait fait! Un moment, en imagination, elle le goûta.

Mais pouvait-elle arracher Mia à son doux sommeil de petit ange? Pauvre innocente! Elle aussi plus tard connaîtrait le tourment.

Une flamme énorme brusquement escalada le ciel.

— L'incendie! murmura maman Laurier terrifiée.

D'un pas automatique elle se dirigea vers la fenêtre. Elle souleva le rideau. Jusque dans la chambre la prodigieuse fulguration envoyait un reflet sanglant.

Et voici qu'un sanglot déchirait la gorge de la veuve, que de ses yeux un flot de larmes brûlantes jaillissait.

Elle ne savait pas pourquoi, subitement, sa peine devenait aussi intense, ni pourquoi elle pleurait.

Dieu! que la nuit était noire, que la chambre était glaciale et funèbre, malgré l'éclatante et terrible lueur qui bondissait vers la nue!

V

Avec une échelle Porta peut-être cela ne serait pas arrivé

Oui, pleurez, chère maman Laurier, pleurez! Nous sommes bien peu de chose en ce monde, et la destinée des humbles est ce qu'il y a de pire. Quand leur ciel toujours si sombre commence à s'éclaircir, à l'heure où les nuages se déchirent, où un coin de ciel bleu se découvre dans le ravissement de l'aurore, l'éblouissante flamme, qui s'est posée en tremblant au bord de la fenêtre, ne poursuit pas plus avant sa course, et les avides mains qui se flattaient de la saisir, et de posséder en elle un peu de la grâce céleste, referment leurs doigts sur le néant.

Papa Laurier était mort.

L'émotion du danger, l'ivresse du dévouement, les surhumaines conditions au milieu desquelles il s'était accompli l'avaient foudroyé.

Deux pompiers transportèrent le cadavre à la pharmacie Biffard, du rempart des Dominicains.

Le docteur Scharpeneus, que l'on était allé quérir en hâte, ne put, selon la formule consacrée, que constater le décès.

— Je devrais, pour les causes, consulter mon confrère Magonnet, suggéra-t-il.

— Mais c'est entendu, opina le bourgmestre Dupré.

— Faites transporter les restes à la morgue de l'hôpital, recommanda le praticien en se retirant.

— Je crois, confia-t-il, avant de sortir, au commissaire principal, que nous nous trouvons en présence d'un cas non équivoque de cardiorrhexie consécutive à une fatigue ou à des émotions excessives.

— C'est épouvantable, murmura Barreau, les larmes aux yeux.

Le marchand de fourrages n'avait rien entendu, sans quoi, tenu qu'il était par son mandat à l'économie des

deniers municipaux, il se fût, sans doute, formalisé de la fâcheuse précipitation que mettait le morticole du boulevard des Nécromants à définir les causes du décès de papa Laurier.

— Il est tombé au champ d'honneur, épiloga M. Dupré, quand il y eut assez de monde autour de lui pour que ces remarquables paroles ne fussent point perdues pour la postérité.

Il tira son chapeau.

Par principe, M. Dupré nourrissait le respect des morts et le dédain des vifs. Cette logique ne lui paraissait point exclure l'humanité. Une heure auparavant il eut royalement tourné le dos au sergent Laurier, minuscule électeur à une voix, et salarié de la ville. Couché dans le repos éternel, le sergent représentait quelque chose. Il était l'image du « devoir accompli », de l'héroïsme quotidien « fauché par l'impitoyable fatalité ». Le pauvre homme devenait un filon oratoire, une riche matière à trémolo officiels, un précieux prétexte à poses de trois quarts. Avec un admirable bon sens, M. Dupré se représentait cela. Et je crois, ma parole, qu'il en était reconnaissant à ce malheureux Laurier, car il essuya, avec la plus grande énergie, une larme péniblement extirpée de ses glandes lacrymales.

Barreau profita de son air d'affliction.

— Je décline toute responsabilité, lui glissa-t-il dans le tuyau de l'oreille. Je suis carré par la base, moi ! Relisez ma note du 20 mai, rappelée dans mon rapport d'avant-hier. Les fournitures de la maison Algrain ont été scandaleusement « bradées ». Il y a un an que je réclame. Nous avons payé dix francs quatre-vingt-quinze le mètre de tuyau, vendu comme véritable para, et il est de qualité inférieure au tuyau de lin croisé, à trois francs cinquante, que nous employons également. Je suis sûr que tous les boyaux seront hors

d'usage demain. Mais vous savez aussi bien que moi pourquoi l'on a passé la commande à la maison Algrain, au lieu de la confier à la maison Portor, que je préconisais. Ce n'est pas pour rien que M. Algrain et un de nos conseillers municipaux, que je n'ai pas besoin de nommer, jouent aux cartes ensemble à la *Lunette*, tous les jeudis soir. Eh bien, bourgmestre, je dis que c'est une honte. Oui, c'est une honte ! Quand on pense qu'on m'a refusé l'appareil Lieb de deux cents francs (une misère !) que je demandais ! Est-ce que vous ne croyez pas, bourgmestre, qu'il aurait mieux valu acheter cet appareil que de laisser une disponibilité au crédit de la police, et de réaliser un boni de mille francs sur le compte du dernier exercice ? Si même nous n'avions eu qu'une misérable échelle genre Porta (notre menuisier aurait très bien pu la construire), le « pauvre malheureux » serait encore en vie à « l'heure actuelle ».

— Je vous ferai remarquer que je n'incarne pas le conseil municipal, Barreau, protesta le magistrat à voix basse. Je suis l'exécutif. Un point, c'est tout.

Le public envahissait l'officine. Papa Laurier, le visage pâle et serein, était étendu sur un matelas jeté à terre. Quand le docteur Scherpeneus sortit, quelqu'un sur le pas de la porte cria à la foule :

— Le sergent Laurier est mort !

— Jésus-Marie ! gémissaient les femmes en se mordant la lèvre inférieure. Quelques-unes joignaient les mains, d'autres levaient les bras au ciel. Les hommes se regardaient, atterrés.

— Vous avez entendu Scherpeneus, disait à l'intérieur le bourgmestre au commissaire principal. Il faudra faire transporter la dépouille à la morgue.

— La civière de la ville est remise à l'arsenal, observa Barreau.

— Diable !

Après être resté un moment pensif, le commissaire reprit :

— Ecoutez, bourgmestre : Si l'on fait chercher la civière, la veuve « saura de quoi il retourne ». Réquisitionnons plutôt un brancard. Il se trouvera bien quelque chose de semblable dans le voisinage. Moi je me charge d'aller prévenir Madame Laurier. Il faudra que Sperre m'accompagne.

— Pourquoi Sperre ?

— Il est parrain de l'un des enfants de Laurier.

— Ah ! bon.

— Quant à l'incendie, voyez... La fabrique est détruite de fond en comble... Il reste les quatre murs. J'ai donné des ordres pour qu'on arrose les décombres pendant toute la nuit.

— Sperre ! cria le bourgmestre, en jetant un regard circulaire sur la cohue, que l'apothicaire, aidé par deux pompiers, se mettait en devoir d'expulser de la pharmacie.

— Il vient de sortir, dit Barreau. Puis, prenant à part le marchand de fourrages :

— Je suppose maintenant, bourgmestre, que la ville va se montrer un peu plus large que du temps de l'ancien mayer ? Elle a enfin une magnifique occasion de « se démontrer ».

— Comment l'entendez-vous ? questionna hypocritement M. Dupré.

— Les obsèques auront lieu aux frais de l'administration.

— Naturellement !

— Et... on allouera une indemnité à la veuve ?

— Nous examinerons la question avec bienveillance.

— Avec la plus grande bienveillance, j'y compte bien, insista le commissaire principal.

A ce moment il y eut un long grincement de bois sur le carrelage du couloir. Sperre entra avec le tapissier Berlu.

— Ah ! monsieur le commissaire, sanglota le clairon, qui se serait douté qu'un jour j'aurais dû chercher un brancard pour porter mon ami Laurier à la morgue ?

— C'est une triste chose, Sperre... Allez !... Couvrez le corps avec un drap noir. Restez ici, Sperre !

Le lugubre cortège sortit de l'officine.

Sur son passage la multitude silencieusement s'écartait.

Au lieu d'aller se coucher la plupart des gens, commentant à voix basse le tragique événement, suivirent le brancard, qui avait pris le chemin du faubourg Saint-André.

Devant les murs calcinés de la fabrique, un essaim noir longtemps encore bourdonna.

Sur le trottoir, Zénobie Sabrez-moiça et d'autres commères jabotaient.

— Tiens, voilà Masure, fit l'une d'elles en se retournant.

D'une des maisons basses du quai une jambe de bois bouleversée sortait.

Elle se parlait à elle-même comme une folle. Par moments elle s'essuyait furtivement les yeux ; puis, sans rime ni raison, se mettait à sautiller du plus vite qu'elle pouvait, en rasant les façades noires.

Elle suivait la direction qu'avait prise le brancard.

— Il peut bien aller veiller ce malheureux Laurier, ricana Jeannette Tambour, en louchant et en remuant son gros nez couvert de loupes. En a-t-il de la chance ! S'il était resté à la maison au lieu d'aller schnicker tout cela ne serait pas arrivé !

— Cette pauvre Rose reste avec deux enfants sur les bras, dit Catherine Colinette. Je connais bien son petit garçon.

— Hé ! là-bas, les vieilles ! Allez vous coucher au lieu de clabauder, cria un gardien de la paix, en faisant un geste menaçant.

VI

Les annonceurs de la mort

Vers deux heures du matin, un faible coup de sonnette retentit dans le vestibule de l'arsenal.

— C'est lui, se dit joyeusement maman Laurier.

Mais, immédiatement, un soupçon terrible la traversa.

— Pourquoi sonne-t-il? Il a emporté la clé?

Ce qui la glaçait aussi, c'était de ne point entendre sur le pavé le roulement de la pompe à bras et du dévidoir que l'on ramène.

Elle courut à la fenêtre.

Deux hommes étaient arrêtés devant le porche.

Elle ne les reconnut point. Ça et là des groupes stationnaient.

Will en sursaut se réveilla.

— Maman, maman! cria-t-il, épouventé.

Elle devenait d'une blancheur de cire. Tout son corps tremblait. Elle crut défaillir.

— Oh! un malheur est arrivé, un malheur est arrivé! répétait-elle machinalement.

Elle eut la force de se ressaisir et descendit en chancelant.

Dans l'ombre du pignon sur le trottoir, le commissaire principal et le clairon se parlaient à voix basse.

— Si vous lui disiez, vous, Sperre? bégayait Barreau, les yeux agrandis.

Il posa sa main moite sur le bras de son subordonné.

— Jamais je ne pourrais, Monsieur, répondit Sperre, effrayé, en reculant d'un pas.

Il se souhaitait à deux lieues de la rue des Francs-Archers. Quelle angoisse, mon Dieu, quelle angoisse!

— J'ai une peur bleue, confessait le

chef de police, très affecté. C'est bête, mais je déteste les scènes de désespoir.

En lui-même Sperre pensait que ce serait une chose épouvantable si quelqu'un venait dire à la grosse Trinette que son mari était mort dans l'incendie de la fabrique de jouets de MM. Aulard frères.

Une clé maladroitement s'inséra dans la serrure de la porte.

— Seigneur, pria mentalement Barreau, venez-moi en aide, car c'est une douloureuse mission qu'il me faut accomplir.

Ses dents claquaient. Ses mains remuaient. Oh! cette porte, cette porte qui ne se décidait pas à s'ouvrir!

Elle tourna sur ses gonds. Une forme blanche brusquement se montra. Instinctivement les deux hommes avaient tiré leur chapeau.

Mues par la curiosité, deux ou trois personnes se détachèrent des groupes qui stationnaient, et traversèrent la rue.

— Ah! Monsieur Barreau... Nicolas est blessé, n'est-ce pas?

— Du courage, Madame, du courage!

Elle lui saisit rudement le bras, les yeux noirs comme des trous dans sa face blême.

— Pourquoi me dites-vous: Du courage?

Puis, hoquetant:

— Il est mort!... vous venez m'annoncer qu'il est mort!

— Mais non, Madame Laurier... mais non... Votre mari a été victime d'un accident... Il...

— Ah! Madame Laurier, sanglota Sperre.

— Nicolas, mon cher homme! cria la malheureuse femme.

— Sperre!

— Dieu du ciel! fit le clairon.

Maman Laurier avait porté les mains à son visage, puis, d'une pièce, s'était écroulée sur les dalles.

En haut l'on entendait pleurer Will. Et Mia aussi se mettait à crier.

— Espèce de brute, rugit Sperre, en

envoyant rouler par terre un des curieux, vous n'avez donc pas pitié des gens?

Il ferma violemment la porte.

Tels que des oiseaux de mauvais augure, encore une fois les Jacobsen apparaissaient à leur fenêtre, en face l'arsenal.

VII

R. I. P.

— Papa est mort, papa est au ciel!

Toute sa vie Willem Laurier devait se rappeler ce cri.

Quand Sperre et M. Barreau étaient entrés, portant maman évanouie, il s'était jeté sur elle en sanglotant: Maman, maman.

Il ne voulait pas se séparer de celle qu'il aimait le plus au monde.

Le clairon dut l'arracher du corps. Il eut une violente crise de désespoir.

Au bout d'une demi-heure, des aspersions d'eau froide eurent raison de la syncope de maman.

Les deux hommes doucement l'assirent sur une chaise.

Elle resta un moment immobile, les yeux égarés.

Tout à coup elle se levait, comme folle, voulait courir à l'hôpital.

Il était inutile de l'en empêcher.

Le commissaire sortit avec elle.

Sperre resta pour veiller sur Mia et sur Will.

De son mieux le brave homme essayait de consoler le petit garçon, qui se cramponnait à sa vareuse, tandis qu'il promenait Mia, en chantonnant à voix très basse, pour la distraire.

Elle s'était tue et lui tirait les moustaches d'un air rêveur.

Jusqu'au jour Sperre occupa ainsi l'esprit des mioches.

De temps en temps Will courait à la fenêtre pour voir si maman ne revenait pas.

Il y avait beaucoup de monde dans la rue, et Will remarqua que les gens se désignaient l'arsenal, comme s'il y avait eu quelque chose de remarquable à la façade.

— Je veux aussi voir mon papa, je veux aussi aller auprès de lui, criait-il de nouveau, avec une sorte de fureur.

Il ne se possédait plus. Devant Sperre, qui lui barrait la porte, il trébuchait, frappait le plancher du pied, serrait les poings.

A huit heures seulement le clairon put réintégrer son domicile. Tante Naatje était entrée.

Elle devait avoir beaucoup pleuré. Ses yeux étaient rouges, ses lèvres tremblaient. Elle embrassa Will et Mia, sans mot dire, puis, brusquement, éclata en sanglots.

Alors le chagrin de Will redoubla.

— Maman est auprès de papa et moi on me laisse ici... Je ne sais rien... Je veux savoir ce qu'il y a, gémissait-il, en reniflant.

Tante Naatje ne trouvait rien à lui répondre. Elle le serrait seulement dans ses bras avec force.

Maman Laurier ne rentra que vers midi.

Plus tard, Will apprit qu'elle s'était évanouie une seconde fois à la morgue.

Sortie de sa syncope, pendant quatre heures elle était restée couchée sur le cadavre de son mari, l'étreignant comme si elle eut voulu le rappeler à la vie, lui parlant tendrement, lui prenant la main et la mettant sur son cœur, enfin donnant tous les signes de la plus vive, de la plus inconsolable douleur.

Quand il refermait les yeux, Will, devenu grand, revoyait sa mère pousser la porte de la chambre à coucher, et, les lèvres blanches, les yeux secs, le regard fixe, se diriger d'un pas automatique vers le lit où, après avoir repoussé tante Naatje, qui lui tendait les bras et qui fondait en larmes, elle se jetait la face sur les couvertures, les bras étendus.

Une crise de désespoir effrayante l'y tint de longues heures, secouée de sanglots qui semblaient lui déchirer la poitrine, presque des râles, et si affreux que tante Naatje et Will en étaient épouvantés.

— Voyons, Rose, il faut se faire une raison, dit la bonne Naatje d'une voix entrecoupée.

— Will n'a plus de père, dit tout d'un coup maman Laurier d'une voix creuse, en se levant d'un bond et en serrant si convulsivement le petit garçon sur son cœur qu'il poussa un cri. Et voilà qu'ils se mettaient à pleurer tous ensemble comme des malheureux. C'était quelque chose de terrible.

Des événements qui se succédèrent ensuite il ne devait rester à Will que des souvenirs confus.

Maman Laurier avait demandé que l'on ramenât le corps du sergent à l'arsenal.

On ne put accéder à son désir. Les funérailles, comme on l'a vu, se faisaient aux frais de la ville.

Dès lors maman Laurier ne voulut

voir personne. Elle s'enferma avec sa sœur, petit Will et Mia.

La veille de l'inhumation elle se rendit avec Will à la morgue.

Une indéfinissable odeur de vernis et de fleurs fanées en alourdisait l'atmosphère.

Papa Laurier était exposé sur un lit de parade, sa tunique de grande tenue jetée en travers de son corps.

Deux sapeurs, immobiles comme des statues, de chaque côté du dais veillaient, sabre au clair.

Il avait l'air de dormir, le visage très calme et très blanc, un bouquet de buis vert et un crucifix de cuivre entre ses mains croisées.

Maman Laurier, qui pleurait silencieusement, souleva Will et lui dit, de la voix basse qu'elle avait pendant l'office à Saint-Liévin.

— Embrasse ton père.

Les lèvres de Will effleurèrent le front du sergent. Il était dur et froid comme une dalle. Will poussa un grand cri et se renversa dans les bras de sa mère. Elle l'emporta, défaillante elle-même.

Les obsèques eurent lieu le mardi.

Une bruine grisâtre et fine tombait, enveloppant les vieux pignons. L'air était chaud, d'une humidité pénétrante.

Dans la matinée, le bossu Lambrequin, des Grands Magasins des Halles, était venu apporter les vêtements de deuil, piqués dans un carré de lustrine.

Sur le trottoir, en face l'hôpital, des centaines de parapluies s'arrondissaient, luisants sous la coulée de jour gris que, parcimonieusement, le ciel bas filtrait.

A l'intérieur de la morgue, le cercueil disparaissait sous les gerbes et les couronnes.

La plus belle était donnée par les camarades de papa Laurier.

Elle était entièrement en fleurs naturelles.

Au contraire celle de la ville était insignifiante.

Suivant le tarif, elle avait coûté dix francs.

Elle était en perles noires, avec l'inscription: «La Ville au sergent des pompiers Laurier », en lettres d'or sur ruban violet. Peut-être avait-il fallu un cahier des charges pour en arrêter le type, tant il était pauvre et disgracieux.

Assise à côté du cercueil, maman Laurier le tenait étroitement embrassé, la joue collée contre le bois verni, à l'endroit même où, sur le coussin de toile, devait reposer la tête du sergent.

Will, debout auprès de sa mère, la tenait par la main.

La mortuaire était sombre. Il ne distinguait pas les gens qui défilaient, s'inclinant devant le mort et déposant leur carte dans le plateau.

Quelquefois une main pâle se détachait des ténèbres, et se posait avec condescendance ou familiarité sur l'épaule de Will.

Il détournait la tête, irrité.

Les porteurs entrèrent avec le brancard noir à roulettes.

Le corbillard venait de se ranger devant la porte.

Maman Laurier en titubant entraîna Will. Dehors, par respect humain, la veuve refoula ses larmes. Elle ne put toutefois empêcher qu'elles ne jaillissent avec force quand, devant trois cents têtes découvertes, le lourd cercueil, avec un grincement qui criait, fut roulé sur la plate-forme du char. Les croque-morts par-dessus rattachèrent les pans du drap mortuaire, qui s'élimait aux plis. Ils l'assujettirent par ses cordons aux colonnettes cannelées qui supportaient, aux angles, le toit du corbillard, et suspendirent les couronnes aux crochets espacés le long de la corniche. Ils accomplissaient ce travail avec l'indifférence de l'habitude, la routine du métier qui nourrit. Will ne comprenait pas trop ce qui se passait. Sans doute des hommes allaient mettre son papa chéri en

terre. Mais ce n'était là qu'un simulacre. Papa n'était plus dans le cercueil: Il était au ciel, à la droite du bon Dieu.

De toute la force de ses petites jambes, Will trotta auprès de sa mère, sous la brume ténue tissée par la pluie.

Derrière eux c'était un moutonnement de troupeau en marche.

M. le bourgmestre Dupré, des notables, M. le commissaire Barreau le conduisaient.

Peut-être s'il y avait eu de la musique Will aurait pleuré, car les airs d'enterrement lui produisaient toujours de l'effet.

La route en dos d'âne n'offrait qu'une longue montée jusqu'au cimetière.

On mit un temps infini à gravir dessus.

A partir de la porte de Damme, les maisons basses s'espacèrent.

C'était à présent la pleine campagne. Elle embaumait. Des senteurs fortes s'exhalaient des trèfles couchés et des pièces de seigle qui, jusqu'à l'horizon, comme une mer ondulaient.

Will passait à côté des sentiers où, sur les cailloux ronds, avait bondi son cerceau, huit jours auparavant.

Les blés versaient en travers, de-ci de-là écrasés par les bottes des paysans dans la glaise grasse et molle.

Par endroits elle luisait, et les fossés, le long des champs, étaient remplis d'une eau jaunâtre.

Le cœur de Will se serrait d'une façon inexprimable.

Où, c'était bien là le plus triste jour de sa vie.

Il y avait quelque part une campane grêle qui sonnait le glas. Personne n'aurait su dire à quel clocher perdu elle pouvait bien tinter.

Oh! pourquoi ne se taisait-elle pas? C'était comme une voix humaine qui pleurait, une voix qui semblait sortir de la terre, ou bien passer entre les feuillages frissonnants.

Elle aurait dû ne pas ajouter sa désolation, son infinie désolation à la désolation de l'heure. C'était déjà bien assez comme cela. Mon Dieu! des sanglots se brisaient en elle, quand le vent d'été soufflait doucement, par-dessus les îlots de verdure, qui désignaient les villages au milieu de la plaine immense.

Ce qui était singulier, c'était de voir s'allonger le cortège à mesure qu'on approchait du cimetière.

De petits groupes furtifs s'en détachaient.

C'est qu'il y avait pas mal de cabarets sur le chemin!

Tous les cent mètres, deux ou trois parapluies hésitants s'arrêtaient, se refermaient en claquant et, subitement, on les voyait s'engouffrer dans le couloir du « Bon coin, mieux ici que plus loin », ou « A la vue du champ de repos ».

Will aurait bien voulu que l'on ne fit pas de peine à l'ordonnateur.

C'était un bel homme, avec une grande barbe noire en éventail. Son bicorne, son habit noir, sa chaîne d'argent et sa canne d'ébène imposaient beaucoup à Will.

Mais, surtout, l'air renfrogné du bel homme l'impressionnait.

Il se retournait de temps en temps, les sourcils froncés, écartait les bras, haussait les épaules, tandis que les basques de son habit furieusement battaient autour de lui.

Oui, pourquoi n'y avait-il pas de voitures?

N'était-ce pas une honte de forcer un homme aussi bien mis à marcher devant les chevaux, et à salir dans les flaques ses jolies bottes en box-calf?

S'il y avait eu des voitures, le corbillard aurait pu prendre le trot, et la belle barbe en éventail aurait pu se hisser sur le siège, à côté du cocher, dont Will, aux tournants, ne voyait

que la casquette plate et la pèlerine de toile cirée ruisselante.

Mais du gravier crissa sous les roues. On était arrivé. A peine cinquante personnes suivaient encore. Devant un parterre rond, garni de fleurs, le corbillard s'arrêta. Les porteurs en tirèrent le cercueil et, pliant sous son poids, le transportèrent jusqu'à la fosse.

Jamais Will n'avait vu de trou aussi profond.

Il était creusé devant un mur bas, où du lierre croissait, rempli de pépitements d'oiseaux.

Ils cessèrent. Devant le monde qui survenait, une nuée de pierrots brusquement s'éleva du mur. Tous ces oiseaux allèrent percher sur les branches des ifs environnants comme si, de là, ils voulaient observer les intrus qui troublaient leurs ébats.

— Adieu! adieu! criait d'une voix déchirante maman Laurier, soutenue par Sperre.

Elle voulait se jeter sur le cercueil, que le fossoyeur Barbelle et son aide descendaient avec les sangles au fond de la fosse.

Dans le silence lourd la voix de M. le bourgmestre Dupré ronfla.

Il avait tiré un papier de sa poche, et lisait son discours, en faisant des gestes pathétiques, qui semblaient prendre à témoin le ciel et la terre.

Sans cesse revenaient les mots: « Honneur..., devoir accompli..., martyr obscur digne de l'admiration des hommes..., souvenir ineffaçable, etc., etc. ».

— Adieu! s'écria-t-il, dans un magnifique mouvement oratoire, en se penchant au-dessus de la fosse, et en s'adressant au cercueil, d'un jaune mat entre les quatre parois d'argile brune, où le fer des bèches avait coupé des tranches nettes et luisantes, adieu! héros de la discipline. Ta mémoire nous est chère. Dors en paix. Nous

n'oublierons pas ce que nous devons aux infortunés que ton acte de dévouement sublime laisse ici-bas!

Il se tut et, s'essuyant la bouche avec sa pochette de soie, regarda l'assistance d'un air supérieur.

Le prêtre s'avança. Il était en surplus, tenait le goupillon dans la main droite et sa barrette entre le pouce et l'index de sa main gauche.

Rapidement il bredouilla quelques mots latins, puis aspergea le cercueil d'eau bénite.

Une défaillance fit tomber maman Laurier à genoux.

— Nous nous aimions tant, Nicolas... Pourquoi me quittes-tu? cria-t-elle avec un accent de désespoir qui arracha des larmes à Sperre.

— Et nos enfants, nos malheureux enfants, ajouta-t-elle, que vont-ils devenir?

Barbelle lui présenta la première pelletée de terre à retourner sur le cercueil.

— Non, non, je ne veux pas, je ne veux pas, fit-elle en repoussant le fossoyeur. N'est-ce pas, Laurier, que tu n'es pas mort? Tu reviendras avec nous. Nous rentrerons ensemble...

Et voilà que Will à son tour éclatait en sanglots. Alors, se rappelant qu'il était auprès d'elle, devant cette fosse qui contenait les restes du père, convulsivement maman Laurier étreignit son fils, tandis que des paroles incohérentes continuaient à se presser sur ses lèvres.

Cette scène affreuse se prolongeait. Il fallut y mettre terme. Le clairon entraîna la mère et le fils entre les petites croix de bois blanc, piquées sur les tombes fraîchement comblées, et les chapelles funéraires de tôle peinte où, derrière une vitre, se voyait quelque portrait d'enfant.

— Ah! Madame Laurier, c'est une chose épouvantable, disait Sperre, la

figure bouleversée. Mais il n'a pas souffert. Il est heureux maintenant.

— Nicolas, mon cher homme, répétait maman Laurier, dans son délire

Ils prirent un chemin de traverse pour arriver plus vite à l'entrée du cimetière.

M. le bourgmestre Dupré et le commissaire Barreau débouchaient par l'allée opposée.

— Comptez sur nous, réitéra le magistrat, en serrant froidement la main que lui tendait la veuve.

Il s'esquiva sans plus de formalités.

— Oublierez-vous jamais, Madame? dit Barreau, très pâle, en s'inclinant devant maman Laurier.

— Qu'aurais-je à oublier, Monsieur?... Je dois me souvenir, au contraire... Vous avez été bon... Je vous remercie.

— Je suis inconsolable d'avoir été la cause indirecte de la mort de ce brave Laurier.

— C'est la fatalité, soupira la malheureuse femme.

Barreau s'esquiva.

Après le départ du dernier assistant, comme maman Laurier et petit Will se disposaient à se retirer à leur tour, sous la garde du clairon qui voulait empêcher que la veuve, à la faveur d'un moment d'inattention, ne remontât à la tombe de son mari, un invalide et une petite fille en deuil sortirent d'un taillis, ménagé derrière le pavillon du gardien du cimetière.

— Je connais cette figure, se dit Sperre.

La démarche hésitante, l'homme et l'enfant approchèrent.

— Oh! Madame, Madame, balbutia l'infirmes (une jambe de bois grisonnante) quand il se trouva en présence de maman Laurier.

Il ne put achever.

— Pardon, fit-il, en fondant en larmes et en se cachant le visage entre les mains.

La petite fille s'était mise à genoux dans la boue et pleurait, en baisant un pan de la robe de maman Laurier.

— Voyons, voyons, pourquoi faites-vous cela, petite fille ? s'étonnait la veuve en relevant la suppliante.

Puis, se tournant vers l'invalidé :

— Et vous, Monsieur, vous ne m'avez pas fait de mal ?

La jambe de bois répondit :

— Je suis Masure.

VIII

Par quoi l'on voit que M. Dogue dûment porte son nom

N'avez-vous jamais trouvé à certaines heures graves ou douloureuses de votre vie qu'il y avait, dans la physiologie de votre maison, quelque chose du deuil de votre âme ? Je me souviens qu'enfant cette sensation me poignait jusqu'aux pleurs. Maintenant encore mes yeux se détournent des lieux où j'ai souffert, où j'ai vu souffrir ceux que j'aime. Il me semble que leurs pierres me parlent toujours. Elles vivent de mes espérances mortes, de cette âcre et brûlante saveur des premières larmes, dont la trace ineffaçable est comme le sillon laissé dans la peau par un acide.

Que le soleil dore les murs nus de l'école, tandis que bruissent les marronniers plantés dans la cour ; que les ramiers sur son toit roucoulent, sous le ciel plus pur et plus bleu des vacances, ce bâtiment, en sa laideur stérile, n'en garde pas moins son aspect de geôle, et j'évite autant que je le puis de le regarder, quand le hasard de mes courses me conduit dans la rue où il s'élève. De plus en plus je me convaincs que rien en nous n'est séparé des êtres ni des choses qui forment notre milieu et, par-delà ce milieu, le vaste univers où les hommes travaillent et souffrent. N'a-t-il pas la figure de nos aspirations et de nos luttes ? La destinée, qui nous oblige à faire durer le plus longtemps possible notre société sur cette vieille terre pourrie, n'a point voulu que nos efforts s'accordassent, ni que nous eus-

sions un idéal commun, ni que, sentant combien nos maux ont d'analogies, nous y vissions une raison de nous rechercher et de nous chérir. Elle a voulu, au contraire, que nous fussions moroses et sarcastiques, dévorés par des ambitions sans cesse renouvelées, remplis d'orgueil, de haine et d'envie, sous des dehors hypocritement modestes. Elle a voulu que toute notre intelligence consistât à nous faire le plus de mal possible pour en retirer le plus de bien possible et que, tourmentés par le désir, aigris par l'impuissance, peu à peu nous en vinssions à considérer comme d'anachroniques et de plaisants bouffons les pauvres insensés qui ont conservé le respect de quelque chose ou de quelqu'un, et qui croient fermement que l'homme peut encore mieux se surmonter par le dévouement à l'idée, le goût de la beauté pure, que par le développement criminel de la volonté de puissance. C'est à cause de l'égoïsme humain que le monde est triste et vide. Notre frénésie ne fait que hâter sa décomposition, et nous ne crions aussi fort que pour nous donner l'illusion que nous existons.

Après l'enterrement du sergent Laurier, l'arsenal avait pris cet aspect morne et quasi funèbre, propre aux temples désaffectés et aux maisons abandonnées.

Pendant des heures entières aucun bruit ne s'y faisait entendre.

La vie semblait s'être retirée de ce

lieu, où le Destin mystérieux avait fait signe à une âme.

Ne vous y trompez point cependant. Cette robe noire que vous voyez glisser furtivement d'une pièce à l'autre, cette blancheur de cire du visage et des mains qui, tout à coup, surgit de la nuit de l'escalier ou du vestibule, c'est toujours maman Laurier. Souvent, derrière elle, à hauteur de sa ceinture, un autre visage, d'autres mains, roses celles-là, également apparaissent. C'est petit Will. Lui aussi craint son ombre et le bruit de ses pas. Lui aussi, avec terreur, devine auprès de lui la présence de quelqu'un d'invisible, d'horriblement méchant et d'injuste, dont les griffes sans raison vous happent au passage et vous font disparaître, sans que jamais plus on vous voie revenir.

Seule, par moments, une petite voix sacrilège monte qui défie le silence. Elle ose gazouiller, pleurnicher, rire aux éclats, cette voix. C'est Mia. Elle ne comprend rien à la souffrance ni à la mort, oh ! non. Elle voudrait beaucoup jouer, beaucoup sauter et aussi faire la gâtée, cette crapaude. Elle ne voit que des larmes dans les yeux de sa mère, lorsque celle-ci, pensivement, se penche au-dessus de son berceau et, longtemps, la regarde sans mot dire, tandis que la tête bouclée de Will tristement repose sur ses genoux. Que voulez-vous ? Cela agace Mia-Mouchon que l'on ait de la peine et que l'on se taise. Avec rage ses petits pieds nus battent l'osier du fond de son berceau. Son corps frétille, se tord, se contracte, se détend. On dirait d'une anguille. Quelquefois la gosse ouvre une bouche carrée et se met à glapir comme un bichon qui a faim, tandis que des grosses larmes blanches roulent sur ses joues, où je ne sais quel enlumineur japonais a délicatement étendu avec le pinceau deux touches hardies de carmin frais, qui avivent

le ton biscuit de la chair. Alors, mais alors seulement, on entend une voix sourde, une voix où se brise un sanglot, doucement dire :

— Voyons, Fleur... Sois sage, mon amour.

C'est maman Laurier qui parle à sa petite fille.

Pendant une quinzaine Will cessa de fréquenter l'école. Il avait surtout le cœur gros à cause du chagrin muet de sa mère. Pourquoi ses mains tremblaient-elles ainsi, et étaient-elles à ce point brûlantes ? Pourquoi, au soir tombant, quand les ténèbres comme des voleuses entraient dans la maison par les fenêtres, oh ! pourquoi alors, le visage caché entre les mains, le corps de maman était-il secoué de la sorte ? Pourquoi, tandis qu'il lui embrassait désespérément les genoux, Will sentait-il de lourdes gouttes chaudes, telles les gouttes d'une pluie d'orage, lui tomber sur les doigts ? Vous pleuriez, maman. Ne dites pas non, car j'en suis sûr. Vous pleuriez silencieusement. Oh ! pourquoi pleuriez-vous, si papa Laurier était heureux-là-haut, à la droite du bon Dieu des pauvres gens ?

— Will, dit un soir la veuve, en s'essuyant les yeux, nous sommes à présent les derniers de la terre. Il n'y a plus de bonheur pour nous.

— Non, maman ?

— Dans quinze jours nous devons quitter l'arsenal. L'agent Marmouffe est venu tantôt m'apporter l'avis. C'est Monsieur Sperre qui est nommé sergent des pompiers, et qui habitera la maison à notre place.

— Pourquoi ne pouvons-nous pas rester, maman ? Monsieur Sperre ne veut pas ?

— Monsieur Sperre n'y peut rien, mon ami. Maintenant que papa est... (ici maman Laurier hésita une seconde, sa lèvre inférieure avança et

ses yeux se plissèrent comme si, de nouveau, elle allait pleurer) ... mort, émit-elle enfin avec peine, notre place n'est plus ici, Will. Il faut comprendre cela, mon ami. C'est la vie.

— Ah! c'est la vie, répéta Will, qui ne savait pas au juste ce que cela voulait dire. Elle est bien méchante, la vie. Si jamais je rencontre cette dame, je le lui dirai. Où irons-nous demeurer, maman?

— Je ne sais pas encore, mais je trouverai. Grâce à Dieu, il ne manque pas de « quartiers » à louer en ville. Nous tâcherons de nous en tirer. Il le faut, n'est-ce pas, Will? Heureusement, Monsieur Lechien m'a promis de m'occuper les journées à domicile.

— Je t'aiderai, maman, je travaillerai, dit Will avec agitation. Il se leva, les poings crispés, les yeux résolus.

— Toi, mon coco? Rassois-toi auprès de moi ... Là ... plus près. Dis maintenant. Qu'est-ce que tu pourrais bien faire?

Will secoua sa tête bouclée d'un air décidé.

— Je serai peintre, peintre à l'eau, dit-il avec force. Oui, je ferai des portraits. Je « tirerai » des « monsieurs » et des dames sur du papier à cinq centimes la feuille. Voilà ce que je ferai. Et je vendrai beaucoup, et nous serons vite riches, tu verras!

Maman Laurier sourit faiblement.

— Tu crois? fit-elle avec incrédulité.

Si Will le croyait! Il en était sûr, je vous dis. A vingt ans, simple commis, il s'en persuadait encore. Il ne savait pas, peut-être même ne saura-t-il jamais, que le talent, dans la pauvreté, est comme les pinsons à qui l'on crève les yeux, et que l'on fait souffrir pour accroître le charme et l'étendue de leur voix.

— Va, va, petit frère, dit maman Laurier, en le serrant sur son cœur.

Je serai déjà bien contente si tu consens à apprendre de tout ton cœur, si tu veux bien être un brave et un gentil garçon à l'école. Tu me le promets?

Will baisa la main de sa mère.

— Oh! oui, fit-il avec élan. Mais il prenait la ferme résolution de mettre le plus vite possible ses projets à exécution, et de réaliser ainsi ses ambitions d'homme et d'artiste.

Vers la fin du mois, la veuve trouva dans la boîte aux lettres un pli à l'entête de la Ville.

Elle remonta, très agitée.

— Je suis sûre que c'est pour la pension, dit-elle, en refermant la porte, à tante Naatje qui était venue passer une heure à la maison.

Elle décacheta en tremblant la laide enveloppe grise, où son nom et son adresse s'étaient en une anglaise impeccable.

Elle contenait une convocation, rédigée dans ce style amorphe et gluant qui est le secret de la bureaucratie.

... le .. juin 18 ..

Ville de

—

Contentieux communal

—

.. Annexe.

—

Les bureaux sont ouverts tous les jours non fériés de 8 à 3 heures.

On est prié de se munir de la présente convocation.

—

Madame veuve

R. Laurier,

Rue des Francs-Archers, 12,

E/V.

Veillez vous rendre en mon cabinet le 25 courant, heures que dessus, pour affaire vous concernant.

Le chef de bureau ff.,

Dogue A. L. G. C.

— Enfin ce n'est pas malheureux, s'exclama tante Naatje. De quoi donc s'occupent-ils à l'Hôtel de ville, qu'ils ne trouvent pas le temps de s'intéresser un peu plus vite aux affaires du pauvre monde?

— J'irai voir, dit maman Laurier.

L'après-midi du jour fixé, elle fit venir tante Naatje à l'Arsenal, lui confia la garde de Mia et, en grand deuil, se rendit à la Maison communale, en tenant Will par la main.

Je me persuade qu'il est arrivé à beaucoup de travailleurs manuels, et même à quelques personnes d'occupation intellectuelle, de se sentir intimidés par le silence austère et quasi religieux qui règne dans les couloirs d'une administration publique. Leur clair-obscur constant, alourdi d'un volume plus opaque d'ombre ici, là allégé d'une clarté jaunâtre et diffuse, qui tombe d'une baie de fenêtre donnant sur une cour intérieure; les teintes vulgaires et tristes des peintures et des boiseries de pitch-pin; l'odeur nauséabonde de vieux papiers ressuant de locaux, où rarement l'air pénètre, mais que, sur le coup de midi, parfume le fumet de soupe à l'oignon, émanant, par quelque cage de l'escalier, de la loge du concierge; enfin le glissement aveuli des savates de quelque rond-de-cuir, qui se rend à la garde-robe pour y lire plus commodément son journal, le cliquetis important d'un trousseau de clés dans une poche, tout cela impressionne profondément, inspire une sorte de vague respect. Le ton des voix les plus impérieuses baisse d'une octave, pour se mettre au diapason du bourdonnement ambiant. L'homme vigoureux et actif, qui a quitté un instant les affaires ou le chantier pour pénétrer dans ce sanctuaire, où l'appelle une des mille formalités inventées par le génie administratif, se sent glacé par cette atmosphère de recueillement. Il a

honte de son teint hâlé, de ses mains rugueuses, de son vêtement poudreux. Enfin il ne se sent pas à l'aise dans ce milieu stérile où, au bruit de ses souliers ferrés sur le dallage de marbre, après le claquement sec d'une targette et le grincement d'une planche brune, qui monte entre deux rainures comme un couteau de guillotine, des visages renfrognés apparaissent dans l'encadrement d'un guichet.

Depuis vingt ans l'administration a évolué. Cette institution fossile, sous l'impulsion d'hommes charmants et du plus grand mérite, n'échappe plus à la loi du transformisme. Elle se débarrasse petit à petit de ses organes postiches. Peut-être, dans cinquante ans, sera-t-elle un peu mieux appropriée à son rôle qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Il y a deux ou trois lustres, et surtout en province, il s'y rencontrait encore, pour remplir les fonctions dévolues aujourd'hui à tant de gens aimables, bons et distingués que nous connaissons, quelques échantillons de cette race de tardigrades, dont le Poiret (1) de Balzac fournit la mesure. Je veux parler de ces mammifères féroce, impitoyablement égoïstes, dont les facultés, déjà peu faites pour contribuer à la progression intellectuelle de l'espèce, l'une après l'autre se sont ankylosées pour ne laisser vivre qu'une seule d'entre elles: l'intérêt personnel.

Tels que, dans sa cellule, la nymphe royale des mouches à miel, le soin de leur individu, leur prospérité individuelle seuls les occupaient. Le reste des hommes ne leur semblaient devoir briguer d'autre honneur que celui de les nourrir et de les servir, avec toutes les marques de déférence dues par des esclaves à un potentat. Régnant par la crainte qu'ils inspiraient, accoutumés à voir prévenir leurs moindres désirs,

(1) Le père Goriot.

ils recevaient le public comme les abeilles reçoivent les pillardes des colonies voisines. Mais il faut du moins leur rendre cette justice qu'ils ne faisaient point de différence, au point de vue du traitement, entre leurs égaux et leurs inférieurs. Le défaut d'éducation et d'instruction premières les y prédisposait d'ailleurs singulièrement. Une faveur quelconque leur avait permis d'usurper une fonction. Ils s'y étaient carrés de tout leur poids et, sans perdre de temps, avaient aussitôt braqué leurs canons sur les redoutes fructueuses à emporter. Si la conscience du ridicule n'appartient qu'à l'intelligence, l'omniscience est la vertu des imbéciles. Rien de plus plaisant que la prétention de ces Homais à tout connaître, à tout trancher, le cerveau d'ailleurs farci de Larousse, ce bienfaiteur des ronds-de-cuir, qui lui doivent les quatre cinquièmes de leur matière cérébrale.

Quand maman Laurier eut gravi le perron de l'Hôtel de ville, elle pénétra avec petit Will dans un vestibule d'environ vingt-cinq mètres carrés où, au-dessus d'une porte, dans un cartouche de plâtre, se lisaient ces mots, en lettres dorées :

SALLE DES PAS-PERDUS

Dans le mur du fond, une cloison vitrée permettait de jouir de la perspective d'une antichambre. Les carreaux de la cloison étaient matés à mi-hauteur et, sur ce matage, se détachaient, en noir d'ivoire, diverses inscriptions :

Deurwaarders. — *Local des huissiers.*

Niet rooken. — *Défense de fumer.*

La porte était entre-bâillée. On distinguait dans l'antichambre un homme et un chien. L'homme, en tablier bleu, un plumeau sous le bras, fumait, nonobstant l'inscription, dans un énorme Jacob, et s'occupait gravement à faire faire le beau au chien, un jeune fox-terrier.

En entendant résonner des pas sur le carrelage blanc et noir du vestibule, la tête difforme de l'homme se montra par l'entre-bâillure de la porte. Cette tête était crépue comme celle d'un moricaud. Une barbe de huit jours, une bouche lippue, tordue du côté droit, où pendait le tuyau de merisier de l'énorme Jacob, un front bas et ridé, le compère lorient historiant un des yeux, faisaient ressembler l'homme au plumeau à ces lions clignant de l'œil dessinés par Rabier.

— C'est pour les bureaux ? ronchonna-t-il en apparaissant, grandeur nature, dans la salle des Pas-Perdus. Vous auriez pu venir un peu plus tôt, femme. Il est près de trois heures.

— Je désirerais, dit maman Laurier, parler à Monsieur le chef de bureau Dogue.

— Troisième porte à gauche. Entrer sans frapper. Parler à l'employé, grogna le cerbère, le plumeau tendu au bout du bras.

— Ici, Men, fixe ! ordonna-t-il, en rentrant dans sa tanière, et après avoir refermé violemment la porte, comme pour marquer sa désapprobation du sans-gêne des particuliers qui se permettent de déranger un fonctionnaire municipal en train de faire l'éducation de son chien.

La troisième porte à gauche était une porte à deux battants, peinte en imitation de noyer. Sur le vantail droit, il était tracé, en lettres blanches, à demi effacées et à peine perceptibles, à cause de l'obscurité du couloir :

Bureau I. Contentieux.

Maman Laurier entra, suivie par Will.

Dans une pièce étroite, presque aussi sombre que le couloir, car elle ne tirait son jour que d'une seule fenêtre, aux carreaux salis d'une crasse jaune, çà et là pointillée de taches brunes (probablement des mouches de viande écrasées par le commis dans

ses moments de loisirs), à une table de bois blanc ornée d'un économique cartable de papier d'emballage, maculé de taches d'encre et de têtes grotesques, était assis un être indéfinissable, en qui Will reconnut le fils du bottier Liest, de la rue de l'Ermitage. Ce personnage falot écrivait, la joue gauche collée à la table, la tête à trente centimètres au moins de distance de sa plume, qui volait sur le papier. Devant lui, par ordre de taille, étaient rangés les nobles ustensiles du rond-de-cuirisme : Agendas, annuaires, pot de colle, flacons de sanderaque, d'encre bleue, d'encre rouge, d'encre à copier, d'encre noire, etc., etc. Des casiers, aux volets de carton, recouverts de percaline verte et numérotés, garnissaient les quatre murs du bureau qui, par là, ressemblait à un columbarium ou à une crypte funéraire. La décoration du local était heureusement complétée par un nombre prodigieux d'ordres de service, écrits en belle ronde, collés sur carton fort, et suspendus par des cordons de ficelle tricolore à tous les endroits disponibles.

Le commis qui, dans cette espèce d'ancre, le bras gauche complètement enfoui sous la table, écrivait je ne sais quoi, était un de ces pauvres échantillons d'humanité inférieure, perpétuels souffre-douleur prédisposés par leur bonasserie à servir de pâte molle aux expériences de l'instinct de domination, que nulle urbanité n'atténue chez les tyrans de bas étage. Peut-être le fils Liest avait-il dix-huit ans, peut-être il en avait trente. Il eut été impossible de lui assigner un âge déterminé. Aucune pensée ne logeait, abeille prête à pomper le suc des innombrables fleurs de la science et de la vie, sous ce crâne acrocéphale, où des cheveux blondasses, taillés en brosse, poussaient très haut, de telle façon qu'on pouvait les comparer aux radicelles d'un poireau.

Quand maman Laurier et petit Will pénétrèrent dans le nid de cette araignée blanche, elle leva sur eux des yeux clignotants.

— Vous... vous dés'rez ?... demanda le commis, en bredouillant, et en grattant ses pellicules derrière l'oreille, avec le bout rongé de son porte-plume.

Maman Laurier tendit sa convocation par-dessus un comptoir ignoble. Pour la prendre, le fils Liest n'eut qu'à allonger un bras démesuré, terminé par une main osseuse, tachée d'encre au bout des doigts, et dont les ongles devaient être en deuil depuis trois semaines pour le moins.

Armé de la lettre, ce tentacule se replia. Alors, se renversant sur le dossier de sa chaise, le scribe se mit à épeler soigneusement le texte de la convocation. Tandis qu'il lisait, il caressait de la main gauche sa barbiche de bouc. Son menton, avançant, dépassait le maxillaire supérieur de l'épaisseur de la lèvre, ce qui donnait à la physionomie du gratte-papier un aspect faunesque des plus réjouissants.

— Je vais voir si... si... M'sieu Dogue con... consent à vous recevoir, chevrotait-il.

Il se leva précipitamment. Son veston de coutil resta accroché à sa chaise, qui manqua basculer. Il la redressa avec une farouche énergie, puis, en sautillant, alla frapper à une porte basse, dissimulée sous une rangée de cases poussiéreuses, où s'alignaient des registres.

Point de réponse. Les yeux de Liest virèrent, pareils à des disques pâles. Il toqua une seconde fois, courbé en deux, l'oreille collée contre la porte, à la hauteur de son index coudé.

— Eh bien, je vous dis d'entrer, sacré diable! hurla une voix de tonnerre.

Le commis entra sur la pointe des pieds. Il revint au bout d'un instant.

— La porte à côté, dit-il en rajustant son faux-col. M'sieu Do... Dogue se tient à votre disp'sition.

Le cabinet du chef de bureau ff., par sa méticuleuse propreté, formait contraste avec le dégoûtant local où végétait le fils Liest, de la rue de l'Ermitage. Le jour y pénétrait à flots par deux énormes fenêtres à guillotine. De chaque côté de la cheminée, que surmontait un siffleur en plâtre peint, une bibliothèque d'acajou massif offrait le sévère aspect de ses vitrines miroitantes, derrière lesquelles se plissaient des rideaux de serge verte. Une lyre de cuivre descendait du macaron de plâtre qui ornait le centre du plafond. Sur les chaises, des piles de brochures et de recueils des lois inspiraient le respect de la science et de l'activité de M. Dogue. Probablement il trônait entre les deux fenêtres, derrière l'immense bureau à étagère qui s'y allongeait. Mais on ne le voyait point.

— Assoyez-vous, hurla une voix de tonnerre, qui partait, comme un ronflement de Fafner, plutôt de dessous que de dessus le monumental bureau à étagère.

Maman Laurier et petit Will s'assirent, en faisant le moins de bruit possible. Ils auraient voulu se faire tout petits, petits, pour passer inaperçus de la chose ou de la bête qui était cachée entre les deux fenêtres, derrière le bureau à étagère.

Un quart d'heure s'écoula avant qu'elle attestât de nouveau son existence. Puis une main grasse, réticulée de veinules bleuâtres, apparut au-dessus de l'étagère. Elle appuya sur le bouton d'une poire pendue à un cordon. Une sonnerie prolongée grelotta dans le taudis du fils Liest.

Instantanément le commis apparut dans l'encadrement de la porte basse. Et, les pommettes roses, les yeux effarés, il s'y tenait à la militaire, le petit

doigt de la sénestre à la couture du pantalon.

— Liest ! hurla la même voix de tonnerre, qui semblait sortir des entrailles du bureau à étagère, voilà un article à recopier immédiatement... C'est pour le numéro de dimanche de la *Voix du Canton*, Monsieur... Vous qui êtes un « garçon littéraire » (Liest commettait des chansons à boire, régalaient du club des *Grattus-papyrus*, dont il était sous-trésorier adjoint), je vous engage dans votre intérêt à bien examiner la copie « tant qu'au » français... Vous entendez ça ? J'ai à vous dire, Monsieur, que vous avez encore laissé passer trois « flauskes » (1) dans l'article contre la Loi Scolaire qui a paru en tête du numéro dernier. Délice et orgue sont du féminin au pluriel, triple buse... Je suppose que vous êtes payé pour savoir le français ?... Allez, Monsieur.

— Voui, M'sieu.

— Apportez-moi le dossier Laurier que je vous ai donné à classer hier.

— ... Que vous m'avez donné à cla... classer hier ? répéta le « garçon littéraire », dont les jambes flageolaient. Il paraissait ne pas entièrement partager la conviction de son supérieur.

Ainsi les diabolins en peluche rouge qu'une pression du doigt fait jaillir d'une boîte à ressort, M. Dogue bondit du bureau à étagère et, dans sa beauté farouche, apparut aux yeux terrifiés de petit Will.

Plus obèse qu'un magot, lippu, maf-flu, bourru, en bras de chemise, le gilet déboutonné, le sympathique rédacteur de la *Voix du Canton* donnait en spectacle les grâces ingénues de son âge mûr, affligé d'une calvitie précoce. Des cheveux défunts, une touffe restait. Elle ornait le front bas et carré, à la manière d'une houppe, dont le noir de jais faisait ressortir l'ivoire poli du

(1) Lapsus.

crâne. Deux traits gras de fusain indiquaient les sourcils au-dessus des yeux, petits, saillants et émerillonnés comme ceux d'un coq de combat. Un cou de taureau, aux fanons empourprés, rattachait au torse la tête aploplectique et piriforme de M. Dogue, fonctionnaire agressif et furibond, dont le physique, au total, aurait pu convenir à quelque maître queux.

— Idiot !... Brute !... Crétin !... hurla-t-il de sa voix de tonnerre à l'infortuné Liest, qui pensa s'évanouir. Si vous n'aviez pas du jaune dans les oreilles, vous ne me forceriez pas à répéter mes ordres. Allez, Monsieur, allez me chercher ce dossier dont je vous rends responsable !...

Il fit mine d'avancer, le bras tendu.

Liest, à cette vue, rentra dans son taudis avec la vélocité d'un lièvre.

— Et l'article à copier, sacré diable ?

Le scribe, absolument désespéré, la tête en feu, le torse oscillant sur ses longues jambes, revint sur ses pas, prit les feuillets noircis et disparut.

M. Dogue, fronçant ses sourcils charbonnés, se rassit. Il daigna se souvenir de la présence de maman Laurier et, faisant tourner vers elle son fauteuil mécanique, il l'apostropha :

— Femme, je vous ai fait venir pour vous avertir que vous aurez à mettre, fin courant, l'arsenal des pompiers à la disposition de la Ville.

Renversé sur le dossier de son fauteuil, qu'il faisait basculer avec élégance sur sa vis rouillée, tournant et retournant un crayon rouge entre les doigts, M. Dogue, en parlant, regardait une mouche qui se promenait sur le plafond, au-dessus de sa tête.

— Je sais cela, Monsieur, dit humblement la veuve. J'ai reçu l'avis il y a quelques jours.

— Ah! vous avez reçu l'avis. Enfin, puisque vous l'avez reçu, c'est bon, dit M. Dogue en se redressant.

Il regarda méchamment la visiteuse.

— Maintenant... poursuivit-il.

Mais il s'interrompit pour presser le bouton de la sonnerie.

... Je vous annoncerai, reprit-il, que le Conseil municipal, en sa séance d'avant-hier soir, s'est occupé de votre situation.

— Ah! murmura maman Laurier, le souffle coupé par l'émotion.

Cependant Liest ne répondait point à l'appel.

M. Dogue, frappant du pied, sonna une seconde fois, très longuement, avec des intermittences qui eussent exaspéré le plus doux des hommes. Sans doute la frayeur avait rendu le « garçon littéraire » aussi sourd qu'une futaie, car il ne donna aucun signe de vie. M. Dogue entra dans une rage inexprimable. Comme il se disposait à aller appréhender au collet le malheureux Liest, celui-ci, le visage défait, le vêtement poudreux, poussa la porte et entra dans le cabinet.

— Ah! ah! ah! râlait le chef de bureau, les yeux hors de la tête, les veines du front saillantes, vous vous moquez de moi, Mòssieu... Voilà une demi-heure que je sonne, et Mòssieu, Mòssieu s'en fout comme un poisson d'une pomme... Il faudra que cela cesse, vous m'entendez? Vous oubliez que vous êtes toujours surnuméraire, mon petit monsieur, et que je puis vous faire flanquer à la porte du jour au lendemain, si vous continuez à montrer une mauvaise volonté aussi évidente... Je vous ai demandé le dossier Laurier?

— Je ne le trouve pas, Mon... Monsieur.

— Je m'en doutais, rugit M. Dogue.

— J'ai tout... tout retourné, balbutia Liest, au désespoir.

En deux enjambées, le ventripotent et colérique fonctionnaire fut sur lui.

— Si au lieu de composer des *verses* pendant les heures de bureau, vous

vous occupiez de votre classement, Môssieu, hurla-t-il en bousculant l'éphèbe aux cheveux en radicelles de poireau, vous mettriez la main sur les documents dont on vous confie la garde. Mais je vous préviens que ma patience est à bout. Je vous précède, Môssieu... Nous allons chercher le dossier Laurier ensemble... Si les pièces sont égarées, je fais rapport à votre charge.

— Je le vois! cria Liest, hors de lui.

Il se précipita vers une chaise et prit, sur une pile de brochures, une farde bleue qu'il brandit avec ivresse.

M. Dogue ne se tint pas pour battu.

— Sortez, Monsieur! hurla-t-il en montrant la porte. La place des dossiers n'est pas sur les chaises. Si vous aviez déposé cette farde sur mon bureau, devant moi, nous n'aurions perdu notre temps ni l'un ni l'autre. Allez!

Le commis s'éclipsa.

Petit Will avait une grosse envie de pleurer. Il se serrait peureusement contre maman Laurier, qui ne se sentait guère rassurée non plus.

L'irascible M. Dogue tourna contre elle son ressentiment.

— J'ai le regret de vous dire, femme, tonitrua-t-il, que le Conseil municipal n'a pas cru pouvoir donner suite à la demande de pension que vous avez introduite.

— Non, Monsieur? balbutia la pauvre femme, atterrée.

Il la regarda d'un air moqueur.

— Non, Madame... Votre mari, ainsi qu'il conste de ce rapport médical (il agita entre le pouce et l'index un carré de papier), n'est pas mort des suites du sauvetage qu'il a accompli, mais bien d'une déchirure du cœur... d'une cardiorrhexie (il appuya avec complaisance) consécutive à une lésion organique, certainement antérieure à la période passée par le sergent Laurier au service de la Ville.

— Mais, Monsieur, il a subi l'examen corporel d'usage avant d'être admis... C'est un peu fort ce que vous me dites là!... Mon pauvre Laurier ne s'est jamais plaint de rien tout le temps que nous avons vécu ensemble... Voilà que nous allons être punis de son dévouement, à cette heure... Ce n'est donc pas assez qu'il soit mort?

Le gros homme sourit avec pitié, laissant parler la « brave femme » par pure condescendance, ce pendant qu'il roulait son crayon entre ses doigts boudinés.

— C'est pro-fon-dé-ment regrettable, articula-t-il, pro-fon-dé-ment regrettable.

Puis, brusquement:

— Vous n'allez pas mettre en doute le rapport médical, je suppose. Il a été établi par Monsieur le docteur Magonnet, dont la personnalité est à l'abri du soupçon.

Encore une fois un afflux sanguin rendait écarlate la face du digne M. Dogue.

Et, comme il étouffait, il introduisit l'index et le médius de la main droite entre son faux-col et son cou pour dégager un peu sa trachée.

— Alors, Monsieur?... interrogea la veuve, navrée jusqu'au fond de l'âme.

— Alors, Madame?...

Il s'emporta.

— Vous vous imaginez, probablement, que nous pouvons intervenir dans une situation dont la responsabilité ne saurait nous incomber? Estimez-vous heureuse, femme, que, mue par un sentiment généreux qui lui fait honneur, la Ville consente à vous allouer un secours, une fois donné, de deux cents francs...

Elle eut un rire nerveux.

— Deux cents francs!

— Le mandat est prêt...

M. Dogue se pencha au-dessus de son bureau.

— Voilà, fit-il. Il atteignit une double feuille de papier-ministre et la tendit à maman Laurier. Je tiens l'argent à votre disposition. Vous n'avez qu'à donner votre acquit ici. Naturellement, il y a une réserve pour nous. Mais je vais vous donner lecture de l'ordonnance.

— Inutile, Monsieur.

Maman Laurier se leva. Fébrilement elle pressait la main de son petit garçon. M. Dogue eut un cillement.

— Vous n'êtes pas satisfaite?

— Moi?... Mais je suis enchantée, au contraire... Viens-tu, Will?...

Elle fit un pas vers la porte.

— Mes respects au Collège municipal, Monsieur... Dites-lui bien que je garderai souvenir de sa générosité... Pour sûr qu'elle lui fait honneur!

C'était bien la première fois de sa vie que M. Dogue se voyait abasourdi.

— Notez, insista-t-il, le ton radouci, que nous ne sommes nullement tenus... et que c'est vraiment par mesure conciliatoire...

— Je vous en prie, Monsieur...

Elle réprima un sanglot.

— N'insistez pas, ajouta-t-elle. Bonjour, Monsieur.

— Vous êtes fière, Madame, ricana M. Dogue, en haussant les épaules. Dans votre condition, c'est presque de l'héroïsme.

Mais la veuve n'écoutait plus. Elle venait de sortir, entraînant Will.

En les apercevant, un homme qui passait dans le couloir rassa le mur et s'esquiva sans bruit, la tête rentrée dans les épaules.

C'était M. le commissaire Barreau.

Que voulez-vous? La conduite de la municipalité l'indignait. Toutefois il est préférable de se trouver du côté des puissants que du côté des faibles. Il y a beaucoup de M. Barreau à la surface du globe. Beaucoup plus qu'on ne pense. Et ce n'est pas à la gloire de l'humanité. L'injustice serait moindre, sans le silence des honnêtes gens qui laissent faire, par indifférence, égoïsme ou peur. Ne pas réprover l'iniquité, ne pas s'élever contre elle de toutes ses forces, n'est-ce pas s'en rendre complice? L'homme qui veut laisser à ses enfants un patrimoine autre que de maussades cubes de pierres ou des liasses de titres ne balance point entre l'intérêt et sa conscience. Qui n'a vécu que pour amasser des rondelles d'argent, c'est son argent que l'on aime. Mais l'homme qui a vu le prix de l'existence dans la recherche de la vérité, l'homme qui a trouvé, dans ses souffrances et dans ses humiliations, une raison plus haute et plus pure de chérir ses semblables, cet homme vit en repos avec lui-même, et ne doit pas craindre le jugement de ceux qui sont nés de lui.

— Oh! Will, Will, hoqueta maman Laurier quand elle fut dans la rue, si tu savais... Mais tu ne sais pas, et c'est parce que tu ne sais pas que tu es heureux.

— Maman, fit petit Will, les yeux pleins de larmes.

— Ça ne fait rien, dit-elle, ça ne fait rien. J'ai des bras. Je travaillerai.

VIII

Au Gant Parfumé, petite rue des Sabots

Elle découvrit, dans le dédale des ruelles s'entre-croisant derrière la Halle aux grains, entre les places de l'Hôtel de ville et du Nain-Jaune, au

second étage d'un vieille bicoque enfumée, un petit appartement de deux pièces, dont la location donnait droit à la jouissance d'une mansarde.

C'était petite rue des Sabots, chez une vieille fille.

Mademoiselle Scheffers exploitait, au rez-de-chaussée, un négoce de mercerie, à l'enseigne de la *Fée lingère*.

Le « quartier » se louait quinze francs le mois; maman Laurier calcula qu'elle y pourrait suffire.

Un matin d'août une voiture de déménagement s'arrêta devant l'arsenal de la rue des Francs-Archers.

M. Piloy, le patron déménageur, se présenta.

C'était un petit homme noir et louche, à la physionomie extrêmement mobile.

Il portait un gilet de velours fauve à côtes, et mâchait une paille, la casquette sur l'oreille, un foulard de coton rouge à pois blancs autour du cou. Smeje, son ouvrier, derrière lui s'épaulait à l'embrasure du porche. C'était une sorte de géant roux, à la figure poupine, aux yeux à fleur de tête, au crâne tondu. Smeje, les mains ballantes, ne cessait pas de sourire, d'un air niais.

— Bonjour, Madameke, ricana M. Piloy, qui usait d'un abominable jargon ou du mauvais flamand se mêlait à du détestable français.

Il exspuma sur le trottoir un long jet de salive brune (M. Piloy adorait la carotte de tabac frais), puis ajouta :

— Je vais prendre avec Smeje les *meubel dihors* la maison... Sage, Sus!

Un abominable basset pellagreux poussait la tête entre les jambes de son maître et hargneusement toussait (car ce n'était pas aboyer), en montrant entre ses lèvres retroussées les deux canines qui lui restaient.

Le camionneur lança un clin d'œil à maman Laurier.

— Ça n'est rien, sais-tu, Madameke. Sus est pas méchant... Il aboie bien, mais mordre, ça pas.

En deux heures, les hommes eurent descendu le mobilier.

M. Piloy, fort comme un Turc, agile comme un singe, faisait deux voyages quand son ouvrier, pachyderme indolent et placide, en faisait un.

Courbé sous le faix, grimaçant et congestionné, M. Piloy transporta seul, en équilibre sur son dos, la lourde garde-robe.

C'était la dernière pièce à charger.

Smeje, dans la cuisine, le coude levé, d'un trait vidait toute une canette de *bruin bier*.

— Est-ce pour aujourd'hui ou pour demain, lorias? vitupéra M. Piloy dans la cage d'escalier.

Smeje sourit avec béatitude. Mais, s'essuyant les moustaches du revers de la main, lentement il descendit donner un coup de main.

Le cheval agitait sa mulette. Elle était vide. M. Piloy la détacha, tandis que Smeje bâclait la porte de la voiture.

Avant qu'elle prît la direction de la petite rue des Sabots, maman Laurier offrit à déjeuner à M. Piloy et à Smeje.

Elle leur servit, dans le salon, sur la tablette de la cheminée, des tartines et du fromage d'Edam. Sus, à côté de son maître, était assis sur son derrière.

M. Piloy à mesure lui passait les croûtes de fromage.

Smeje mangea comme quatre, but un grand bol de café au lait pour « faire descendre », puis réclama un hasselt.

Les yeux jaunes et tiquetés de M. Piloy s'éjouirent.

Depuis la mort du sergent Laurier, il ne restait plus d'eau-de-vie dans la maison.

Maman Laurier jeta un châle sur ses épaules et, portant Mia, courut acheter un cruchon chez l'épicière du coin.

Ce n'est pas sans un gros chagrin que Will délaissa la belle maison de la

rue des Francs-Archers, numéro douze.

Pendant que les hommes descendaient les coffres lourds, les mannes remplies de linge et de vêtements, les tiroirs bourrés de chiffons et de bibelots, les caisses où, dans le foin odorant, étaient serrés des verres et des tasses, enveloppés de papier gris, cela l'avait amusé de jouer avec Sus, qui s'apprivoisait.

La sonorité des grandes pièces qui se vidaient avait surpris l'enfant.

L'écho renvoyait ses éclats de rire, les rauques aboiements du barbet, le bruit des gros souliers sur les planchers vermoulus, où des plaques de couleur plus foncée indiquaient l'emplacement qu'avaient occupé les meubles.

Sur les bras de sa mère, Mia aussi trépignait et criait. Une mélancolie s'empara de Will. Aux murs, le papier de tenture, par larges pans, s'effilo-chait. De la suie fluait par le trou d'aération des cheminées sur les foyers de ciment. Il venait au petit garçon cette idée que jamais il n'avait habité cette maison, dont le vide, le silence, l'aspect morne l'épouvantaient peu à peu comme le noir d'une cave.

Cependant il tint à dire mentalement adieu à la jolie cuisine claire où, autrefois, le feu rougissait le pot du poêle de Louvain; au salon, où avait eu lieu le festin pour célébrer le baptême de Mia; à la chambre à coucher désolée d'où, un soir de la vie antérieure, papa Laurier était parti pour ne plus revenir.

« Hou! hou! » fit plus fort l'écho du vestibule quand Will, tournant la tête avant de sortir, une dernière fois éveilla son ami.

Mon Dieu! une partie de son cœur tout de même restait dans cet Arsenal des Pompiers, où il était né, où les jours bénis de sa petite enfance

s'étaient écoulés, entre les deux êtres qu'il aimait le plus au monde.

Quand le convoi s'ébranla, maman Laurier eut un serrement de cœur.

Une nouvelle vie commençait.

L'autre pour toujours dormait dans le cercueil du pauvre Laurier; et c'était la douce atmosphère au milieu de laquelle elle s'était accomplie qui allait, à son tour, s'ensevelir sous les pierres de l'arsenal.

Ah! la petite rue des Sabots parut bien maussade à la malheureuse femme, le premier soir!

Mademoiselle Scheffers, qui était locataire principale, de temps en temps, tandis que M. Piloy et Smeje montaient le sommier et les armoires, avait poussé sa tête moustachue par l'entre-bâillement de la porte qui donnait accès, par le couloir, à l'arrière-boutique de la *Fée lingère*. Probablement c'était pour voir si les hommes ne cognaient pas avec les meubles les murs blancs de la cage d'escalier.

A huit heures l'emménagement fut terminé. Les « cadres » étaient cloués. Une partie du mobilier, à cause du défaut de place, avait été remise au grenier. Mais les lits étaient dressés, les armoires en place. Maman Laurier put faire bouillir, sur le fourneau, l'eau pour le café.

Will se mit à la fenêtre.

Des bouffées d'air chaud venaient de la rue, épicées de remugle.

Des bandes de clampins ébouriffés, la culotte en haillons, attachée avec de la ficelle par-dessus la chemise de couleur, en poussant de sauvages clameurs jouaient aux barres, aux quatre coins, à cligne-musette.

Dans le passage de l'Étuve, une voix éraillée glapissait:

Pierre, Pierre, voleur de petits poireaux!

Si tu n'as pas de céleri

Cherche dans la cave;

Si tu n'as pas de poireau

Cherche dans la cheminée.

Pierre! Pierre!

Oh! que Will était triste! Jamais, autrefois, les Laurier n'avaient passé par ce quartier, où les rues étaient si étroites qu'il semblait bien que les pignons sales dussent se joindre pardessus la voirie. En face le magasin de la *Fée lingère*, une friture liégeoise viciait l'air d'abominables relents de graisse de cheval. Le porte-caisse d'une teinturerie entra. Un peu plus tard, deux jeunes ménages besogneux poussèrent la porte, et, sur le coup de huit heures et demie, une bande de trottings, en jacassant et en fredonnant, vinrent s'y restaurer d'un « complet » à quatre sous.

A côté de la friture il y avait une bijouterie où, derrière son comptoir, un petit vieux, en bonnet noir, la loupe insérée dans l'arcade sourcilière, à la lueur d'un carcel étudiait les refringences d'un lot de pierres précieuses qu'il venait, sans doute, de dégager du Mont-de-Piété. Plus loin, s'étendant jusqu'au coin de la rue du Miroir, s'élevait une sombre bâtisse, qui certainement n'avait plus été repeinte depuis cinquante ans, et dont les fenêtres sans rideaux étaient défendues par de formidables barreaux.

Peut-être était-ce une prison. C'était peut-être aussi une école ou un couvent de Minimes.

Maman Laurier ne quittait plus son second étage que pour porter l'ouvrage au magasin Lechien, où le contre-maître vérifiait les paires et lui faisait délivrer de nouvelles peaux préparées.

Elle gagnait environ vingt francs par semaine.

Tous frais déduits, elle parvenait à économiser là-dessus vingt sous par jour. Il lui restait du pécule amassé du vivant de papa Laurier environ quatre cent cinquante francs, en lots de la ville d'Anvers. Elle se vit pour le premier janvier à la tête de six cents francs: et alors l'idée en elle germa de

les placer dans quelque entreprise commerciale. Petit à petit le projet se précisa.

A la fin de l'été la courageuse femme se mit en quête d'un négoce à reprendre.

C'était, à ses yeux, le seul moyen de redresser la barque, qu'un coup de fortune contraire, un malheur imprévu, brusquement avait retournée. Ainsi elle assurait l'avenir de Mia. Petit Will parviendrait bien à se dépêtrer. Ne serait-il pas un homme?

Quinze jours s'écoulèrent. Will s'était fait à la physionomie du quartier.

Le matin, très tôt, des théories d'ouvriers en hâte le traversaient, le sac de toile bise, contenant le briquet, jeté sur le dos, la burette de fer-blanc, pleine de café froid, dépassant, avec son énorme bouchon de liège, d'une des poches de la veste resarcie et sale.

Ces malheureux se rendaient à la cartoucherie Deru ou à la fabrique d'allumettes Houba, au fond du faubourg Saint-André.

Ils marchaient silencieusement, le pas appuyé, la tête penchée et les épaules légèrement remontées. Le soir, quand ils revenaient, ils avaient l'air plus morne encore que le matin. Ils rasaient les façades, l'allure lasse, avec un tassement de tout leur être, sous la fatigue, les crève-cœur sans nombre de la journée.

C'était un triste défilé.

De bons optimistes prétendent que les générations qui suivront la nôtre ne les verront plus.

Heureux ceux qui conservent l'espérance, après quatre mille ans d'expériences humaines!

Le premier lundi de septembre, Will entra dans la sixième classe de l'école municipale.

Il s'y retrouva en compagnie des frères Pikkel, de Désiré Piédéchaux et de Flûte, sortis comme lui de la tran-

sition » dirigée par Mademoiselle Magloire.

M. Delarbre, le sous-instituteur, était un homme crépu, fort, et déjà grisonnant, quoiqu'il eût à peine atteint la quarantaine. Quand il donnait sa leçon, sa voix grave ronflait. Il avait le geste ample et vif. Il marchait entre les bancs à grandes enjambées, et les basques de sa jaquette noire volaient autour de lui.

Will apprit à lire. Il apprit à souffrir. Son apprentissage de la vie commençait.

Un soir il rentra petite rue des Sabots, tout pâle, les yeux rouges.

— Qu'as-tu, Will? demanda maman Laurier, saisie.

— Je... je n'ai rien, sanglota-t-il, en se réfugiant dans ses bras.

A la fin il confessa que les grands l'avaient houspillé, parce qu'il portait des cheveux longs, comme les filles.

Maman Laurier le consola de son mieux. D'ailleurs M. Delarbre l'avait pris sous sa protection.

Will montrait beaucoup de bonne volonté.

Il voyait bien que sa mère devenait rose de joie, le samedi, lorsqu'il pouvait lui montrer son bulletin avec les mots « très soutenue », écrits de la main de M. Delarbre dans les colonnes de la conduite et de l'application.

Un matin de novembre, maman Laurier revenait du marché de la place de l'Hôtel de Ville. Elle portait Mia sur son bras droit, un lourd filet à provisions, rempli de légumes, à la main gauche.

Elle s'arrêta net devant la montre de la *Fée lingère*.

Contre la face intérieure de la vitrine quatre pains à cacheter collaient une carte postale.

On y lisait, d'une écriture irrégulière et gauche, ces lignes, à l'encre violette:

*Commerce à reprendre. Prix modéré.
S'adresser ici.*

Maman Laurier poussa la porte du magasin, et alla directement à l'arrière-boutique.

Mademoiselle Scheffers, en camisole et en bigoudis, ses gros pieds, en bas de laine grise, glissés dans des pantoufles d'homme brodées, était assise à sa table, le dos au poêle-cuisinière. Elle partageait avec son perroquet Coco, perché sur son épaule, les trempettes au café au lait de son déjeuner.

— Comment, Mademoiselle, s'exclama maman Laurier, en déposant son filet à provisions sur une chaise de paille, votre fonds est à remettre et je suis la dernière à le savoir?

— Auriez-vous donc l'intention de me succéder? interrogea la vieille fille, en tournant vers la survenante un visage couperosé et moustachu, au nez chevauché sur le bout par des bé-sicles à monture d'acier.

— Je ne sais pas, Mademoiselle, il me faudrait avant tout connaître votre prix.

Mademoiselle Scheffers regarda fixement la veuve.

— Ce sera peut-être un peu élevé pour vous, fit-elle après un moment de silence.

— Dites toujours, poursuivit maman Laurier.

Mademoiselle Scheffers voulut tâter le terrain.

— Ne croyez-vous pas que le paiement d'une somme de mille francs vous générerait outre mesure? hasarda-t-elle.

Elle pensait: Je verrai bien si elle a de quoi. On ne sait jamais.

— Sainte Vierge! Mille francs! s'exclama maman Laurier. Vous n'y songez pas.

— C'est le plus juste prix.

— Vous trouvez?

— Mais, Madame, fit en repoussant sa tasse et en se levant la digne mercière offensée, vous représentez-vous bien la valeur de mon commerce? Les marchandises en magasin seules valent

le prix de reprise. Et vous avez pardessus le marché le mobilier, les rayons, le comptoir, la glace biseautée (elle a coûté quarante-cinq francs, Madame), la rampe d'éclairage en cuivre massif, le linoléum qui est comme neuf... Mais venez voir sur place, Madame, venez voir.

Ce gendarme de Mademoiselle Scheffers de force entraîna maman Laurier dans la boutique, et se mit à lui détailler ses richesses en commissaire-prieur.

La veuve, fine mouche, lui laissa ouvrir ses boîtes, vider ses tiroirs. Elle chicanait sur chaque chiffre indiqué par la mercière, et, pour justifier ses dépréciations, montrait innocemment les défauts, les nœuds dans le bois du comptoir, des plaques jaunes sur une pièce de broderie défraîchie, une douzaine dépareillée de grands boutons de nacre. Elle soupçonnait que les trois quarts du fonds de la rusée mercière dussent provenir des liquidations, avant inventaire, de quelque importante maison de soldes de la capitale.

A la fin Mademoiselle Scheffers se fâcha.

— C'est ça... Allez-y... Je ne puis cependant pas céder la reprise pour rien!

— Ecoutez, Mademoiselle, répondit doucereusement la veuve, je vous offre six cents francs du tout... Rien de plus, rien de moins.

— Oh! impossible, Madame, impossible... Je préfère me couper un doigt de la main, piaula la commerçante.

— Je vous paierai cinq cents francs comptant, les cent francs restants en cinq versements mensuels de vingt francs, poursuivait maman Laurier, imperturbable.

— C'est inutile d'insister, Madame... Je vous ai dit mille francs, c'est mille francs. Je n'en démords pas. Je vous accorderai, si vous le désirez, des facilités de règlement. Je ne puis rien faire

de plus. Faut-il donc se ruiner pour faire plaisir aux gens?

Après une heure de pourparlers et d'escarmouches, les parties finirent par tomber d'accord.

Maman Laurier eut la *Fée lingère*, marchandises et installation, pour huit cents francs. Le magasin deviendrait disponible au premier décembre.

D'ici là, Mademoiselle Scheffers mettrait la veuve au courant du négoce.

— Vous comprenez, c'est nécessaire. Oh! l'apprentissage ne sera pas bien long, assura-t-elle.

Elle se contenterait du versement au comptant de cinq cents francs, proposé par maman Laurier. Le solde devrait être acquitté par fractions au début de chaque mois. Pour la bonne règle, il conviendrait de lui envoyer les acomptes sous forme de mandats de poste.

— Car je compte me retirer chez ma sœur, à la campagne.

Ces arrangements convinrent à merveille à maman Laurier.

— Vous m'excuserez, fit-elle, de ne pas conserver l'enseigne. Je ferai peindre dessus *Au Gant parfumé*, car je vendrai surtout des gants. C'est ma partie.

— Comme il vous plaira, Madame, répliqua la mercière, enchantée de l'affaire qu'elle venait de conclure.

Le premier décembre maman Laurier descendit du second étage au rez-de-chaussée.

Elle conserva la mansarde où couchait Will et prit en location une chambre voisine, où elle fit dresser son lit et installer le berceau de Mia.

Le peintre et le menuisier s'emparèrent de la boutique, qu'ils transformèrent complètement. La rabistoque n'était pas aisée, car la veuve voulait un magasin tel qu'il séduisît la clientèle. Il lui en coûterait gros, certes, mais le chiffre de vente qu'elle escomptait la rembourserait largement de ses frais. Elle l'espérait fermement.

— Vois-tu, Will, confessa-t-elle, la veille de la Saint-Nicolas, à son petit garçon, qu'elle venait de mettre coucher, mes économies y ont passé. Il faudra piocher pour nouer les deux bouts.

Avec douceur elle fit comprendre à l'enfant que saint Nicolas peut-être, cette année-là, ne se montrerait pas très généreux, ni pour lui ni pour Mia, si, bien entendu, il consentait à passer par la cheminée d'une maison de pauvres gens.

— Console-toi, conclut-elle, des temps meilleurs viendront.

Elle avait encore une fois les larmes aux yeux. Elle se rappelait le bonheur de Will, l'année précédente, lorsqu'il avait trouvé dans son panier un cheval de bois et un uniforme de dragon français. C'étaient les jours prospères, alors! Papa Laurier vivait.

— Oh! maman, fit Will en l'embrassant, je suis si heureux auprès de toi! Peut-être Monsieur Saint Nicolas ne nous oubliera pas tout de même, petite Mia et moi. Ça ne fait rien s'il n'apporte pas beaucoup. Je le remercierai de tout mon cœur, comme l'année dernière.

Maman Laurier détourna la tête.

Si Will l'avait bien regardée, il aurait remarqué qu'elle ne se cachait de

lui que pour dissimuler un sourire. Mais le don d'observation ne lui était point encore venu, à Will; ou, s'il le possédait déjà, ce n'était pas au degré avec quoi, plus tard, il devait se manifester chez lui.

Il demeura longtemps éveillé, après que sa mère se fût retirée dans sa chambre. Il voulait guetter la survenue du saint. C'était là une curiosité dont il ne pouvait se défendre, quoi qu'il dût convenir de sa folie. Mille imaginations gracieuses ou fantastiques se pressaient dans son petit cerveau. Il avait vu tant de beaux jouets dans les magasins de la petite rue des Sabots, à quatre heures, en revenant de l'école avec Flûte et Désiré Piédéchaux!

Il avait du chagrin en pensant que Saint Nicolas jamais n'avait apporté quelque chose à ses deux camarades, fils d'ouvriers besogneux et chargés de famille.

— Saint Nicolas, patron des écoliers, priait-il dans son âme, ne les oublie pas, cette fois. Ils ont toujours été sages.

Sans qu'il s'en rendit compte, Will s'endormait.

Et voilà qu'il faisait un rêve extraordinaire, un de ces rêves dont on conserve toujours le souvenir.

IX

Le Rêve de Will

Il était dans une belle forêt.

Le sentier dans lequel il marchait était sablé de cassonade blonde. Elle criait sous les pas. Les cailloux étaient des œufs de Pâques, en sucre rose et en chocolat. Il y avait aussi des pralines. Elles fondaient délicieusement

dans la bouche. Les unes contenaient une liqueur douce et parfumée; les autres une grosse amande blanche. Will ne pouvait pas se lasser d'en ramasser ni d'en croquer. Et il en mettait aussi plein ses poches pour maman et pour Mia.

Les chemins creux étaient bordés de buissons exquis, entièrement en sucre d'orge.

De temps en temps, Will cassait une branche pour la sucer.

Il n'avait jamais rien goûté d'aussi bon.

Les buissons rouges étaient en sucre d'orge à la framboise ; les buissons jaunes en sucre d'orge aux pommes.

Will pensait que si la vieille Catherine Colinette, de la rue du Cheval pie, en face le jardin d'enfants de Mademoiselle Magloire, avait pu l'accompagner dans la belle forêt, elle n'aurait pas manqué de faire sa provision.

C'est sa clientèle qui aurait été agréablement surprise ! Elle aurait vu la différence qu'il y a entre les bonbons du Paradis et ceux de la terre.

Will se figurait l'ébahissement des enfants de la ville basse devant le comptoir peint, où la marchande étalait ses caramels mous, ses « bêtes de four » (1) et ses pâtes de jujube. Et, devant la montre, les petits pauvres qui, sur le coup de midi, s'en reviennent de la cantine des Sœurs, avec leur bidon rempli de soupe aux pois, auraient fameusement aussi écarquillé les yeux. Pour ceux-là les trésors ordinaires de la vieille Catherine étaient déjà une chose que, seuls, les anges du Paradis et les enfants des riches peuvent se payer. Enfin il n'y en a pas pour tout le monde, et c'est ce qu'il y a de plus pénible.

Rien que de se représenter les visages pâles et les nez rouges des petits malheureux, regardant les carrés de sucre rose ou blanc empilés sur les assiettes de faïence, Will sentait les larmes lui monter aux yeux. Car il n'était pas égoïste. Il partageait toujours ses boules de « séhu » ou ses caramels au beurre avec ses amis Flûte et Désiré Piédéchaux.

(1) Bonbons d'une couleur brune.

Petit Will.

Cependant la forêt ne cessait pas de l'émerveiller.

Désirait-il se reposer ? Il n'avait qu'à s'étendre sur le gazon. Et, au-dessus de lui, des arbres magnifiques laissaient pendre toute espèce de fruits, et principalement des fruits confits.

Le feuillage des arbres était très bon à manger. Il avait le goût de l'angélique.

Parfois il venait, on ne sait d'où, un petit vent tiède, plus doux que l'haleine d'un sylphe.

Alors toute la forêt sentait bon le miel.

Les arbres bruissaient. Et comme, de-ci de-là, de mignonnes clochettes étaient attachées aux rameaux, habillés de papier d'étain, cela faisait la plus ravissante musique qu'il fût possible d'imaginer.

Il arrivait que Will brusquement reçût une tranche de melon ou bien un abricot sur le bout du nez.

Pouf !

Will voyait mille chandelles, mais il n'aurait eu garde de se plaindre. Dame ! Jamais il ne s'était douté qu'il existât une aussi belle forêt sur la terre. Et voilà qu'il se promenait dedans, qu'il jouait sur ses pelouses, et qu'il pouvait y manger tous les arbres et toutes les fleurs qui lui plaisaient !

Justement il était occupé à lécher la base d'une colline de méringue, quand, soudain, au-dessus de sa tête, une crécelle grinça.

D'un bond il se dressa debout.

Au sommet de la colline, un nain contrefait, vêtu d'un costume mi-partie jaune et vert, l'observait d'un œil narquois.

Ce personnage bizarre était coiffé d'un bonnet aux couleurs de sa casaque et, par-dessus, orné de grelots d'argent.

De la main droite il agitait la crécelle dont le bruit avait fait sursauter Will. La main gauche brandissait une

marotte, terminée par une tête de polichinelle en ivoire.

— Qui t'a donné la permission de pénétrer dans la Forêt bleue, royaume de ma maîtresse Rayon-de-Mai? cria le gnome d'une voix aigre, en étendant vers Will sa marotte à tête de polichinelle.

— Je ne sais pas, répondit Will tout honteux. C'était joli. Je suis entré. Il baissa la tête.

— Ah! ah! ricana le bouffon. Tu t'imagines qu'il suffit de trouver un château joli, un domaine adorable, une forêt merveilleuse pour être autorisé, du même coup, à entrer et à y jouer? Tu es bien audacieux!

— Je n'ai rien fait de mal, dit Will, en tremblant.

— Nic, fit une voix plus douce encore et plus argentine que celle de maman Laurier, laisse donc ce petit garçon. Tu vois bien qu'il n'est pas méchant. N'est-ce pas que tu es sage, mon ami?

— Oui, Madame, souffla timidement Will.

Une main se posa sur son front. Alors il n'eut plus peur. Il leva la tête et découvrit une fée.

C'était une fort jolie personne, habillée de satin blanc, sous une sorte de pluvial de velours rouge, à collet d'hermine. Ses cheveux dénoués flottaient sur ses épaules. Sûrement c'était une reine fée, car elle portait un diadème d'or, serti de pierres précieuses qui jetaient mille feux.

Rien de plus rassurant que son maintien noble et que sa grâce parfaite. Les belles personnes ont rarement un mauvais naturel.

Will voyait bien aux yeux bleus de la fée qu'elle ne lui voulait point de mal.

Sur l'injonction de sa maîtresse, le fou cessa d'importuner Will. Il décroisa ses jambes cagneuses et s'éloigna, en sautillant, non sans avoir lancé au petit garçon un regard sarcastique et pétillant de malice.

Il fit aussi un pied de nez à la reine; heureusement pour lui, elle lui tournait le dos.

Dès que Nic se fut éloigné, Will, que la dernière impertinence du nain avait fait rougir jusque derrière les oreilles, se sentit mieux à l'aise.

— Oh! Madame la fée, fit-il en joignant les mains, pardonnez-moi. Je ne savais pas qu'il était défendu d'entrer dans la belle forêt. Et j'ai mangé du melon confit et aussi deux branches d'arbre. Et l'une était en sucre d'orge de framboise.

— Ce n'est rien, dit la fée. Il ne faut pas t'effrayer des sottises de mon fou. Il est plus espiègle que malin et, sans doute, ne voulait-il que t'éprouver. Comment te nommes-tu?

— Je suis, dit Will, le petit Will Laurier, de la petite rue des Sabôts, auprès l'Hôtel de ville.

— Je te connais, dit la fée. Tu as aussi habité dans la rue des Francs-Archers?

— Oui, Madame la fée. Mais nous avons dû déloger, parce que mon papa est mort dans le grand incendie de la fabrique de jouets de MM. Aulard frères, sur le quai du Canal.

— C'est une triste histoire, soupira la fée. J'en ai entendu parler. Ecoute, ajouta-t-elle après un temps, j'ai dit un mot pour toi à Monsieur Saint Nicolas.

— Maman m'a prévenu, répondit vivement Will, en secouant la tête, que Monsieur Saint Nicolas ne passerait probablement pas cette année-ci chez nous. Mia n'aura rien, et c'est ça qui est le plus dommage.

— Tu te trompes, Will, assura la fée de sa charmante voix d'or limpide. Monsieur Saint Nicolas m'a dit au contraire qu'il avait pensé à toi.

— Oh! Madame la fée!

— C'est comme je te dis. Il viendra par la cheminée. Et derrière lui trottera l'âne avec le bât.

— Je suis bien fâché, sanglota Will. Je ne comptais plus sur ça, et j'ai oublié de mettre mon panier avec des carottes et des choux. Monsieur Saint Nicolas ne sera pas content, ni l'âne non plus.

— Bah! fit la fée. L'âne aura tant mangé de carottes et de pelures de pommes de terre ailleurs qu'il n'aura plus faim. Autre chose: Moi aussi je veux te donner un cadeau. Tu me plais beaucoup. Tu aimes bien ta maman et ta petite sœur. Tu prends grand soin de tes habits, car tu sais que ta maman n'est pas riche et qu'il faut être économe, dès lors qu'elle est seule pour vous élever et pour vous nourrir.

— Oui, dit petit Will.

— Tout ça me fait plaisir, continua la fée. Aussi j'ai résolu de te récompenser. Parle, que veux-tu?

— Je n'ai besoin de rien, dit Will. Mais si vous pouviez me faire voir mon papa dans la maison du bon Dieu, je prierais pour vous tous les jours de ma vie. Oh! Madame la fée, faites-moi voir mon papa chéri, s'il vous plaît! Je resterai bien tranquille dans un coin, si petit, si petit, que personne ne me verra. Je lui dirai, à lui tout seul, que maman a beaucoup de chagrin depuis qu'il est parti au ciel... et qu'elle pleure chaque jour, et moi aussi, Madame la fée..., et qu'il serait bien gentil s'il voulait revenir seulement une fois, pour dire bonjour..., rien qu'une fois... Oh! Madame la fée, faites que je puisse revoir mon papa, dites?

— Will, dit la fée.

Il sentit qu'elle le soulevait en l'air et, ensuite, qu'elle le pressait sur son cœur et le couvrait de caresses.

La peau de ses joues était du véritable velours, et elle embaumait le foin coupé, comme le sachet qui était entre les mouchoirs de maman, dans le tiroir du lavabo.

— Brave, brave petit Will, répétait-elle avec émotion. Ses yeux bleus étaient humides et brillaient d'un éclat extraordinaire.

Après avoir bien baisé Will, la fée le déposa à terre et, s'agenouillant, fit une courte prière.

A mesure qu'elle priait, Will la voyait se dissoudre peu à peu.

C'était très comique.

En même temps s'effaçaient les arbres, s'évanouissaient les buissons, s'aplanissaient les collines.

Will se sentait monter, monter.

Autour de lui roulaient de gros nuages blancs, pareils à de la ouate.

Il y en avait où le soleil se jouait, comme à travers les bulles de savon que Will faisait, le dimanche après-midi, avec une pipe de terre d'unecens.

Et puis on entendait une divine musique.

Certainement vous n'en avez jamais entendu comme ça.

C'était tout violon et flûte, mais si doux, si doux qu'on aurait dit d'un murmure d'harmonica, d'un souffle de brise entre des baguettes de cristal.

Et voilà que des voix argentines se mettaient à chanter un chœur délicieux.

Will avait déjà entendu chanter les petites filles en blanc, au jubé de la cathédrale, le jour de la Sainte-Marie:

J'irai la voir un jour
Sur le cœur de ma mère:
Au ciel, au ciel, au ciel!!!
J'irai la voir un jour.

Mais ceci était plus beau que tout. Oh! oui.

Et les paroles étaient comme dans la chanson du clairon Hantje Sperre:

Dans le Paradis lumineux
Saint Pierre jouait de la flûte,
Saint Jean jouait du basson,
Le bon Dieu battait la mesure,
Et les chérubins joyeux
Chantaient tire-lire-lire,
Chantaient tire-lire-la.

D'un coup la musique et le chœur cessèrent.

Will se vit au milieu d'une pelouse, devant un magnifique château, dans le genre de celui de M. le baron van Pede.

Un monsieur était accoudé au balcon.

Une grande barbe de fils d'argent s'étalait sur sa poitrine.

Il sourit à Will, et lui fit signe de monter auprès de lui.

Soudain Will se mit à courir.

Sur le perron du château, un personnage venait d'apparaître.

Will avait reconnu son père.

Comme au temps où il vivait dans la maison de la rue des Francs-Archers, numéro douze, papa Laurier tendait les bras à son petit garçon pour le faire sauter.

Il portait exactement le même costume de pompier avec lequel, le soir du grand incendie, Will l'avait vu s'en aller.

— Papa, papa, criait Will.

Des larmes de joie lui coulaient sur les joues.

Le monsieur avec la grande barbe de fils d'argent souriait toujours.

Mais pourquoi la distance qui séparait Will de son père ne diminuait-elle point?

Il lui semblait au contraire que, plus il courait, plus elle s'accroissait. Le magnifique château devenait une minuscule cabane. Le monsieur avait disparu. Papa Laurier n'était pas plus haut qu'une marionnette d'un décime.

Alors Will se sentit devenir triste, oh! triste à mourir.

— Papa, papa, cria-t-il désespérément. Nous n'habitons plus l'arsenal... Autrefois il faisait si gai..., nous étions si contents! Reviens chez nous, papa... Reviens chez nous...

Et l'écho répondait: Chez nous, chez nous...

Mais les lignes se brouillèrent. Une nuit descendit et Will tomba la face contre terre.

X

Songe et réalité

Un rayon terne obliquement pénétrait dans la mansarde par la tabatière. Il se manifestait par une grosse colonne lumineuse, rayée longitudinalement de plusieurs bandes sombres parallèles.

Dans cette colonne, comme sur les marches d'un escalier, des millions de corpuscules aériens dansaient.

— Comment, s'étonna Will, déjà le matin!

Il ne se rendait pas bien compte de l'endroit où il était. Pourtant, après s'être frotté plusieurs fois les yeux avec

la plus grande énergie, il constata qu'il se trouvait, le plus prosaïquement du monde, dans son lit.

La belle forêt radieuse, la fée Rayon-de-Mai, le vilain gnome Nic, tout cela avait disparu.

Au lieu des ombrages ravissants et des roses innombrables du Paradis, Will, brutalement ramené à la réalité, de nouveau considérait les maussades murs noirs de la soupente où il dormait. Il revoyait les gros chevrons sailants, le coin ténébreux où, sur le couvercle du coffre de soldat de papa Lau-

rier, s'amoncelaient quantité de brochures et de livraisons de romans populaires.

Il y avait de quoi désespérer.

Will n'avait fait que rêver et, à ce propos, il se dit, non sans une confusion extrême, qu'il avait cédé au sommeil, alors qu'il s'était promis de guetter, derrière les barreaux de fer de sa couchette, la survenue de Monseigneur Saint Nicolas et de son âne.

— Mais c'est vrai, songea-t-il, en secouant tristement la tête, Maman m'a prévenu. Il n'y aura rien pour moi ni pour ma petite sœur.

Cependant son cœur se mettait à battre plus fort.

— Si pourtant saint Nicolas avait eu une bonne idée. S'il avait pris l'humble maison de la ruelle des Sabots pour un hôtel du quartier neuf?

Bien vite Will rejeta les couvertures et se leva.

Il faisait très obscur encore dans la mansarde. Autour de la coulée grise qui tombait en biais de la tabatière, l'ombre, vers les angles, s'épaississait. Le relief des objets situés dans le rayon de la colonne de clarté en ressortait d'autant mieux. Soudain, sur la crédence carrée placée en dessous de la fenêtre, entre la penderie et le premier chevron, un reflet d'étain attira l'attention de Will.

Sans prendre la peine d'enfiler ses bas, il courut à la petite table.

Ce qu'il vit dessus le laissa béant de surprise et d'admiration.

D'abord il y avait un fusil, aussi joli que celui des soldats. Et la crosse en était brune et sentait bon le vernis neuf, tandis que le canon, en nickel, luisait comme un miroir. Une cible, montée sur un rectangle de bois peint en vert clair, accompagnait cette arme magnifique. Deux rouleaux de boîtes d'amorces complétaient le jeu.

Will n'en croyait pas ses yeux.

Mais ce n'était pas tout.

Entre deux assiettes couvertes de spikelaus et d'oranges, il y avait un paquet enveloppé de papier jaune.

Cela ressemblait fort à une boîte. Mais quelle boîte? Le petit garçon ne s'en faisait aucune idée. Il était tellement ému, ému, qu'il mit environ cinq bonnes minutes à déplier l'emballage du paquet.

Il faut dire que le froid y était pour quelque chose. Cet imprudent de Will, malgré la température sibérienne, était resté pieds nus et en robe de chambre. Même deux ou trois fois il fut obligé de souffler sur ses doigts, raidis par l'onglée.

Il ne put réprimer un cri d'émerveillement en découvrant une splendide pochette de couleurs à l'aquarelle. Et il n'y manquait rien, non: ni les différentes couleurs, ni les godets, ni les pinceaux, ni tout.

Le ravissement de Will était inexprimable.

Il restait là, muet, se tenant les mains, avec son petit cœur qui doucement fondait dans sa poitrine. Il était à ce point perdu dans son extase qu'il n'entendit pas s'ouvrir la porte.

Maman apparaissait, suivie par Mia, trébuchant sur ses jambettes en bas rouges, la tête ébouriffée, et serrant contre elle, de toutes ses forces, une poupée certainement aussi grande qu'elle.

— Eh bien! eh bien! Will, s'écria maman Laurier, en feignant l'étonnement, pourquoi t'es-tu levé? Tu vas prendre froid, malheureux! Habille-toi vite! Tiens, ajouta-t-elle, saint Nicolas n'a donc pas pu passer par notre ville sans te rendre visite?

— Maman, fit Will, en courant à elle, les bras tendus, saint Nicolas est bon et moi je t'aimerai toujours...

— Rrr! Rrr! dit aussi Mia, de sa drôle de voix, qui vibrait comme la corde d'un violon, à l'orchestre de Guignol.

— Mes chéris ! balbutia la veuve. Ses lèvres se mirent à trembler. De grosses larmes jaillirent de ses yeux.

— Ne pleure pas, maman ! supplia Will. Il se jeta dans les bras de sa mère. Et voilà que Mia voulait aussi venir sur son cœur. Elle avait jeté sans pitié sa poupée par terre. Ses menottes, avec leur fossette à chaque attache de doigt, s'accrochaient à la pauvre robe de laine grise que portait maman Laurier.

— Mam... mam..., implorait-elle.

— Oh ! Poucette, fleur, petit oiseau de mon âme, fit maman Laurier, dans un sanglot.

Et Mia eut aussi sa part de baisers passionnés.

Mais Will savait bien qu'elle était trop petite pour apprécier la douceur de ces caresses.

Il aurait tant, tant voulu lui faire comprendre quel trésor de bonté c'était que leur maman, et combien il fallait l'aimer, à cause de cela et à cause de beaucoup d'autres choses encore, qu'il sentait dans le fond du cœur, oh ! oui, mais qu'il ne pouvait pas exprimer, que jamais sans doute il n'aurait pu exprimer.

C'était tout. C'étaient sa grâce et sa douceur infinies ; c'étaient ses caresses et son sourire ; c'était surtout ce don, ce don adorable de toute son âme et de tout son cœur, comme si maman Laurier n'avait été placée en ce monde que pour être celle qui se donne et qui aime, que pour être divinement et simplement une mère.

Oh ! chère maman Laurier, douce et secourable Notre-Dame aux Fleurs, pourquoi vous en êtes-vous allée de cette terre, de cette terre d'exil, où votre visage rayonnant était comme le reflet des paradis perdus ?

Pourquoi faut-il perdre ceux que l'on aime ! Mon Dieu, il était si paisible, si joyeux, si frémissant de lumière et d'amour le pauvre intérieur

de Flandre, que transfigurait la présence de celle qui apprit à petit Will à conserver haute, et claire, et droite, au milieu des tourments et malgré le doute, la flamme d'espérance et de pitié puisée au foyer saint du Golgotha ! C'est pourtant notre destinée qu'il faille se chercher en s'étant trouvés, qu'il faille se quitter pour toujours, quand rien n'a été dit encore, quand tout restait à concevoir et à accomplir, quand il restait tant de larmes à payer, tant de fautes à pardonner ! Ah ! ce sont des déchirements au-dessus des forces de celui qui a conscience de cette nuit d'épouvante et d'ignorance, de cette solitude d'égoïsme et de férocité animale qui s'étend autour de l'oasis créée par notre savoir !

Un homme qui, dans son humilité, a connu ces déchirements, un homme qui peut-être les connaît encore, c'est Willem Laurier. Oui, le pauvre Willem Laurier, comptable depuis vingt-cinq ans de la maison Lyon, Pellegrin et Cie, soieries en gros. S'il ignorait cette détresse morale, commune à tous ceux à qui l'expérience de la vie n'a point fourni de raisons spécieuses pour définir ses buts et admirer ses inconséquences, pourquoi, chère maman Laurier, oh ! pourquoi, chaque matin monterait vers vous sa prière ?

C'est qu'il se souvient, dans cette société humaine, énigmatique et contradictoire comme les forces dont les courants la bouleversent, au milieu de cette forêt de théories et de systèmes où, pour ne point s'égarer, le sage demeure au pied de l'arbre que lui-même planta, c'est qu'il se souvient, Willem Laurier, du premier âge, de ces jours bénis, où l'amour d'une mère suffisait aux multiples besoins de l'esprit et du cœur. N'était-elle pas la certitude au bout des inquiétudes naissantes ? Quelque chose comme un dieu, sous l'égide de qui l'âme se rassure et jouit librement du soleil et de l'air ?

Que de fois, quand la beauté de l'heure lui laisse néanmoins le souci de qui n'en peut jouir, quand il songe aux terres infécondes, à la damnation des esclaves, aux campagnes où l'été fait mûrir des glaives quand il manque du pain, que de fois alors, oh! maman Laurier, votre Will voudrait s'évader de la pleine conscience, pour retrouver sur votre sein le bonheur complet des années où l'on ne pense point!

Mais c'est fini. La route devant lui s'étend, unie et sans ombrage. De chaque côté il n'y a que misère et douleur; des milliers d'êtres humains souffrent et donnent le jour à des mil-

liers d'êtres humains qui souffriront comme eux, quelquefois même sans une plainte. Et je vous jure, maman Laurier, que la plus grande peine de votre garçon c'est de ne rien pouvoir, c'est d'être si peu! Les satisfactions personnelles ne l'ont jamais rendu sourd ni aveugle, Willem Laurier. Il voit trop clair, il entend trop bien.

Dites, avant le néant qui nous guette, lueurs d'un jour que nous sommes dans cette nuit sans issue, ne sera-t-il donc jamais possible à ceux qui peuvent et qui sont quelque chose de faire en sorte que le parfum des fleurs puisse réjouir indistinctement tous les hommes?

FIN

CONTES

La Miraculeuse Aventure de Doortje Zilvercroon et de Faas van Thulden

I

Il était une fois une petite fille nommée Doortje Zilvercroon, qui habitait avec ses parents un chalet en bois peint, dans la rue de l'Agneau-Frisé, à Distelmonde, en Zélande. C'était un amour de petite fille, Doortje Zilvercroon ! Sans doute son corps et ses jambes étaient des sacs de toile bise, cousus de gros fil blanc et bourrés de son. Mais Doortje avait les plus beaux bras du monde. Ils étaient en porcelaine. En vain l'on aurait cherché en Zélande de plus jolies mains potelées que les siennes. Et sa tête était en biscuit rose. Sur son crâne étaient soigneusement collés ses cheveux de filasse blonde. Ses sourcils d'ébène, tracés au pinceau, formaient des arcs réguliers par-dessus ses grands yeux gris. Sa bouche était en corail et ses dents, menues mais éblouissantes, y étaient disposées comme des perles fines dans un écrin. Le papa de Doortje était acrobate au Palais de Cristal de Distelmonde, sur le Marché du Vendredi, en face le Beffroi. En hiver comme en été, il était vêtu d'un magnifique maillot de satin, couleur de bluet. Il portait aussi des escarpins argentés et, bouffant autour de sa tête crépue, une fraise de gaze rose, pailletée, plus légère qu'un duvet de cygne et toute bruissante. Le jour, papa Zilvercroon jouait avec Doortje. Il la faisait sauter sur ses genoux, imitant le cocorico du coq, le jappement du chien et le beuglement des bêtes bovines. Il gonflait comiquement les joues

et puis soufflait, le corps en cerceau et les moustaches hérissées, comme un chat effrayé, ou bien, se jetant à quatre pattes sur le tapis, renâclait et s'ébrouait, tel un poulain lâché dans la prairie. Le soir, sur les huit heures, après avoir mangé du spikeloos et bu du chocolat, papa Zilvercroon, par-dessus son maillot couleur de bluet, endossait un paletot mastic et se rendait à la représentation. Il arrivait que Mme Zilvercroon et Doortje l'accompagnaient. Le Palais de Cristal était bondé. En bas, dans les stalles et dans les loges, trônaient les notables de Distelmonde : M. le bourgmestre Suikerbelle et Mme Suikerbelle ; M. le premier échevin Schonck et sa comère, la redondante Truitje Schonck, pareille à une mère Gigogne, au milieu de ses dix enfants, cinq filles et cinq garçons, vêtus pareillement. A côté de M. le général Pinck, en grande tenue, ses décorations épinglées sur son dolman de drap rouge, flambant neuf, minaudait la vieille douairière Tick van Luilekkerland, aussi sèche qu'un cotret, sous sa somptueuse robe de velours vert. Plus haut étaient assis les commerçants, les rentiers et les bourgeois de la ville. Surtout l'on remarquait M. et Mme Pypeke, les opulents marchands de tabac à priser, à l'enseigne du *Malais d'Atchin*, rue des Anges Musiciens, et M. Piet Zapneus, à la face poupine, le gros brasseur du Marché au Lait Battu. Enfin, tout ce que Distelmonde comptait de gens huppés ou notoires se trouvaient réunis au Palais de Cristal. Et, dans les

ténèbres, sous les combles, l'amphithéâtre regorgeait de la plèbe: marins, portefaix, tisserands.

Une musique criarde de diapasons, de boîtes à musique, d'harmonicas, de cymbales et de tambourins partait de l'orchestre, au-dessus de l'entrée des écuries.

Tout à coup, dans un flot de lumière électrique, un homme, en maillot couleur de bluet, surgissait, bondissait. Il faisait trois culbutes, atteignait le centre de la piste, pirouettait. Les applaudissements éclataient et Jonas Zilvercroon, la main sur le cœur, s'inclinait gracieusement, un sourire figé sur les lèvres. Aussitôt les exercices commençaient: trapèze, voltige sur le fil d'acier, sauts périlleux. Doortje, d'admiration et d'effroi, retenait son souffle. Il semblait bien que papa Zilvercroon ne travaillât que pour elle. Ses yeux toujours étaient fixés sur ceux de sa petite fille. Et il allait, allait... Son balancier lourd aux mains, il glissait sur la corde, plus léger qu'un sylphe. A la fin c'était Doortje qui donnait le signal des bravos et quand, essouffé, les pommettes rouges à peine, son éternel sourire figé sur les lèvres, Jonas Zilvercroon remerciait le public, la joie de ses yeux et l'allégresse de son âme montaient vers Doortje, dans un baiser.

Hélas! Seigneur mon Dieu, un soir Doortje n'était pas là et Jonas manqua le trapèze. Il bondit par-delà le filet, rebondit sur le bord en velours rouge de la piste, et vint se casser en deux, toujours souriant, aux pieds de M. le général Pinck et de Mme la douairière Tick van Luilekkerland.

II

Ce fut le premier gros chagrin de Doortje. Et ses joues de framboise déteignirent un peu, à cause des larmes

chaudes qui coulèrent dessus. Sainte Vierge! On a beau n'être qu'une poupée, on sait ce qu'il y a de pénible et de décevant dans la vie, allez! Auprès du poêle, sur sa planchette à roulettes, Tommy, l'épagneul couleur feu regardait Doortje avec affliction. Il avait l'air de dire: « Maîtresse Doortje, je » vous plains de tout mon cœur. Papa » Zilvercroon était un brave homme. » Si tout le monde lui ressemblait, la » terre serait un paradis pour les pe- » tites filles et les petits chiens. »

Il se fit qu'un jour Mme Doka Zilvercroon songea à se remarier. Doortje n'aimait pas beaucoup sa mère. Mme Zilvercroon était une fort belle et fort imposante personne, entièrement en biscuit. Elle portait des robes à falbalas, des mules de cuir mordoré, des bas de soie à jour et, sur ses cheveux d'un roux ardent, un énorme chapeau de paille d'Italie, garni de plumes d'autruche noires. Jamais Doortje ne l'avait vue pleurer. Mme Zilvercroon passait plus de temps à peigner et à natter ses fins cheveux d'or, à s'oindre le visage de plusieurs sortes de pommades parfumées, à essayer des robes et des corsets neufs, qu'à s'occuper de sa cuisine, de Doortje et de Tommy. Dieu sait pourtant qu'elle avait un beau poêle-cuisinière, à garnitures de nickel reluisantes! A des clous, au-dessus, étaient accrochées les casseroles; et il y en avait en cuivre et il y en avait en fer battu. Dans l'armoire en chêne de Hongrie s'étagaient les services de table en faïence de Delft. Ah! si Mme Doka Zilvercroon avait voulu! Il ne lui aurait rien coûté de faire, comme Mme Bloedzuiper, la femme du boucher, de croustillantes crêpes dorées, des chaussons aux pommes ou bien des gaufres à la vanille. C'est Doortje et Tommy qui auraient été contents! Mais voilà! Mme Doka Zilvercroon n'aimait pas à se déranger. Elle préférait rester des

heures entières assise sur la banquette de velours marron, à regarder par la fenêtre passer le monde dans la rue.

III

Pourquoi elle s'y tenait chaque jour un si long temps, les voisins le surent bientôt. Un après-dîner un grand escogriffe efflanqué, qui était bossu par devant et par derrière, entra dans le chalet peint de la rue de l'Agneau-Frisé. Et Mme Doka Zilvercroon dit : « C'est M. Schelm, le secrétaire de M. » le docteur Zaber, député aux Etats- » Généraux. Faites la révérence à M. » Schelm, Doortje. Il faudra le respect, car M. Schelm est ton nouveau » papa. »

M. Schelm fit une grimace atroce, qui fendit sa bouche énorme jusqu'à ses oreilles, violettes et velues, larges comme des cuillers à pot. Il baisa Doortje sur les deux joues, et lui présenta un gentil petit garçon, vêtu de blanc des pieds à la tête. C'était un pierrot. Son visage enfariné était illuminé par des yeux noirs, veloutés et profonds. Leurs regards étaient pleins d'intelligence mais aussi de douleur.

— Juffer Doortje, dit M. Schelm en ricanant, ce garnement est mon neveu que j'ai recueilli. Il se nomme Faas van Thulden. Vous pouvez jouer ensemble, mais je vous préviens que je n'aime ni le bruit ni les disputes.

Tout de suite Doortje détestait M. Schelm. Il avait une voix susurrante et enchifrenée, des yeux vairons et bigles qui constamment semblaient fixer une mouche sur le bout de son nez charnu, pareil à l'aubergine. Entre ce nez et son menton M. Schelm aurait pu casser des noisettes, tant ils étaient crochus. Et il se pavanait dans un pourpoint de soie cramoisie, à boutons de cuivre et à manches jaunes. Et sa bosse de devant regardait les pavés, et sa bosse de derrière les nuages. Au

bout de chacune tintait une clochette d'argent. M. Schelm couvrait ses jambes cagneuses de bas de soie bleus, à raies horizontales blanches, et ses pieds étaient chaussés de sabots dorés. Sur le sabot droit moussait un chou de gaze mauve; sur le sabot gauche, un chou de gaze verte.

— Seigneur! qu'il est laid, se disait Doortje. Comment maman a-t-elle pu épouser un aussi vilain mari? Et Doortje s'attristait, car elle songeait à son vrai papa, l'acrobate Jonas Zilvercroon, qui maintenant dormait, complètement oublié, sous sa croix de bois de sapin, dans le cimetière de Distelmonde.

Bien sûr M. Schelm n'était ni un bel homme ni un bon homme. Mais il possédait, serrés dans un coffre, dix sacs de bons doubles-florins de Hollande. De plus, il était agent électoral. Quand il poussait de sa main verruqueuse la porte vitrée d'une *koffiehuis* (1) sur la Grand'-Place, un grand silence se faisait aussitôt. Aux petites tables chacun se levait et, pour mieux lui marquer leur déférence, les rentiers pansus, pareils à des pots à tabac, retiraient de leur bouche leur longue pipe de Gouda.

IV

Doortje, Faas et Tommy faisaient un vrai ménage de bons amis. Tommy jappait, lançait en l'air, puis rattrapait sa balle de caoutchouc rouge, toute déchiquetée. Doortje et Faas jouaient à cligne-musette, à colin-maillard, à boutique. Et Faas était le petit mari et Doortje la petite femme.

Mais voilà que M. Schelm rentrait, de fort méchante humeur, car il avait bu trop de curaçao. Et tout à coup il se mettait à taper à tort et à travers sur la maison de Doortje, de Faas et de Tommy, criant qu'on le dérangeait,

(1) Café en Zélande.

qu'on salissait le salon. Quelquefois, les coups de bâton s'égarèrent et pleuvaient dru sur le dos de Faas. Alors Doortje pleurait et Tommy aboyait. Et Mme Schelm prenait toujours le parti de M. Schelm contre Doortje, Faas et Tommy.

V

Il arriva qu'un soir M. Schelm, qui, encore une fois, était ivre, frappa si cruellement Faas avec sa grosse canne jaune en tire-bouchon que le pauvre enfant tomba raide sur le plancher et s'évanouit. Doortje éperdument sanglotait et Tommy, de colère, s'étranglait à japper. M. Schelm lança un coup de pied dans les reins de Tommy, qui s'enfuit en hurlant, et Mme Schelm gifla Doortje sur les deux joues. Après ce bel exploit, les deux époux sortirent bras dessus, bras dessous, et allèrent boire du kummel à l'*Ane qui rue*, sur le quai des Récollets.

— Non, non, se répétait Doortje avec force, il ne se peut pas que je reste plus longtemps dans cette laide maison, chez ces vilaines gens. Pourquoi maman me bat-elle? La maman de Tommy ne l'a jamais mordu pourtant. Est-ce que, par hasard, les mamans des petites filles seraient plus méchantes que les mamans des petits chiens?

C'était là pour Doortje un mystère insondable. Elle s'approcha de Faas. Il était toujours étendu par terre, aussi rigide qu'un cadavre. A la clarté de la lampe sa figure pâle semblait avoir blémi encore, et les larmes, en eoulant sur ses joues, avaient tracé dans la farine qui les poudrait deux longs ruisseaux roses.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! disait Doortje en se lamentant, voilà que Faas est mort. M. Schelm est un grand sacripant. Que vais-je devenir?

Elle se pencha sur Faas et, deux ou trois fois, dit à voix basse : Faas ! Faas ! Et sa voix tremblait d'émotion, d'angoisse et de tendresse ; et, tout de même, à la fin Faas se réveilla. Il se mit sur son séant et regarda autour de lui, les yeux effarés.

— Faas, dit Doortje en prenant la main de son ami, M. Schelm a le cœur plus noir que celui de Woltje, le valet du bourreau, de jaune toujours vêtu. Viens avec moi. J'ai lu dans mon livre d'images qu'il est une île, bien loin d'ici, où les petits enfants sages sont heureux, et où l'on n'a qu'à se baisser pour ramasser des marrons glacés et du melon confit.

— Oui, dit Faas. Et, encore une fois, il se mit à sangloter. Mais Doortje l'embrassa bien fort et Faas sourit au milieu de ses larmes. Doortje l'aida à se dresser debout. Elle appela Tommy, mit la balle de caoutchouc rouge toute déchiquetée dans une des poches de son tablier à carreaux rouges et blancs, puis, suivie de l'épaigneul qui d'aise gambadait, sortit du chalet noir, au bras de Faas.

VI

Les rues étaient sombres et désertes. De-ci de-là, les réverbères jetaient une clarté pâle et clignotante autour de quoi tremblait un halo livide. La tourmente faisait rage, chassant devant elle des tourbillons de neige. Et la ville de Distelmonde était roulée dans son manteau d'hermine comme un mort dans son linceul.

— J'ai peur, disait Faas. Instinctivement il se serrait contre Doortje. De fait, la nuit n'était point rassurante. A cette heure tardive, les maisons étaient hermétiquement closes. A peine si, par endroits, une fenêtre lui-sait, comme un œil de chat dans l'ombre. « Seigneur Jésus, priait avec fer-

veur Doortje, dont les dents s'entrechoquaient de frayeur et de froid, Seigneur Jésus, ayez pitié de nous, venez à notre secours. Sauvez-nous des griffes du cruel M. Schelm et, pour vous marquer notre gratitude, nous promettons de vous faire bâtir une belle chapelle en massepain et en fondant, dans l'île où vous aurez daigné nous transporter.» Et Doortje de la sorte implorait le bon Dieu, parce qu'à chaque instant elle appréhendait qu'au coin d'une rue tout à coup ne surgît M. Schelm, exécutant d'horribles moulins avec son rondin en tire-bouchon.

Les enfants étaient parvenus au canal au Sucre. Et voilà que l'eau n'était même pas gelée. Il était donc impossible de gagner l'autre rive, où commençait la campagne. Il fallait marcher pendant dix bonnes minutes pour atteindre la porte de Santhoven, où il y avait un pont. Mais à quoi bon? Cette porte était fermée.

Doortje et Faas désespéraient quand, soudain, un ronflement sonore se fit entendre. Ils levèrent la tête et virent planer au-dessus d'eux une masse sombre, qui semblait être un grand oiseau de nuit. C'était un monoplan. Il atterrit, plus léger et plus gracieux qu'une libellule. Un bel homme, au teint basané, qui portait une robe de soie écarlate, fourrée d'hermine, des babouches et un turban, descendit de l'appareil. Il s'avança vers les enfants qui l'admiraient bouche bée et leur dit :

— Bonsoir, Juffer Doortje Zilvercroon et vous, Mijnheer Faas van Thulden. Je suis le prince Matapolan. Je vais, si vous le permettez, vous emmener dans mon île sur mon oiseau artificiel.

— Je veux bien, dit Faas. Et Doortje demanda :

— Est-ce que Tommy pourra nous accompagner?

— Certainement, répondit le bel homme au turban.

Il donna l'ordre à son chauffeur, un petit Chinois aux yeux fendus, qui avait les cheveux en queue de rat, de verser un bidon d'essence dans le réservoir du moteur. Celui-ci se mit à ronfler et le monoplan à trépider.

En ce moment un tumulte effroyable retentit à l'entrée de la ruelle des Harengs-Saurs, qui débouchait sur le canal au Sucre. Et l'on vit accourir, de toute la vitesse de ses jambes cagneuses, un long drôle dégingandé, bossu par devant et par derrière. C'était Mijnheer Schelm. Il était en nage. Son bicorne noir à clochettes d'argent était posé de travers sur sa grosse perruque rousse. Ses deux bosses sautaient frénétiquement. Et l'une battait son ventre et l'autre souffletait ses épaules. Il brandissait sa canne en tire-bouchon d'un air féroce, et, à ses chausses, hoquetait la canaille de Distelmonde, qu'avaient grand-peine à contenir trois gardes-ville en uniforme vert, souliers jaunes et tube noir, commandés par M. le bourgmestre Suikerbelle, M. le premier échevin Schonck et M. le chef du protocole Wagner.

— Au voleur ! hurlait Mijnheer Schelm. Et il désignait à la foule l'enchanteur, déjà installé dans sa machine volante avec Faas, Doortje et Tommy.

— Ach ! sanglota Faas, sur le point de défaillir, nous sommes perdus.

— Mijnheer Faas, dit sentencieusement le prince Matapolan, vous êtes plus peureux qu'une poule mouillée. Allez ! dit-il au petit Chinois, qui sauta vivement dans l'appareil, après avoir imprimé quelques tours à l'hélice. Le monoplan, comme un grand faucheur, se mit à courir sur les dalles du quai ; brusquement il s'éleva, et, avant que les assistants fussent revenus de leur ébahissement, il plana, décrivit deux

ou trois cercles, puis, zest! disparut derrière le beffroi de Distelmonde. En bas, Mijnheer Schelm, ivre de rage, prenait à partie le ciel et la terre. Et voilà que, pris d'un accès de folie furieuse, il se mettait à rosser les gardes-ville, les spectateurs, puis MM. Suikerbelle, Schonck et Wagner eux-mêmes.

VII

Après deux jours et deux nuits de voyage, le prince Matapolan, son chauffeur, Doortje, Faas et Tommy arrivèrent à l'île, où les attendaient la princesse Caraco, la femme du prince, entourée d'une imposante suite de chambellans chamarrés et de courtisans poudrés. O merveille! En touchant terre, il sembla à Faas et à

Doortje qu'ils renaissaient sous une autre forme et dans un autre univers. Un sang jeune et pur circulait dans leurs veines. Doortje était devenue une jolie demoiselle en chair et en os, Faas un beau page de cour, à la mine souriante et fleurie. Tommy, débarrassé de sa planchette vernie, comme un fou bondissait et se roulait sur des pelouses, d'un vert d'émeraude pareil à celui des draps de billard. Et les fleurs, non pas de chétives et conventionnelles fleurs de papier peint, mais de vraies fleurs vivantes et parfumées, s'inclinaient au passage de Faas et de Doortje, comme les bons bourgeois d'Amsterdam devant le carrosse doré qui conduit au palais du Dam leur reine Wilhelmine.

A Arthur de Rudder.

Seigneur Polichinelle

I

Seigneur Polichinelle, sire de Puzzle et baron de Loto, a une fille, belle comme l'aurore, frêle comme une fleur.

Toutes les grâces de l'enfance la parent. Sa taille mignonne n'empêche point qu'elle ne soit faite à souhait. Ses yeux sont plus noirs que des myrtilles, trempées d'aiguail. De sa bouche un poète a dit qu'elle est pareille à la framboise. Lorsqu'elle sourit, deux rangées de dents éblouissantes y retiennent le regard.

Viviane a seize ans. Les amours roses et blonds dans son sillage parfumé se jouent.

Son teint, légèrement hâlé, évoque ces figures délicieuses, tirées de la cire vierge par des imagiers consommés dans leur art. Deux touches de vermillon de Provence l'avivent aux joues et aux angles des yeux.

En lui donnant le jour sa mère Gladys mourut.

C'était une esclave mauresque, volée par le sire de Puzzle sur les terres de Monseigneur Arlequin, son puissant rival.

Elle rayonnait d'une beauté merveilleuse et son époux en était si éperdument épris qu'il la tint enfermée, jusqu'à sa mort, dans une tour d'ivoire, dont lui seul possédait la clé.

Des archers se tenaient dissimulés dans le parc, derrière les touffes de roses ou les bosquets de lauriers.

Quiconque approchait de la tour, serviteur imprudent, étranger indiscret, héraut d'armes ou page, sur le champ était occis, à coups de flèches.

La réputation de Gladys s'était étendue au loin.

L'attrait de ses charmes l'emportait sur la crainte du danger que l'on courait à les vouloir considérer de trop près.

Il n'était point de fou téméraire qui, sous les fenêtres grillées du donjon, ne tentât de déjouer la ruse d'un mari jaloux et féroce, et ne reçût la mort en se flattant de l'éviter.

II

La princesse Viviane est triste, triste à mourir.

Et cette tristesse qui la décolore, et fait pencher son buste gracile, comme une fleur saisie par le froid, est en elle depuis l'heure où le monde lui parla.

Qu'est-ce donc qui l'émeut?

Est-ce un rêve trop pur, l'amour, ou bien un de ces désirs qui dévorent l'âme, en l'accablant, et dont l'objet, par sa grandeur, ne laisse plus de contentements terrestres?

Viviane ne sait pas. Viviane souffre.

En vain ses esclaves nubiennes, sous ses yeux, font-elles, entre leurs doigts, ruisseler d'innombrables pierrieres, qui retombent, avec un son musical, en des bassins d'or ciselé.

En vain l'huissier à verge rouge introduit-il, dans la salle des Porcelaines, les juifs levantins qui, l'échine courbée et la face soumise, se disputent l'honneur de montrer leurs trésors: fourrures de la Sibérie, éventails japonais, étoffes de soie brochée où, sur fond de sardoine, des chimères érugineuses se tordent, la gueule flamboyante, un soleil écarlate entre les griffes.

Rien ne peut réveiller le sourire aux lèvres de l'enfant royale.

Au-dessus d'elle flotte un vélum de voile azuré.

Elle est assise dans un siège de marbre sarrancolin.

Accoudée, un doigt replié sous le menton, elle écoute, avec ennui, ses joueurs de hautbois et de flûte, en surcot de brocart mauve, retroussé de vair.

Petit Will.

Ni ses mimes experts, ni ses jongleurs agiles ne la peuvent distraire.

Sur le seuil, entre les colonnes torsées et sous les draperies de pourpre, gambadent, confondus, ses singes à chaînette de cuivre, un nain camard, plusieurs bouffons agitant leur marotte.

Avec colère Viviane les renvoie. Et quand son maître à danser, multipliant les révérences, à petits pas se présente, un rouleau de musique sous le bras, elle lui tourne le dos.

Viviane fuit les hommes.

La vue de son père surtout l'irrite. Je ne sais quoi les sépare, qui les rend étrangers l'un à l'autre.

Mais, le soir, un peu de sang pur pique deux coquelicots aux pommettes pâles de la princesse.

Elle sort, en robe couleur de lune, ses petits pieds glissés en des sandales doublées de satin, une écharpe de gaze violette, pailletée d'argent, enveloppant d'un brouillard féérique son corps pareil à un fuseau.

Viviane, ombre légère, glisse sous les ombrages bleutés du domaine.

Sont-ce donc les frissons des verdurees, dans la tiédeur des nuits, les divins murmures de la forêt où, par moments, s'élèvent les roulades émouvantes du rossignol qui l'attirent?

Ou bien serait-ce l'eau vive qui ruisselle de ce pan de rocher abrupt?

Mais non.

Près de ce mur tapissé de lierre, des heures durant Viviane s'arrête, écartant les branches flexibles, le buste tendu.

Elle est si menue et si mince que personne ne la pourrait surprendre, dans cette attitude d'attente et de curiosité.

Pourtant une ombre se glisse à sa suite, furtive et silencieuse.

Une ombre l'observe, et la guette, et l'épie.

Et cette ombre, à n'en douter point,

voit ce qu'elle voit, entend ce qu'elle entend.

III

C'est un seigneur puissant et redoutable que le sire de Puzzle.

Il a fief et baronnie, et château sur le roc, et bailliage dans la plaine.

Jour et nuit, cent coulevriniers, la mèche allumée, se tiennent derrière les créneaux, auprès des bombardes et des coulevrines, cerclées de fer ainsi que des futailles.

La cour d'honneur est pleine de lansquenets, au pourpoint tailladé, ayant au flanc, dans son fourreau de cuir fauve, la bonne dague florentine qui bat la cuisse nerveuse.

Sous les arceaux, assis devant un tambour à chamade, des pages en affiquets et en rubans jouent aux dés avec des reîtres, debout, le poing sur la hanche, les yeux luisant à l'ombre de la bourguignotte d'acier niellé.

Par les embrasures de son échauquette le veilleur roux surveille la campagne.

Quand passe un convoi de marchands flamands, à califourchon sur leurs gros chevaux blancs ou gris pommelé, il sonne de la trompe.

Alors le sire de Puzzle décroche son espadon de guerre, saisit sa rondache de cuivre, où grimace une tête de Méduse.

En foule ses hommes d'armes se pressent sur ses pas.

Monté sur son genet d'Espagne, à leur tête il fond sur la riche caravane.

Il la pille et ramène prisonniers, pour en tirer bonne rançon de florins, les opulents négociants d'Anvers ou de Rotterdam.

Le nom seul du baron de Loto inspire la terreur.

Il le sait et il en jouit. Mais il vit isolé, sous l'exécration générale, tel un lépreux dans son enclos.

La nuit, seigneur Polichinelle, frémissant de fureur, s'agite sur sa couche.

Des fantômes hantent son insomnie.

Et, quoi qu'il fasse, lui revient la malédiction de la sorcière.

Un soir qu'il rentrait au château, elle avait surgi d'un taillis et, bondissant à la bride de son cheval, avait jeté ces paroles terribles:

— Malheur, malheur à toi, sire de Puzzle! Tes jours sont comptés. Et tu souffriras, comme un damné, éternellement. De blanc et ingambe que tu es, tu deviendras noir et rachitique; et celle qui naquit du sang de Gladys, Viviane aux yeux sombres, mourra, quand tu verras sauter aux marches de ton trône deux mains de vingt ans tenant par les oreilles une tête de cent ans!

IV

Que voit Viviane, entre les branches flexibles?

Le mur tapissé de lierre est un mur d'oubliettes.

A ras du sol bée un soupirail, défendu par d'énormes barreaux de fer.

Par ce soupirail les regards de la princesse royale plongent jusqu'au fond de l'in-pace.

Un vieillard, à barbe blanche, en robe de bure, est attaché, par le milieu du corps, à un pilier verdi de salpêtre.

Un jeune homme, au justaucorps en lambeaux, lui présente à boire et lui sert à manger; et, quand il a bu et mangé, à voix basse lui chante un air de montagne, en s'accompagnant d'une mandore.

Le vieillard en robe de bure est le roi Candore.

Il a cent ans.

Le jeune homme au justaucorps en lambeaux est l'écuyer Lancelot.

Il a vingt ans.

Ce n'est pas sur le vieillard que se posent les yeux de Viviane.

Ils ne peuvent se détacher du bel écuyer qui chante un air de montagne, en s'accompagnant d'une mandore.

Lancelot est grand autant que Viviane est petite, robuste autant qu'elle est frêle, blond autant qu'elle est brune.

Il est jeune, il est fier, il est beau.

Viviane l'aime.

Elle songe au moyen de tirer Candore et Lancelot de leur geôle et, pour avertir l'écuyer de sa présence, elle lui jette son anneau d'or par les barreaux de fer.

V

Scaferlatti, conseiller secret du sire de Puzzle, au petit lever lui fait son rapport.

Cet homme, à la fois noir et blanc, ressemble à l'as de domino.

Il a pour métier d'épier.

Un serpent est moins froid au toucher que ses longues mains crochues, dont les doigts, par instants, s'entrechoquent, en faisant un bruit sec d'osselets.

L'ombre derrière Viviane, la nuit, dans le parc, c'était il signor Scaferlatti, procureur au banc de justice.

Il jubile. Il se frotte les mains et, l'une après l'autre, en fait craquer les jointures.

Il tient la bourse de mille écus promise à qui découvrirait la cause du mal de Viviane.

Car, de même qu'il était jaloux jusqu'au crime de sa femme Gladys, de même seigneur Polichinelle est l'ennemi des pensées de Viviane.

En apprenant l'intérêt qu'elle porte aux deux captifs, il entre dans une colère effroyable.

Candore et Lancelot périront!

VI

Dans la salle du trône, seigneur Polichinelle, sire de Puzzle et baron

de Loto, se tient debout sous un dais de sinople, rayé de bandes blanches.

Son corps difforme est serré dans un corset d'acier noir.

Son visage poudré, au front bas, strié de rides irrégulières, aux yeux louches et vairons, au nez en bec de poulet, à la bouche tordue, au menton en sabot, atrocement grimace au-dessus d'une fraise de tulle cramoisi.

Ses mains, en gants de velours à crispin, nonchalamment jouent avec un sceptre d'ivoire.

Sur la première marche du trône, impassible idole d'ébène, un nègre, d'une stature colossale, s'appuie sur un cimenterre nu.

C'est le bourreau. Il se nomme Tagal.

Un bruit de chaînes remuées se fait entendre.

Entre les gardes, en tunique rouge, lisérée d'or, le roi Candore et l'écuyer Lancelot apparaissent.

Un rire silencieux fend d'un trait violet le masque anguleux et féroce du sire de Puzzle.

— Candore, dit-il d'une voix nasillarde, voilà plus d'un an que je te tiens à merci. L'heure est venue de te payer ma dette. Si tu désires quelque chose, parle.

— Rends-moi la liberté, répond gravement le roi, dont la voix sonne creux comme un écho du sépulcre.

— Qu'il soit fait selon ton désir, ricane seigneur Polichinelle.

Il baisse le pouce.

Tagal s'avance et, soulevant à deux mains son cimenterre, un instant le fait tournoyer; puis, d'un seul coup, au milieu d'une pluie de sang, il fait voler sur le carrelage le chef vénérable de Candore.

Lancelot pousse des sanglots de douleur. Il se dégage de ses entraves, se jette par terre. Ses mains, en tremblant, se tendent vers la tête du roi. Il la saisit par les oreilles et, se relevant,

longuement la regarde, tandis que des larmes jaillissent de ses yeux et que des mots sans suite se pressent sur ses lèvres.

Le sire de Puzzle choisit ce moment.

Une seconde fois son pouce s'abaisse. Une seconde fois le cimenterre du bourreau tournoie et s'abat.

Mais un cri déchirant s'élève.

Viviane vient d'apparaître sur le seuil.

La tête de Lancelot s'est brisée sur les dalles.

Tranchées en même temps qu'elle, ses mains, tenant toujours le chef de Candore aux oreilles, par trois fois bondissent aux marches du trône.

Seigneur Polichinelle ouvre la bouche, démesurément.

La princesse royale comme une masse vient de tomber, les bras en croix, la face contre terre.

Il veut appeler, courir à son secours.

Sa gorge n'émet aucun son. Ses jambes refusent de le porter.

Et soudain ses serviteurs et ses hommes d'armes, épouvantés, prennent la fuite, se bousculant entre les colonnades pour sortir plus vite.

Le sire de Puzzle s'est effondré.

Il n'est plus qu'un amas de chairs noirâtres, où seuls deux yeux rouges vivent, deux yeux de crabe géant.

A Johannes Schlaf.

L'Apprenti

— Mais regardez-le donc! Il est là qui se chauffe au soleil, comme un lézard. Ben vrai, mon p'tit, c'est à croire qu'y a qu'à prendre du bon temps!

A grandes enjambées, Mélie arrivait de la soue, essuyant ses mains osseuses et rouges au volant de son jupon de cotonnade.

Elle avait jeté sous le pailler, près du tonneau où nichait Flora, le vieux seau rouillé qui avait contenu la pitance des cochons. Et, maintenant, les jambes écartées, ses pieds nus en d'énormes sabots d'homme, les poings sur les hanches, elle se tenait, la tête rejetée en arrière, haussant, avec irritation, ses épaules étroites de poitrine.

Justement la vieille Papette, s'appuyant sur sa canne de merisier, sortait de sa bicoque, de l'autre côté du purin.

D'un geste fendant de son bras en aile de moulin, Mélie l'invitait à venir considérer Nestor, jouissant de son reste.

— Si ce n'est pas foutant!

Les mains dans les poches, la mine souffreteuse, avec des yeux pâles cerclés de rouge, le gamin s'épaulait aux vantaux vermoulus de la grange, amolli par la tiédeur du soleil, sorti d'un nuage cuivré, au-dessus des peupliers.

Depuis un mois qu'il était revenu de la baraque, c'était bien la première coulée de chaleur printanière qu'il sentit, comme un baiser, sur sa pauvre carcasse de gosse, trop tôt poussé et mangé par l'anémie.

Un bien-être l'engourdisait, presque une torpeur animale. Il s'y laissait aller, la bouche entr'ouverte, les yeux mi-clos, d'autant plus volontiers que l'instant du départ approchait.

— V'là pourtant un bon quart que j'le hèle, piaillait Mélie, les yeux morts derrière les verres fumés de ses bé-sicles. Allons! housté! Y a qu'i faut ram'ner la vague à c't'heure, bougre de feignant!

Nestor tressaillit. Il eut un regard oblique vers les tibias écharnés de sa mère. De la bouse y séchait, mêlée à de

la glaise. Il cracha sur les cailloux, de côté, avec indifférence, tira sa casquette sur son crâne pointu, puis s'éloigna, en sifflant, le dos déjà voûté, les omoplates saillantes sous l'étoffe élimée et luisante de la veste.

— Croirait-on, Papette, croirait-on, criait Mélie dans l'oreille de sa voisine, ça va sur ses seize ans et ça n vaut pas une chique à la dure!

— Vouais, vouais, salivait l'octogénaire sur son menton en galoche.

Elle avait un rire silencieux, qui fendait d'un rictus noir la peau parcheminée et ridée autour de ses lèvres minces et violettes. Un tic faisait osciller sa tête de sorcière mogole. Ses yeux écillés clignotaient, pleins de malice. Des touffes de cheveux d'un jaune sale, çà et là mêlés de fils gris, s'échappaient de la résille noire qui emprisonnait ses nattes.

— ... Coutez ben, Papette. A la sûrette du jour Nénesse l'avait envoyé combler les trous faits par les bouleaux abattus dans not' pré, v'savez ben, à l'aut'bord du ruisseau. A fallu que m'n homme refasse tout. A-t-on idée? Mais faut qu'i r'tourne là-bas. On verra ben qui est l'maît! Et pis, ça l'dressera!

Elle se faisait un cornet de la main, pour inculquer ses doléances à l'esprit fruste de la vieille. Celle-ci, sans un mot, l'air idiot, ne cessait pas de dodeliner le chef, dans le rire muet de sa bouche édentée.

Mais Gritte, en chemise, les cheveux ébouriffés, accourait, les bras au ciel. La gatte s'était échappée. Elle était en train de brouter les jeunes salades, dans le potager.

— V'là du neuf! Ah! malheur!

Mélie, plantant là Papette, se mit à galoper vers le courtil, tandis que son jupon court, sali de macules terreuses, battait ses cuisses maigres.

* * *

Nestor, s'étant taillé une baguette d'une branche de noisetier, à pas lents descendait à la prairie, où la noire paissait.

Bien qu'il fût résigné, trop abruti depuis l'enfance par les bourrades, les quotidiennes courbatures du travail des champs, pour qu'une révolte pût lever en lui, une vague tristesse le déprimait.

Il lui faudrait, pourtant, dans une heure, reprendre le train pour Annecourt.

Au début de mars il était rentré de la verrerie, les reins cassés par une besogne au-dessus de ses forces, tout le flanc droit rôti, dans le vif des chairs, par le fer rouge qu'un grand garçon lui avait lancé, à la volée, dans son exaspération de le voir tarder à lui passer une boule de paraïson.

Ah! cette verrerie! C'était le cauchemar des apprentis, venus des quatre coins du pays, et livrés là, sans défense, à la merci des souffleurs, grands gaillards retournés à une sauvagerie de brutes par un labeur tuant.

Lui, Nestor, s'en tirait encore. Il comprenait les ordres, devant les ouvreaux béants et torrides, ou les tables de fonte, où les manchons sont décalottés et fendus.

Mais, surtout, les Flamands étaient à plaindre; il leur fallait deviner les injonctions impérieuses et brèves des grands garçons, puisqu'ils n'entendaient goutte au patois rude qu'ils parlaient.

Plusieurs avaient dû être retirés de la verrerie. Ils y auraient succombé, indubitablement, sous les coups et dans l'infamale chaleur des fours, où le maillage éblouissant jette un flamboiement de soleil.

En revenant aux Bruyères, malade, fourbu, agité d'un frisson de fièvre, Nestor avait déclaré qu'il ne reprendrait plus sa canne d'apprenti, hanté, les nuits, par la vision de la

géhénne, où les vies humaines, en même temps que les soudes et les silicates, semblaient fondre et se résorber aux pots de terre réfractaire.

— Comment ! avait bégayé Mélie, tremblante de fureur, comment, mauvais gueux, tu n'y retourneras plus ? T'en as du toupet, parce que ta chemise normal a été brûlée, et que tu as eu un bobo à la peau ! Si tu t'imagines que tu vas faire ta tête !

Il oubliait donc que le premier mois de salaire était perdu si, avant que six mois de tâche consécutive ne fussent accomplis, il n'était pas réinscrit sur les feuilles, n'avait pas de nouveau, chaque matin, avant le premier quart, retiré du tableau son jeton de cuivre numéroté.

Car cela avait bien été convenu avec Mâme Zébu, l'entremetteuse, qui tenait le débit des *Trois Ecus*, sur la place du Marché.

— V'là les conditions, avait articulé cette digne personne, en jaugeant d'un regard ce minable Nestor, que Mélie et Nénesse, en atours de dimanche, étaient venus lui présenter.

— Vot' gars touchera ses deux francs cinquante la journée, comme les autres. Seulement il devra loger à la colonie, chez M. Letellier, le directeur de la verrerie ; et ça sera cinquante balles par mois, lavage et raccommodage d'effets non compris, naturellement. Vous pouvez compter sur environ quinze francs par mois. On vous enverra ça de là-bas, directement, en un mandat de poste.

Quelle dérision ! Tout de même il avait fallu que, dans leur grande détresse, Nénesse et Mélie acceptassent. Ce serait toujours trois belles pièces de cent sous pour le cochon. Et le garçon ne coûterait rien.

Ah ! si l'on n'avait pas dû compter avec la malchance !

Mais cet époumonné de Nestor était incapable de faire plaisir à ses pa-

rents. Il leur revenait après cinq mois, « pris de la poitrine », les yeux exorbités.

— Pour ça non, mon bonhomme. Remets-toi comme tu pourras, mais s'agit de rappliquer. Nous faut de la galette, tu entends !

S'il entendait ! Bien sûr !

Nestor, mieux que personne, savait qu'il n'y avait pas moyen d'apitoyer Mélie.

Nénesse, lui, un bonasse et un lent, qui mettait une bonne heure à avaler son dîner, laissait faire sa femme, une entendue. Elle en savait plus long que lui. Sous ses colères d'ogresse, ravagée par la phtisie, il faisait le gros dos, craintivement.

A part lui, cependant, il se disait qu'il n'y avait pas tant de profit que ça à laisser le fieu peiner dans la température des fours.

Au dortoir de la colonie, au-dessus du poulailler de M. Letellier, ils étaient une quarantaine d'apprentis, encore gosses, parqués comme des moutons. Des chenapans, parmi eux, ne songeaient qu'à vous faire des farces. Ils vous volaient vos bas, vous tailladaient vos souliers à coups d'eustache. Même Nestor était revenu, dépouillé de son beau veston de velours fauve, qui avait coûté dans les huit francs !

*

*

*

— En route, cria Mélie, de sa voix dure. Elle avait empoigné son parapluie d'une main, son cabas de l'autre. Et, près de la porte, elle tournait vers Nestor son visage de citron, aux pommettes bridées, aux yeux morts derrière les verres fumés des bésicles.

L'enfant jeta sur son épaule son bisac de toile, à carreaux blancs et bleus, où un quartier de porc salé voisinait avec des échalotes et deux pains de trois livres.

Les adieux furent dénués de sensi-

blerie. La main de Nénesse, sans doute, tremblait un peu quand le fieu y posa la sienne.

Mais le paysan se raidit. On est homme, que diable!

Gritte et Lucienne, elles, ne se décidaient pas à lâcher la veste courte de leur frère, dans une espièglerie de gamineries qu'un départ même amuse.

Il n'y avait que cette sans-cœur de Laurence qui n'avait pas cru devoir se déranger pour dire adieu à son frère.

Elle avait préféré faire un tour à bicyclette, sur le pavé de Rioms. Très chic, Laurence! En service à Paris, rue de Castiglione, chez un huissier célibataire, c'est incroyable ce qu'elle avait de liberté. Elle était chez cet homme, disait-elle, comme la fille de la maison, toujours mise à la dernière mode, poudrée, parfumée, les cheveux blondis à l'eau oxygénée. Elle était vraiment l'orgueil de la famille!

Mélie, droite et sèche, marchait devant Nestor.

Les regards du gamin erraient sur la campagne.

Elle était toute verte déjà. Les blés pointaient entre les mottes grasses. Sous le pointillé frais des jeunes herbes, les toits rouges jetaient une note gaie.

Il faisait bon jouir du soleil, après les froidures passées. Le sol était mou, détrempé par les giboulées récentes. Et un petit vent soufflait, qui rappelait les vieilles bises, pas encore oubliées.

Nestor, creusant les joues, alluma un cigare d'un sou. Il tâta à la poche de son gilet. Le ticket y était, serré dans un bout de journal, avec une pièce de quarante sous et quelque menue monnaie.

Ils n'entrèrent nulle part, si ce n'est au *Café de Paris*, tenu par Bouscart, plâtre et ciment, en face la gare.

Mélie commanda pour Nestor un

canon de bière aigrette. Quant à elle, il lui fallait de l'eau-de-vie.

— De la meilleure, et un grand verre, s'il vous plaît.

Le train au loin sifflait. Des volutes blanches montèrent au-dessus des bois, dans la perspective mauve.

— V'là le temps, dit Mélie.

D'un trait elle vida sa goutte. Elle régla la dépense et sortit, précipitamment.

Nestor derrière elle courait, l'épaule droite fléchie sous le poids du bissac.

Ils s'engouffrèrent dans la salle d'attente.

Sur la banquette, un prêtre, paisiblement lisait l'*Echo de Paris*, le dos appuyé contre une affiche d'Aix-les-Bains.

Deux commis-voyageurs, auprès de leurs marmottes, déposées sur le dallage, discutaient à voix basse, le teint animé, le chapeau sur la nuque.

Le train entra en gare.

Sans un baiser, la mère et le fils se séparèrent.

Elle lui recommanda seulement d'honorer Dieu, d'aller, chaque dimanche, à la première messe, et d'avoir soin de ses effets.

— Surtout ne te laisse pas entraîner par les enjôleurs, n'écoute pas les filles, ne bois pas de schnick, respecte M. Letellier, cria Mélie, en se faisant un porte-voix de la main, et en courant le long des wagons qui s'ébranlaient, tandis que la tête pâle de Nestor apparaissait dans l'encadrement du vasistas, qu'il venait d'abaïsser.

Il fit un signe affirmatif, se rejeta dans le compartiment.

— Et pourquoi qu'on aurait élevé des enfants, Mâme Zébu, dit Mélie, au comptoir du débit, où, avant de reprendre le chemin des Bruyères, elle était entrée siffler un tord-boyaux, oui, pourquoi, si c'est pas pour qu'i vous rapportent quéq'chose, un jour!

125-5-1987

Ames



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface	5
Petit Will	9
Trois contes :	
La Miraculeuse Aventure de Doortje Zilvercroon et de Faas van Thulden	91
Seigneur Polichinelle	96
L'Apprenti	100



Collection "JUNIOR"

Œuvre de vulgarisation de la littérature belge de langue française.

"JARDIN D'ADOLESCENT,,

par MAURICE GAUCHEZ

Préface d'EMILE VERHAEREN.

"LE MIRAGE,,

par EUGÈNE HERDIES

Préface de LUCIEN SOLVAY.

"LES ENTRAVÉS,, (Vocations)

par GEORGES RENS.

Préface de GEORGES ECKHOUD.

"PÈRES ET FILLES,,

par JACQUES GAËL.

Préface de CANDIDE

"UNE NUIT DE SHAKESPEARE,,

par HORACE VAN OFFEL.

Préface de GRÉGOIRE LE ROY.

"LES FANTAISIES DE CAMARGO,,

par HENRI LIEBRECHT.

Préface de VALÈRE GILLE.

"HISTOIRES HANTÉES,,

par HUBERT STIERNET.

Préface de HUBERT KRAINS.

"L'HISTOIRE MIRIFIQUE DE SAINT DODON,,

par MAURICE DES OMBIAUX.

Préface de CAMILLE LEMAITRE.

etc. etc.

